

LE NATURALISTE CANADIEN

BULLETIN DE RECHERCHES, OBSERVATIONS ET DÉCOUVERTES SE RAPPORTANT A L'HISTOIRE NATURELLE DU CANADA

TOME VINGT-SIXIEME
(SIXIÈME DE LA DEUXIÈME SÉRIE)

L'abbé V.-A. Huard, Directeur-Propriétaire



CHICOUTIMI
Imprimerie de la *DÉFENSE*

1899

LE

NATURALISTE CANADIEN

VOL. XVI (VOL. VI DE LA DEUXIÈME SÉRIE) No 1

Chicoutimi, Janvier 1899

Directeur-Propriétaire : l'abbé V.-A. Huard

Avec cette livraison le *Naturaliste canadien* entre dans sa 26e année.

Pas plus en cet anniversaire qu'aux précédents, nous n'avons sujet de crier à la prospérité. Au contraire. Car c'est tout juste si, depuis que nous publions cette revue, ses recettes et ses dépenses se sont équilibrées ; nous n'oserions même affirmer qu'elles l'ont fait complètement. Tout le travail que nous a coûté cette publication a donc été entièrement gratuit. Et lorsqu'il nous a fallu faire quelque acquisition de spécimens et de livres scientifiques, nous avons dû y pourvoir à même nos ressources personnelles.

Chaque année, la mort fait quelques vides sur notre liste d'abonnés. Chaque année aussi, nous laissons, accrochés aux ronces du sentier, plusieurs noms d'amis qui se fatiguent de porter intérêt à notre œuvre modeste. Il se présente bien, de temps à autre, quelques personnes qui viennent prendre la place des disparus : mais leur nombre est trop restreint pour combler tous les vides. Si quelques-uns de nos lecteurs se trouvaient parfois en mesure de nous amener de nouvelles adhésions, ils rendraient donc, en nous les assurant, un service véritable à la cause pour laquelle nous travaillons.

Et puis, il y a toujours cette longue traînée d'abonnés "retardataires" qui font queue, non pas à la caisse du journal, mais à la remorque des autres. Nous croirait on, si nous disions qu'il nous est dû un millier de piastres en comptes d'abonnement ? Ce n'est pas qu'il y ait mauvaise volonté chez ces gens de la "queue"; il n'y a que de la négligence chez presque tous. Et nous ne prétendons certes pas, quoi que nous disions, pouvoir soulever cette montagne de colossale négligence.

En dépit de ces circonstances peu réjouissantes, le *Naturaliste* persiste dans son absurde résolution de continuer à vivre, dans l'attente de jours meilleurs. Il est même possible que l'aurore de ces jours meilleurs soit très prochaine : toutefois cet espoir est encore d'une nature si problématique que nous ne pouvons en dire davantage là-dessus, au moins pour le moment. En attendant, cultivons l'espérance et, au besoin, l'illusion d'un avenir plus favorable.

La question de l'anguille

Les dernières nouvelles

Nous rappelons que, jusqu'en 1892, jamais on n'avait vu d'anguille portant des œufs. Cette année-là, et depuis, on en a trouvé dans l'océan. Il y a environ deux ans, comme nous le racontions en notre livraison de décembre, on capturait une anguille œuvée à la Baie St Paul, en plein fleuve Saint-Laurent, mais en eau salée pourtant.

Or nous venons d'apprendre que, l'été dernier, une famille de Saint-Fulgence a possédé une anguille œuvée qu'un Montagnais avait prise dans l'un des petits lacs situés en arrière de cette paroisse. Saint-Fulgence, comme on sait, est une paroisse établie sur la rive gauche de la rivière

Saguenay (affluent du Saint-Laurent), à deux lieues en aval de Chicoutimi.

Ainsi donc, le *Naturaliste* a aujourd'hui la satisfaction d'être le premier à annoncer au monde savant la capture en eau douce d'une anguille œuvée.

Maintenant, à celui qui nous demanderait si la présence de cette anguille œuvée, dans un lac de l'intérieur, ne démontre pas que cette espèce de poisson dépose ses œufs dans l'eau douce, nous répondrions par la question suivante :

S'il est vrai que l'anguille dépose ses œufs dans l'eau douce des lacs et des rivières, comment se fait-il que l'on ne capture pas bien souvent des anguilles œuvées, dans ces lacs et rivières, de même qu'il est si commun de prendre en eau douce des saumons remplis d'œufs ?

Du reste, nous laissons aux spécialistes de tirer les conclusions scientifiques des faits nouveaux, dans l'histoire de l'anguille, que nous avons enregistrés dans notre livraison de décembre et dans celle-ci. Nous ne manquons pas, surtout, de communiquer à M. Acloque, de Paris, tout ce que nous publions sur ce sujet.

Invasion de trois nouvelles plantes nuisibles

Abyssus abyssum invocat.
L'abîme appelle l'abîme.
(Livre des Psaumes.)

Bien sûr qu'en lisant cette épigraphe monsieur le directeur du *Naturaliste* va me prendre pour un fataliste. En effet, ajouter une foi aveugle au dicton populaire : "un malheur en attire un autre", ce serait proclamer que la fatalité préside à la direction des choses de ce monde. Je m'empresse donc de dire que telle n'est pas ma croyance. J'ai écrit cette épigraphe simplement pour en venir à dire que Dieu, bien souvent, fait découler une misère d'une autre misère, pour nous éprouver sans doute.

C'est précisément ce qui est arrivé au sujet de trois nouvelles plantes nuisibles dont je viens causer un instant avec les lecteurs du *Naturaliste*. En leur appliquant l'épithète de "nouvelles", je ne veux pas dire qu'elles ont été inconnues jusqu'à présent ; mais j'entends simplement constater qu'elles sont apparues pour la première fois, cette année, en assez grande abondance pour être qualifiées de nuisibles, dans beaucoup d'endroits de notre Province simultanément.

Nous avons encore un souvenir vivace du terrible hiver de 1896 97 qui a causé tant de dommages à nos vergers, à nos prairies et à nos pâturages. Nous nous rappelons encore que ces derniers, dans la première partie de l'été de 1897, ont été nus jusque vers la fin de juillet, de même que les prairies. Puis, dans la dernière partie de l'été, une certaine végétation a commencé à se montrer, bien différente de celle qui aurait été désirable. Des mauvaises herbes ont pris la place des bonnes, mais non pas les mauvaises herbes ordinaires. Toute une nouvelle flore a envahi les terrains dénudés par la gelée; et ce sont les trois plantes dont je suis en train de causer qui ont surtout affirmé leur présence d'une manière générale. Voici une description succincte de ces plantes :

GNAPHALE POLYCÉPHALE, *Gnaphalium polycephalum*, de la famille des Composées, de la tribu des sénécionidées, appelée vulgairement, en français, Immortelle, et souvent, par contraction, Mortelle, et en anglais, *Fragrant Life Everlasting*. Plante vivace, dressée, d'un à deux pieds de hauteur, à tige et feuilles blanchâtres et cotonneuses, à fleurs d'un blanc jaunâtre.

En immenses quantités cette plante s'est montrée dans de nombreux endroits où on ne l'avait jamais vue en quantité appréciable et nuisible auparavant, accompagnée de deux ou trois autres variétés d'immortelles qu'elle dominait cependant de beaucoup. Ces autres variétés que j'ai observées sont la Gnaphale à feuilles décurrentes et l'Anten-

naire à feuilles de plantain, avec, dans l'est de la Province, la petite variété appelée Antennaire dioïque. C'est sur les terrains sablonneux et légers que ces immortelles se sont surtout montrées.

LYCOPSIDE DES CHAMPS, *Lycopsis arvensis*, de la famille des Borraginées, appelées vulgairement en français : Petit Buglosse, Face de Loup, Griffe des champs, et en anglais, *Wild Bugloss*, *Small Bugloss*. Plante annuelle, garnie de poils droits et raides, à tige dressée d'un pied de hauteur, à feuilles hérissées de poils, à fleurs bleues, blanches et roses.

Cette plante, qui est de la même famille que les Myosotis, et qui leur ressemble beaucoup par l'aspect de ses fleurs, est apparue sur les sables secs en grande abondance, et à des endroits où elle était complètement inconnue dans un rayon de 25 à 30 milles, surtout dans l'est de la Province.

POTENTILLE ANSÉRINE, *Potentilla anserina*, de la famille des Rosacées, appelée vulgairement, en français, Argentine, Drisérine, Bec d'oie, Herbe aux oies, et en anglais, *Silver-Weed*, *Goose Grass*. Plante rampante, velue ou poilue, à tige à stolons (courants) rampants, à feuilles dentelées, soyeuses et argentées en dessous, à fleurs jaunes.

C'est sur les terres argileuses que cette plante, dont on trouve ordinairement des échantillons un peu partout, a établi son empire, et j'en ai vu des champs entiers absolument couverts.

Comment, maintenant, expliquer l'apparition de ces plantes sur les terrains dévastés par la gelée ? La seule théorie plausible, ce me semble, c'est que leurs graines étaient dans le sol, à l'état latent, dormant, depuis longtemps déjà, et n'ont trouvé leur chance de croître que lorsque les plantes utiles, n'occupant plus le terrain, leur ont cédé la place.

Et puis, y a-t-il seulement une coïncidence due au hasard dans le fait que ce sont trois plantes à tiges et feuil-

les blanchâtres et velues qui ont ainsi envahi les prairies et les pâturages ? Une réponse à cette interrogation est trop pour ma science fort restreinte. Je la laisse à d'autres.

Heureusement que ces trois plantes sont d'une destruction assez facile. Un simple labour suivi d'un ensemencement quelconque devra suffire pour nous en débarrasser. Tant mieux, car, cette année surtout, elles se sont développées avec une vigueur digne de meilleures plantes, sur les terrains où elles ont commencé à croître l'an dernier et qui sont restés en friche.

J.-C. CHAPAIS.

Excursion en Egypte

ALEXANDRIE—LE CAIRE

(Continué de la page 156 du volume précédent)

Avant de prendre le chemin de fer, et en nous y rendant, nons visitons l'église grecque, et nous passons, sans avoir le temps de nous y arrêter, devant le collège St François Xavier, dirigé par les Pères Jésuites. Ce collège situé près de la gare, dans un magnifique jardin, a été ouvert au mois de novembre 1882. L'enseignement embrasse les cours des lettres et des sciences ; dix-huit professeurs jésuites sont chargés de l'enseignement classique ; six professeurs étrangers sont adjoints pour les cours accessoires, musique, dessin, escrime, etc. Tous ces professeurs sont Français, sauf les professeurs d'arabe, d'allemand, etc. Les cent quarante élèves dont se compose actuellement le collège (1888) sont de toutes les nationalités et appartiennent à toutes les religions.

Je ne veux pas non plus quitter Alexandrie sans dire un mot de la maison de la Mère de Dieu ou des religieuses de la Légion d'honneur, quoique je n'aie pas pu non plus la visiter. Elle fut pillée par les Arabes en 1882 ; les bonnes re-

ligieuses, au nombre de dix, se sont empressées de réparer les dégâts et de rouvrir leur pensionnat, qui compte en ce moment soixante-dix enfants de toutes les nationalités et de toutes les religions. Leur maison mère est au Caire.

Enfin nous arrivons à la gare qui avoisine la porte de Moharrem-Bey, et nous partons à huit heures pour le Caire. La voie que nous prenons fut établie en 1855 ; cette ligne est double à partir de Tell-el-Barout. L'une suit la rive occidentale du Nil, pour aboutir à Boulak-ed-Dakrour, d'où elle poursuit sa route jusqu'à Siout ; l'autre traverse les deux branches du fleuve pour se rendre à Choubrah. La première a 204 kilomètres jusqu'à Boulak-ed-Dakrour, et la seconde 210 jusqu'à Choubrah ; c'est cette dernière que nous suivons. La voie traverse l'ancien lac Maréotis sur une chaussée d'une longueur de dix kilomètres ; puis elle longe pendant vingt-huit kilomètres la berge gauche du canal Mahmoudieh.

Chemin faisant, nous voyons quelques misérables villages, composés de huttes construites au moyen de simples briques cuites seulement au soleil,et bâties sur de petits monticules factices. A l'époque des hautes eaux, les pauvres fellahs qui les habitent y sont comme bloqués, et, quand elles commencent à baisser et avant que le limon desséché par le soleil ait pris une certaine consistance,ils ne peuvent faire un pas autour de leurs tristes demeures sans rencontrer des mares de boue, toutes les fois qu'ils s'éloignent tant soit peu des chaussées étroites qui relient les villages entre eux.

Mais j'oubliais de vous dire que nous traversons le Delta au moment des basses eaux (le 17 mars). En effet le fleuve commence à monter au mois de juin jusqu'à la fin de septembre; il décroît ensuite jusqu'au mois de février et reste stationnaire jusqu'en mai. Ces changements constituent, pour ainsi dire, trois saisons régulières, car tout ce qui regarde l'agriculture se règle sur les variations du niveau du Nil. Pour que l'inondation soit suffisante dans la Haute-Égypte,

il faut que la crue atteigne treize mètres. Au Caire elle doit être au moins de six à sept mètres et ne pas dépasser huit mètres quarante. Les eaux s'étendent alors en une vaste mer de laquelle surgissent, comme autant d'îles, les villes et les villages avec leurs minarets et les chaussées qui les relient entre eux. Aussitôt que les eaux sont retirées, on jette les semences qui s'enfoncent par leur propre poids dans le limon encore pâteux, et la germination des plantes se développe avec une surprenante rapidité. Toute la vallée n'est plus qu'une immense prairie couverte de fleurs. La terre produit alors sans culture les plus riches récoltes. Nous ne pouvions traverser le Delta dans une saison plus favorable; aussi avons-nous été bien émerveillés du pays ; les cultures sont des plus variées et la plupart nouvelles pour nous. Le blé, l'orge, la canne à sucre, les fèves, le cotonnier sont les plus répandus. La population est très nombreuse, et le bétail très abondant ; sans les palmiers, les orangers, les citronniers et quelques autres arbres, tamarins, acacias, etc., nous nous serions crus dans nos varennes entre le Cher et la Loire.

Bientôt nous atteignons Damanhour, ville située à soixante-deux kilomètres d'Alexandrie. Je vois dans mon Guide qu'elle compte 22,800 habitants, dont 800 catholiques. Malheureusement nous ne voyons que les hauts minarets de ses mosquées. Vingt-cinq kilomètres environ au sud de Damanhour, la station de Tel-el-Barout est la tête de ligne du chemin de fer qui aboutit à Siout, en passant par Boulak el-Dakrour. Mais nous laissons de côté cette voie et nous dirigeons vers Kafrez-Zaïat ; avant d'atteindre cette bourgade importante, nous traversons la branche de Rosette sur un magnifique pont de fer de douze arches. C'est à cet endroit qu'en 1856, sous le règne de Saïd-Pacha, périt le prince Acmed-Pacha avec plusieurs personnes de sa suite. Un voyageur nous raconte qu'au lieu de franchir le fleuve dans un bateau à vapeur, comme cela se pratiquait d'ordinaire avant la construction du pont actuel, le prince resta

dans son wagon, lequel avec ceux des marchandises fut placé sur un ponton mobile qu'une machine à vapeur devait mettre en mouvement ; mais soit inadvertance, soit complot tramé contre la vie de ce futur successeur de la vice-royauté d'Egypte, on s'abstint de munir de barrières l'extrémité du ponton, et le wagon du prince ayant été poussé assez vivement sur ce ponton tomba dans le fleuve d'une hauteur assez grande, et au nombre de ceux qui s'y noyèrent se trouva le malheureux pacha.

Kafr-ez-Zaïat est un bourg de neuf cents habitants, qui contient onze usines destinées à l'égrenage du coton. A seize kilomètres de Kafr ez-Zaïat s'élève la ville de Jentah, qui renferme, dit-on, quatre-vingt mille habitants ; malheureusement le peu de temps dont nous pouvons disposer ne nous permet pas de nous y arrêter. C'était jour de marché, et la voie ferrée était couverte de monde. C'est qu'en Egypte les chemins de fer ne sont pas isolés par des barrières comme en France, cavaliers et piétons peuvent y cheminer si bon leur semble. Seulement il est bon de ne pas oublier la recommandation des Arabes : gare au cheval de feu ! A partir de Jentah la direction devient celle du sud-est. L'aspect du pays est toujours le même ; il est plus monotone, mais très fertile. Çà et là, près des villages et des hameaux, s'élèvent quelques bouquets de palmiers qui rompent un peu l'uniformité de ces plaines immenses. Des canaux qui se partagent en de nombreuses branches, lesquelles se subdivisent elles-mêmes en d'innombrables rameaux, attestent partout le travail des anciens Egyptiens, travail plus ou moins bien entretenu ou renouvelé de siècle en siècle, et sans lequel la contrée la plus fertile du monde serait condamnée à la plus grande stérilité.

Avant d'arriver à la ville de Benha el-Assa (la ville du miel), le chemin de fer franchit sur un beau pont tubulaire la branche de Damiette. Cette ville, qui doit son nom au commerce de miel que l'on y fait, est située à 165 kilomètres

d'Alexandrie et à 45 kilomètres du Caire. Elle avoisine les ruines de l'ancienne Athribis, et on y a découvert en 1852 les débris d'un superbe temple d'Horus.

Plus au sud, Kelioub, où l'on fait halte quelques minutes,est le chef-lieu de la province de Kelioubieh. De là nous apercevons les deux grandes tours qui s'élèvent aux deux extrémités du barrage du Nil.De là aussi, vers le sud-ouest, on distingue dans le lointain les deux grandes pyramides de Gizeh, dont la masse imposante resplendit aux rayons du soleil. Mais nous les examinerons de plus près plus tard ; pour le moment nous nous contentons de les saluer de loin, comme une borne solennelle à l'horizon ; car déjà beaucoup d'autres objets sollicitent notre attention. Nous approchons du Caire. On s'en doute facilement à la foule d'Arabes, de Bédouins et de fellahs qui y vont ou qui en reviennent, les uns marchant à pied, d'autres à âne ; ceux-ci à cheval, ceux-là montés sur de hauts dromadaires chargés de denrées ou de marchandises, qui s'avancent en longs cordons d'un pas grave et lent. Bientôt nous admirons la superbe avenue de Choubrah. Enfin le train s'arrête, nous sommes au Caire. Il est deux heures et demie. Un ami de mon compagnon de voyage nous attendait à la gare. Depuis six semaines son père et lui parcourent l'Egypte ; et ils ont eu la bonté de revenir nous attendre au Caire pour nous faire profiter de leur expérience et nous servir de guides. Cet ami nous conduit à son hôtel où il nous avait retenu deux chambres.

E. GASNAULT.

(*A suivre.*)

Le Noces d'or de la maison James Vick, de Rochester, N.-Y.

Le *Vick's Garden and Floral Guide*, pour 1899, "Golden Wedding Edition," est sans doute ce qui s'est jamais

publié de plus beau en fait de Catalogues d'horticulteur. C'est une brochure de 112 pages in-4o, avec couverture gaufrée et imprimée en diverses couleurs. Les 28 premières pages, imprimées en rouge et noir, contiennent des gravures coloriées de plantes et de fleurs d'ornement. Le reste du volume est parsemé de gravures en noir, dont beaucoup sont des photogravures demi-ton.

Cette publication annuelle, on l'a revêtue cette année de tant de magnificence pour célébrer le cinquantenaire de la maison James Vick, fondée en 1849 et continuée aujourd'hui par les fils du fondateur, dont j'ai revu avec plaisir, à la première page, la sympathique figure.

Je tiens à signaler ici l'événement de ces noces d'or d'une maison américaine avec qui je suis en relations depuis une trentaine d'années. Le *Floral Guide* était alors, vers 1870, loin d'être beau comme il est devenu depuis. Pourtant, à cette époque, je le regardais comme un chef-d'œuvre incomparable. Aussitôt que j'en trouvais l'annonce sur les journaux, je me hâtais d'envoyer les 10 cts requis, et j'attendais, malade d'impatience, que la poste m'apportât la précieuse brochure. Que d'heures délicieuses je passais ensuite à contempler toutes ces images de belles fleurs, qu'à force d'imagination je revêtais des plus riches colorations, et à lire ces descriptions de plantes d'ornement, toujours écrites avec tant de brio et de verve, par les horticulteurs américains, que chacune d'elles nous semble toujours être la plus belle du règne végétal ! Mon enthousiasme s'accrut même en de telles proportions qu'une année,—j'étais alors élève de la classe de Mathématiques,—j'entrepris de faire une traduction française du *Floral Guide*, ouvrage que je menai assez loin. Et puis, réussissant à me procurer quelques sous, j'importais de chez Vick cinq ou six paquets de graines, et je cultivais, dans un coin de la cour, des asters, des balsamines, des œillets de Chine, des giroflées, qui me procuraient les plus vives jouissances durant tout

l'été. J'étais encore assez riche pour acheter chez Vick, l'automne, un oignon de jacinthe que je plaçais aussitôt et tenais tout l'hiver, sur un flacon d'eau, à la chaude température de la cuisine, en contravention manifeste à tous les principes du forçage des bulbes, et qui n'en fleurissait pas moins splendidement : ce qui démontrait, cela soit dit sans aucun esprit de réclame, l'excellence des marchandises de la maison James Vick. Le bonheur que je goûtais ainsi, pour 25 cts par année ! J'ai moins de plaisir, aujourd'hui, à cultiver de grandes plates-bandes de fleurs au jardin, et, durant l'hiver, les douzaines de lis, de jacinthes, de tulipes, etc., qui remplissent les fenêtres de mon appartement.

C'était aussi le temps où l'abbé Provancher venait de fonder le *Naturaliste canadien.* L'histoire naturelle me sollicitait donc encore, de ce côté, et je ne voyais rien, dans le domaine temporel des choses, qui égalât les jouissances du botaniste et de l'horticulteur.—Que de reconnaissance ne devons-nous donc pas au bon Dieu pour tous ces bonheurs à bon marché,qui ne sont pas les moins précieux, et dont Il sait avec amour émailler notre rapide passage en ce monde !

Je demande pardon au lecteur de m'être oublié à revivre un moment ces belles heures d'un âge qui se fait lointain, et dont le souvenir m'est revenu si vivace, à la seule vue du beau *Floral Guide* de 1899.

En retour des joies dont leur père a été pour moi l'occasion, je souhaite bonheur et prospérité à ses successeurs MM. Vick, mes confrères du *Vick's Illustrated Monthly Magazine*.

L'ABBÉ HUARD.

Nous apprenons avec regret la mort de l'abbé Moyen, sulpicien, professeur de Sciences au séminaire d'Alix, diocèse de Lyon, France. Alors qu'il était professeur de Sciences naturelles au Collège de Montréal, M. Moyen publia l'ouvrage *Cours élémentaire de Botanique et Flore du Canada,*

dont M. l'abbé A. Orban, P. S. S., a publié une 2e édition en 1885.

Un herbier considérable

L'herbier de M Michel Gandoger (Arnas [Rhône], Villefranche, France),—l'auteur de l'ouvrage *Flora Europæ*, 27 vol. in-8o,—contient environ 250,000 spécimens de plantes d'Europe, d'Asie, d'Afrique, etc. M. Gandoger a décidé, pour en assurer la conservation, de le diviser en deux parties, dont l'une est destinée au Muséum, de Paris. L'autre partie est offerte en vente. Ce serait une belle occasion pour une association scientifique ou une université d'Amérique, qui voudrait enrichir tout d'un coup son département de botanique.

" Marine Biological Station "

La première réunion du bureau d'administration de la Station biologique du Canada se tiendra à Montréal, le 10 février prochain On s'y occupera de l'organisation prochaine de cette institution scientifique.

Bien qu'il ne soit guère probable que le directeur du *Naturaliste canadien* puisse assister à cette réunion, nous espérons toutefois pouvoir donner, dans un prochain numéro, quelque idée des décisions que l'on y aura prises.

La presse scientifique, etc.

—Nous avons reçu la première livraison du *Mois scientifique* (Livres nouveaux—Cours et Conférences—Congrès), revue mensuelle publiée par la librairie J.-B. Baillière & Fils,

19, rue Hauteteuille, Paris. Prix d'abonnement, 1 fr. pour tous les pays.

—*The American Monthly Microscopical Journal, illustrated*, vient de commencer sa 20e année. Nous souhaitons grande prospérité à cette revue, qui est toujours très intéressant. ($2,00 par année.—Chas. W. Smiley, Publisher, Washington, D. C.)

—Nos vœux les plus sincères de succès toujours croissant à nos confrères l'*Echo de Charlevoix*, l'*Oiseau-Mouche*, le *Mouvement catholique* et la *Défense* qui, durant ce mois, ont "changé d'année." Pour ce qui est, en particulier, de la *Défense*, nous avons été heureux d'apprendre l'entrée à ce journal de notre ami M. Ph. Masson, dont on se rappelle le passage si brillant à l'*Ouvrier catholique* et au *Courrier de l'Ouest.*

—Nous remercions de tout cœur ceux de nos confrères qui ont bien voulu jusqu'ici publier le sommaire de nos livraisons. Le *Journal d'Agriculture*, la *Vérité*, le *Trifluvien*, la *Défense*, le *Protecteur du Saguenay*, l'*Avenir du Nord* et le *Courrier de Saint-Jean* nous ont particulièrement favorisé sous ce rapport.

PUBLICATIONS REÇUES

—*Les Fermes expérimentales*, Rapports pour 1897. Nous avons été particulièrement intéressé en lisant le rapport de M. Fletcher, entomologiste et botaniste de la Ferme centrale, qui, entre autres sujets, traite au long de l'histoire naturelle du Kermès ou pou de San-José.

—*La Mission providentielle du B. L.-M. Grignon de Montfort*, dans l'enseignement et la propagation de la parfaite dévotion à la Sainte-Vierge, comme préparation au grand règne de Jésus et de Marie dans le monde, par l'abbé J.-M. Quérard. Sherbrooke, 1898. M. l'abbé F.-H. Lavallée, de Sherbrooke, fait œuvre excellente en répandant le plus possible, dans notre pays, cet ouvrage si propre à "édifier, instruire et intéresser le public chrétien."

—*Divers ou Les Enseignements de la vie*, Québec, 1898. Un volume de 688 pages, sans nom d'auteur. "De omni re scibili" etc.

—*Impressions de voyage*, *Rome*, Tome I, par l'abbé H. Cimon, curé de Saint-Alphonse de Chicoutimi. Un élégant petit livre de 274 pages, bien cartonné en toile. C'est le deuxième volume que M. l'abbé Cimon publie sur son voyage d'Europe. Le style en est simple, correct et naturel ; et il y a plaisir à prendre connaissance avec l'auteur des "impressions" qu'il reçoit des gens et des choses de la capitale du monde catholique. Nous souhaitons qu'il puisse bientôt publier son 3e volume.

—*Le Canada ecclésiastique pour 1899*. C'est la 13e année de cette utile publication de MM. Cadieux & Derome, de Montréal. Toute l'organisation religieuse du Canada y est décrite très en détail. En vente chez tous les libraires.

—*Almanach du Peuple, illustré*, pour 1899. La circulation de cet almanach, parvenu à sa 30e année, a été de 69,000 copies en 1898. Librairie Beauchemin & Fils, Montréal.

—*Almanach des Cercles agricoles de la province de Québec*, pour 1899, publié par la librairie J.-B. Rolland & Fils, de Montréal, et vendu partout au prix de 5 cts l'ex. Le cultivateur y trouvera en abondance des idées et des méthodes nouvelles.

—*Catalogue et Prix-courant* (1898-99) de l'établissement d'horticulture Baltet Frères, Aux Pépinières de Croncels, Troyes (Aube), France. Brochure illustrée, de 52 pages.

—Calendrier de la maison *M.-H. Wiltzius & Co.*, de Milwaukee, Wis., les éditeurs du "Hoffmann's Catholic Directory." Ce calendrier, véritable *ordo*, contient, dans le carreau de chaque date, l'indication latine de la fête du jour ; le chiffre lui-même, suivant qu'il est doré, rouge, etc., indique la couleur ecclésiastique ; un poisson sous une date signifie que c'est jour d'abstinence. C'est original, n'est-ce pas ?

—Joli calendrier de la *Grip Print. and Publ. Co., Ld.*, Toronto.

—Calendrier de l'imprimerie C. Darveau, Québec. Belles photogravures demi-ton, en tête du feuillet de chaque mois.

—La Société d'Industrie laitière de la province de Québec nous envoie une grande carte contenant les portraits, très réussis, de ses officiers, de 1882 à 1898. Cette gravure fort intéressante se vend 25 cts au secrétariat de la Société, St-Hyacinthe.

LE
NATURALISTE CANADIEN

VOL. XXVI (VOL. VI DE LA DEUXIÈME SÉRIE) No 2

Chicoutimi, Fevrier 1899

Directeur-Proprietaire: l'abbe V.-A. Huard

L'ABBE PROVANCHER

(Continué de la page 187 du volume précédent)

Cela ne veut pas dire, certes, que l'arrangement méthodique et la description détaillée des végétaux, tels qu'on les trouve dans les Flores, soient inutiles. Assurément, non. Car, pour la plupart des plantes, on arrive assez facilement à trouver au moins la famille et le genre de chacune, souvent même l'espèce. Du reste, en cette matière comme en beaucoup d'autres, il faut compter avec l'habitude et avec l'expérience ; et un amateur qui a déjà de la pratique se tire généralement d'affaire là où le novice trébuche à chaque pas.

En tout cas, l'auteur de la *Flore canadienne* n'a rien négligé pour aider ceux qui veulent lier connaissance avec les plantes de notre pays. Caractères de la famille, caractères génériques et spécifiques, il a traité de tout cela avec un véritable luxe de détails. Sans compter que, lorsqu'il y a lieu, on trouve, à la suite de la description des espèces, des renseignements souvent intéressants, toujours très utiles, sur l'histoire de la plante, ses propriétés médicinales, son im-

portance au point de vue de l'industrie, de l'agriculture ou de l'horticulture, et sur les soins qu'il faut lui donner pour en tirer bon parti dans les champs ou dans les jardins. Et même, à l'occasion, notre botaniste, que n'effrayait pas la perspective d'un accroissement du format de son ouvrage, s'est complu à développer devant le lecteur les considérations économiques ou autres qui lui venaient à l'esprit. Qu'on lise, par exemple, les réflexions auxquelles il se laisse aller, après avoir décrit le célèbre Ginseng, *Panax quinquefolium*, L. (p. 274), sur le tort qu'a eu la "pharmacie" de trop négliger l'emploi des simples. "La pharmacie, dit-il, a cru y gagner en cherchant dans des combinaisons chimiques les vertus que présentent les diverses plantes à l'état naturel ; mais les cures surprenantes qu'opèrent si souvent des personnes soignant avec des simples, complètement ignares des secrets de la médecine scientifique, nous porteraient à croire qu'on a eu tort dans bien des cas de substituer aux végétaux des substances minérales à principes concentrés, dont l'action toujours violente peut devenir très nuisible ou même fatale dans une application incertaine ou mal dirigée. Qui sait si dans quelques années la science d'Esculape, après un grand détour, n'en reviendra pas à son point de départ, nous voulons dire à la médecine des simples, pour mieux atteindre son but," etc. Mais rien n'égale, comme originalité, les considérations dont notre auteur a fait suivre la description botanique de la *Nicotiana Tabacum*, L., autrement dite : le tabac. Le morceau, quoique long, vaut la peine d'être lu. "Tout le monde connaît le Tabac et les usages qu'on en fait. Etrange aberration de l'esprit humain ! On a fait violence à la nature pour se créer des besoins factices ! Car on peut le demander : quelle satisfaction a éprouvée quiconque a consenti pour la première fois à se remplir la bouche d'une fumée si piquante qu'elle en irrite toutes les muqueuses de la manière la plus désagréable, si toutefois elle ne va pas jusqu'à provoquer le vomissement ? Quelle agréable sensa-

tion a-t-on pu éprouver la première fois que l'on a mâché ces feuilles à saveur âcre et brûlante ? si bien que la salive excitée par son action devenait sur-le-champ un véritable poison qu'il fallait aussitôt expulser. Quels charmes avez-vous éprouvés la première fois que vous vous êtes bourré les narines de cette poudre à couleur de fumier, qui excita aussitôt en vous l'éternuement et vous procura une abondante évacuation de sérosités les plus dégoûtantes ? Des propriétés délétères, une saveur âcre et brûlante, une odeur repoussante, voilà ce qui caractérise cette plante devenue d'un usage si général aujourd'hui que son commerce constitue une source très productive de revenus pour la plupart des Etats civilisés. Cependant si l'on en croit les partisans de son usage, fumeurs, chiqueurs, priseurs, ils vous diront que l'irritation insupportable que détermine dans le commencement cet usage, cesse bientôt par l'habitude, et devient à la fin très agréable. Quant à nous, nous conseillerons au lecteur de les en croire sur parole et de ne pas en tenter l'expérience."—Dédié aux Sociétés que l'on a fondées, en Europe, contre l'abus du tabac !

Si quelque lecteur trop délicat faisait reproche à l'abbé Provancher d'avoir mis dans la *Flore* cette page quelque peu réaliste, je lui apprendrai que, s'il est vrai de dire, avec le poète, que

> Le latin dans les mots brave l'honnêteté,

la même chose peut s'appliquer à la science, laquelle n'est pas toujours tenue à n'offrir à l'odorat de ses clients que des fleurs au suave parfum ! J'admets volontiers, au demeurant, que cette mercuriale adressée aux amateurs du tabac ne saurait être regardée comme un modèle de ce que la langue française peut offrir de mieux en fait de style délicat et raffiné. Je dois aussi ajouter, pour clore l'incident et réconcilier du moins les fervents de la pipe et du cigare—sinon les "chiqueurs" et les "priseurs"—avec la mémoire de notre grand botaniste, que, dans la pratique, il était à leur endroit d'une

suffisante tolérance, que j'ai...vue bien souvent à l'épreuve sans qu'elle se soit légèrement démentie qu'une seule fois, à ma connaissance.

J'ai dit précédemment qu'il n'est pas si facile, qu'on peut le croire, d'arriver à reconnaître, à l'aide de Clefs analytiques ou des descriptions même les plus détaillées, le genre et l'espèce d'une plante dont on veut savoir le nom. C'est pour cela qu'il importe, dans un ouvrage descriptif, de ne pas négliger le secours très important de l'illustration. Tout le monde ne peut avoir accès à un herbier dont les spécimens aient été déterminés avec les meilleures garanties d'exactitude, et y fixer, par comparaison, l'identité d'un végétal qu'il désire connaître. Les gravures, dont une Flore sera parsemée, suppléeront à cet avantage dans la mesure de leur nombre plus ou moins considérable. L'idéal, ce serait évidemment que toutes les plantes y fussent représentées. Mais si une illustration aussi multipliée serait extrêmement dispendieuse, même aujourd'hui où des procédés nouveaux diminuent beaucoup la dépense nécessaire pour cet objet, à plus forte raison, il y a quarante ans, où l'on ne pouvait guère compter que sur le travail du burin, était-il impossible d'y recourir. Il fallait donc se borner, pour ne pas rendre trop coûteuse la publication de la *Flore canadienne*, à n'illustrer que l'une ou l'autre espèce des familles les plus importantes. Et encore, même restreinte à ces proportions, l'illustration de l'ouvrage, gravée sur bois, dut occasionner une dépense assez notable.

La *Flore* est "ornée de plus de quatre cents gravures sur bois," comme il est dit à la fin du long titre de l'ouvrage. Par exemple, ces gravures étant réunis par groupe de 5, 6, et même de 8 ou 10, le nombre total des planches dispersées dans les deux volumes ne dépasse pas la cinquantaine. Cette quantité de planches gravées au burin semble suffisante, si l'on tient compte de la nécessité qu'il y avait de ne

pas porter à des hauteurs inabordables le prix de vente de la *Flore*.

Toutefois, ce n'est pas tout que d'avoir à payer le travail du graveur. Encore faut-il qu'on lui fournisse des dessins qu'il reproduira sur le bois. Et ces dessins, l'artiste qui les a tracés a dû exiger un prix généralement élevé pour les tirer du bout de son crayon ou de sa plume. Mais l'abbé Provancher, homme "pratique," s'il en fut, trouva le moyen—dont le secret n'est pas même aujourd'hui entièrement perdu—d'épargner au moins les frais du dessin de ses gravures.

V.-A. H.

(*A suivre.*)

Une chasse aux Coléoptères, à Boucherville

Armés de nos fioles de cyanure et de nos filets, mon ami Germain Beaulieu et moi descendions à Boucherville le 31 juillet dernier, pour une excursion entomologique dans les champs et les bois environnants.

Nous avions choisi dans Boucherville une région que nous n'avions jamais explorée ; et, comme toujours, en face des surprises que nous réserve d'ordinaire l'inconnu, nous étions tous deux remplis de belles espérances sur le résultat de notre chasse à cet endroit.

Nous traversâmes le village et dirigeâmes nos pas à l'intérieur des terres, un peu vers l'ouest où s'étendait un vaste bois aux arbres gigantesques.

La chaleur était excessive et rendait notre marche très fatigante. Dans les terrains découverts, les herbes étaient presque désertes, comme si les rayons du soleil eussent été trop ardents pour permettre aux insectes d'y grimper. Sur le parcours de tout un long mille, nous promenâmes avec ardeur nos filets ici et là, mais toujours en vain : pas le

moindre coléoptère n'y tombait, nos seules captures consistant en hémiptères, orthoptères ou arachnides, prisonniers sans valeur que nous rejetions avec dégoût, car nous n'avions pas encore attaqué la partie de l'histoire naturelle qui traite de ces êtres. Ce ne fut qu'arrivés dans l'ombre de modestes arbrisseaux (*Cratægus*) perdus dans les champs que nous prîmes enfin quelques *Atomaria ephippiata* et une dizaine d'Anthicides inconnus, presque microscopiques, que j'ai depuis soumis à un spécialiste de Philadelphie.

Nous arrivâmes plus loin à un pâturage que nous jugeâmes ne pas devoir traverser sans visiter du bout de nos pincettes, en vrais entomologistes, quelques bouses qui se montraient par ci, par-là. Nous nous mîmes à l'œuvre avec le plus grand sang-gêne du monde, non toutefois sans jeter un coup d'œil dans les environs, afin de voir s'il n'y avait là personne pour trouver fort drôle et fort étrange l'action que nous allions faire et pour éprouver aussi un peu de pitié pour nos têtes folles. Pauvres ignorants, qui riez de ceux qui aiment la science, qui riez de ceux qui cherchent la solution des grands problèmes de la nature, vous êtes plus à plaindre que le misérable insecte que vous écrasez de votre talon. Vous vous plaisez dans une existence d'insouciance pour les choses qui vous entourent ; la quantité innombrable d'êtres qui fourmillent dans les eaux et sur la terre, les grands bois dont vous aimez le frais ombrage pour endormir votre paresse, l'étendue des mers qui vous pénètre d'effroi, le sol que vous foulez des pieds, d'où vous retirez d'immenses richesses pour l'industrie, enfin cette terre qui vous soutient, vous emportant dans l'infini, et qui est un des mondes qui peuplent l'espace, n'ont jamais pénétré votre esprit de grandeur et de sublimité ; vous ne savez pas voir et comprendre le beau et le merveilleux que l'on rencontre dans l'étude de la nature ; vous vivez dans l'indifférence de connaître, ou plutôt vous ne vivez pas, vous ne faites qu'exister ; car vivre, disait un philosophe, est la recherche de l'Es-

prit dans la nature. Mais, ici, je m'écarte trop de mon sujet ; je reprends fidèlement mon récit.

Cette première exploration des bouses nous fut assez fructueuse. (1) A part les espèces suivantes que je pris en quantité, *Homalota lividiipennis*, *Aleochara bimaculata*, *Philonthus lomatus*, *Ph. micans*, *Sphæridium scarabæoides*, *Cercyon posticatum*, *Aphodius prodromus*, *Cryptopleurum vagans*, je rencontrai en outre quelques *Cilea silphoides*, *Cercyon unipunctatum*, et une nouvelle espèce d'*Homalota* différant surtout du *lividiipennis* par ses élytres toutes noires. D'autres minuscules Staphylins abondaient, mais si délicats dans leurs formes et si difficiles à saisir, que je renonçai à leur capture en me promettant d'y revenir plus tard.

Nous n'étions maintenant qu'à quelques pas du bois dont je parlais tout à l'heure. Mais avant d'y entrer, j'allai d'abord examiner un vieux chêne dépouillé de son écorce, non loin d'où j'étais. L'intérieur du tronc était pourri et avait à sa base une large ouverture d'où je me mis à retirer le vieux bois. Je n'allai pas loin sans résultat ; car il y avait à peine quelques minutes que j'y travaillais, lorsque je retirai de sa profonde retraite un superbe *Ludius abruptus* qui est, sans contredit, après l'*Alaus*, notre plus bel élatéride. Je continuai mes recherches avec ardeur, enthousiasmé par mon heureux début, et j'aperçus bientôt, parmi les détritus de bois en décomposition et de terre humide, quatre *Parandra brunea*, un *Thaneroclerus sanguineus* et le cadavre assez bien conservé d'un *Osmoderma eremicola*. Les *Parandra* étaient tous de taille très différente, le plus grand mesurant .75 de pouce, et le plus petit .38. Je soulevai ensuite quelques écorces qui appartenaient encore à l'arbre vieilli, et j'y capturai quelques *Erchomus ventriculus*, *Lithocharis confluens*, et un *Laemophlæus biguttatus*.

(1) Les espèces que je mentionne dans ce récit comptent seulement parmi mes captures. Je ne fais aucunement mention de celles capturées par mon ami.

Nous arrivâmes enfin dans les frais ombrages du bois. Il en était temps, car nous étions écrasés par la fatigue, nos fronts étaient brûlants et ruisselaient de sueurs. Les arbres, à cet endroit du bois, étaient clairsemés, et les herbes qui tapissaient le sol étaient longues et variées ; ce ne fut qu'à partir de ce moment que je pus utiliser mon filet avec avantage. Voici la liste des principales espèces, avec le nombre d'individus, que je capturai durant l'espace d'une heure environ.

1 Lebia viridis.
4 " pumila.
1 Adalia frigida.
7 Hyperaspis undulata.
1 Antherophagus ochraceus.
5 Litargus tetraspilotus.
3 Detometopus amœnicornis.
2 Microrrhagus subsinuatus.
1 Elater obliquus.
2 Agriotes fucosus.
15 Telephorus flavipes.
3 Graphops pubescens.
2 Plagiodera oviformis.
5 Colaspis prætexta.
11 Disonycha collaris.
2 Orchestes ephippiatus.
7 Anthonomus sycophanta.
1 Eurymycter fasciatus.

Dans certains champignons de consistance spongieuse je fis d'intéressantes découvertes ; qu'on en juge.

50 Sphindus Americanus.
15 Odontosphindus denticollis.
32 Liodes discolor.
7 " globosa.
4 " geminata.
4 " obsoleta.
17 Phenolia grossa.
5 Philonthus cyanipennis.
1 " Schwarzi.

Mes captures en carabiques se bornèrent à peu de chose. Les principales sont deux spécimens du *Bembidium chalceum* et du *B. concolor*. Ces deux espèces de Bembidions sont très communs sur la grève, à Longueuil. Je me suis toujours appliqué à en faire grande provision à l'occasion ; ils m'ont

toujours été une monnaie três précieuse avec mes échangistes des Etats-Unis.

Dans les profondeurs humides et fraîches du bois, sous les vieilles écorces, les feuilles mortes, etc.,je rencontrai plusieurs mollusques géophiles, tels que les *Macrocyclis concava*, *Zonites arboreus*, *Stenotrema monodon*, *Mesodon albolabris*, *Fruticicola rufescens*, *Patula alternata*. J'ai souvent remarqué que cette dernière espèce est très sociétaire dans ses habitudes. Elle est très commune sur l'île Ste-Hélène, en face de Montréal, et je l'y ai toujours vue en societés de 10 à 30 et 40 individus. Cette coquille est certainement la plus jolie que nous ayions dans ce pays ; ses bandes brunes la rendent très caractéristique. Le *Macrocyclis concava* se distingue à première vue de ses voisins les Zonites,principalement par l'ouverture de la coquille qui est comme aplatie d'un côté. Quoique sa distribution géographique soit très étendue, on ne la rencontre nulle part en grandes quantités.

Mais le soleil descendait rapidement vers l'ouest,et l'heure était venue où il fallait songer à reposer nos membres fatigués et à calmer notre estomac qui criait famine. Il était déjà 4 heures, et il fallait se hâter de prendre le chemin du retour si nous ne nous voulions pas manquer le bateau qui devait nous ramener à Montréal. Donc,d'un commun accord, d'un pas un peu moins léger que le matin, nous nous mîmes en route, satisfaits tous deux de la moisson et anxieux d'arriver à la maison.

Ici se terminent les réminiscences de cette chasse du 31 juillet,que j'emprunte à mon cahier de notes.Beaucoup d'autres excursions y sont racontées aussi, de même que maintes observations sur les habitudes d'un grand nombre d'espèces. Que si ce court récit d'un jeune débutant en histoire naturelle a intéressé quelques-uns des lecteurs du *Naturaliste*, je me ferai un plaisir et un honneur de les entretenir de nou-

veau plus tard, si toutefois je puis compter encore sur l'hospitalité si généreuse de M. l'abbé Huard (1).

GUSTAVE CHAGNON.

Sphindus trinifer, Casey

nova species

J'ai reçu une intéressante communication au sujet du *Sphindus Americanus* que j'ai mentionné dans ma chasse du 31 juillet 1898, à Boucherville. M. Chs Liebeck, savant coléoptérologiste, de Philadelphie, m'annonce que cette espèce n'est pas le *S. Americanus*, mais une espèce nouvelle que M. Casey a nommée *S. trinifer*. La distinction des deux espèces maintenant connues dans l'Amérique du Nord, à part le Mexique, repose sur la massue des antennes qui, chez l'*Americanus*, est bi-articulée, tandis qu'elle est tri-articulée chez le *trinifer*.

Il me reste encore quelques spécimens de cette intéressante espèce, et ils sont à la disposition de ceux de nos entomologistes qui en feront la demande.

G. C.

Montréal, 13 décembre 1898.

AU POLE NORD

Le projet du Capt. Bernier

Depuis des mois, le Capt. Bernier s'efforce de tenir l'opinion publique attentive à son projet de voyage au pôle Nord. En divers endroits du pays, il donne des conférences publiques où il expose ses idées sur la possibilité d'accomplir

(1) Nous pouvons assurer M. Chagnon que ses intéressantes communications seront toujours accueillies avec grand plaisir, par nos lecteurs comme par nous-même.—RÉD.

aujourd'hui ce qu'une cinquantaine d'expéditions n'ont pas encore réussi à effectuer.

Le conférencier lui même et M. le chevalier Baillairgé, de Québec, ayant eu chacun de leur côté l'obligeance de nous communiquer le texte imprimé de la conférence donnée par le futur explorateur, le 19 novembre dernier, dans la salle de la *Patrie*, à Montréal, nous avons pu prendre connaissance des grandes lignes de son projet. Toutefois, il y a là si peu de détails sur l'organisation pratique de l'expédition projetée et d'ailleurs notre compétence en ces matières est tellement réduite au minimum, que nous nous garderons bien d'exprimer un jugement quelconque sur le plan de voyage tracé par le Capt. Bernier.Ce cas est sans doute aussi celui de la grande masse du public, qui ne saurait apprécier par lui-même les conditions d'une pareille entreprise. Tout se réduit, pour le public,à une question d'homme.

Et à ce point de vue, quand on connaît le Capt. Bernier, on ne saurait manquer de se dire que,s'il y a des chances de réussite dans une entreprise de ce genre, il est bien l'homme de l'œuvre. Ce marin de race est en effet bien connu pour son énergie et son endurance, et pour la science nautique qu'il a acquise en parcourant, depuis presque son enfance, toutes les mers du globe. Nous croyons donc que tout le monde a confiance en cet homme pour la réalisation du dessein dont l'on a vainement, jusqu'ici, poursuivi l'exécution.

Mais la multiplicité même des tentatives infructueuses du passé est une garantie de succès pour les explorateurs de l'avenir. Car, disait le Capt. Bernier dans sa conférence de Montréal, "l'expérience de tous ceux qui se sont aventurés dans cette entreprise redoutable nous apprend maintenant quelles sont les conditions de la situation dans laquelle nous nous trouverons, et nous indique les moyens de renverser les obstacles trouvés jusqu'ici insurmontables."

Pour toutes ces raisons, nous sommes favorablement disposé à l'endroit du projet du Capt. Bernier, et nous souhaitons au vaillant marin de réussir à trouver les fonds qui le mettraient à même d'exécuter son dessein.

Assurément, s'il ne s'agissait que de l'idée de se rendre jusqu'à l'extrémité boréale de l'axe de la terre, pour y déployer le drapeau du Canada, nous ne saurions, pour un motif aussi futile,—encore qu'il serait flatteur pour notre fierté nationale de voir cette œuvre accomplie par l'un de nos compatriotes français,—nous ne saurions donner la moindre marque d'encouragement à une entreprise dont les fatigues, les difficultés et même les périls effrayants seraient absolument disproportionnés à un but de si faible importance. Mais ce qui fait qu'il puisse être légitime de s'exposer à des misères et à des dangers aussi grands, c'est l'espoir des importants résultats scientifiques qu'ont toujours ces sortes de voyages d'exploration. La plupart des sciences physiques et naturelles y sont fortement intéressées ; et, par suite, le bien général de l'humanité, s'il ne l'exige pas, autorise au moins que l'on tente une œuvre si pénible et si périlleuse, pourvu toutefois que l'on ait soin de prendre toutes les précautions que commande la prudence.

Ce n'est pas la première fois que le *Naturaliste canadien* s'occupe du projet du Capt. Bernier. Déjà, dans notre livraison de novembre 1897, nous en avons dit quelque chose, mais de façon plutôt défavorable. Reproduisons ici cet alinéa que nous écrivions alors :

"Le *Scientific American* du 20 novembre (1897) faisait les critiques suivantes du plan de voyage que l'on dit être celui du Capt. Bernier. 1° Comment nourrira-t-il ses rennes dans le trajet opéré sur la glace ? 2° Les chiens n'ont pas paru avoir grande utilité dans un voyage en traîneau sur de la glace comme celle que Nansen a rencontrée.

3° Le mois de mars semble être une date bien hâtive pour le départ d'une expédition organisée suivant les desseins du Capt. Bernier."

Nous avouons que ces difficultés nous avaient frappé, venant d'une publication sérieuse comme le *Scientific American*. Aussi, cet hiver, voyant que l'on s'occupait de plus en plus du projet du Capt. Bernier, nous avons voulu en avoir le cœur net. Et, comme nous nous trouvions déjà en relations épistolaires avec lui, nous en avons profité pour lui soumettre les objections de la grande revue new-yorkaise. Voici sa réponse, qui nous paraît satisfaisante.

Québec, 10 février 1899.

....Je m'empresse de répondre aux trois objections mentionnées dans le *Scientific American* du 20 nov. 1897.

1° Les rennes seront nourries avec de la mousse que nous emporterons en *ballots pressés* et du *plus petit volume possible* ; la quantité consommée par chaque renne sera de 4 lbs, à l'état sec, par jour. Il faut remarquer que j'emploie les rennes seulement au départ, et nous les sacrifierons ensuite pour nourrir les chiens en prenant la meilleure partie pour l'équipage. Pendant les premiers cinq mois après avoir quitté le navire, elle auront tout ce temps tiré nos provisions, celles des chiens, et le bagage.

2° Si Nansen n'avait pas oublié, ou cru qu'il pouvait se dispenser de ces 50 chiens que le Baron Tall avait mis à sa disposition à l'entrée du fleuve Obélec (en Sibérie), lorsqu'il s'est agi de s'aventurer sur les glaces, le 4 mars 1895, il aurait pu emporter beaucoup plus de provisions et atteindre son but. Nansen dit lui-même que s'il avait eu plus que ses 28 chiens, il se serait certainement rendu au Pôle. Les chiens sont reconnus comme *chevaux arctiques*. Mais il faut s'en servir dans certains temps de l'année, surtout durant l'automne, l'hiver, et le printemps. Les rennes sont aussi utilisables dans les mêmes saisons, surtout pour les fardeaux pesants, une renne pouvant tirer trois fois plus qu'un chien ; et de plus leur chair peut être mangée : cent rennes représentent 18,000 lbs de nourriture.

3° Si l'expédition part de Québec, ce sera entre le 1er et

le 24 de mai pour la route par le détroit de Behring *via* Vancouver ; par conséquent deux mois plus tôt que l'expédition de la *Jeannette*, qui partit le 8 juillet de San Francisco ; les autorités admettent que ce départ était trop tardif...

CAPT. J.-E. BERNIER.

Congres de geologie

Le 8e Congrès géologique international se tiendra à Paris, en 1900, du 16 au 28 août. Outre la facilité de visiter l'Exposition universelle, les membres de ce Congrès auront l'avantage de pouvoir prendre part à de nombreuses excursions géologiques, qui embrasseront à peu près toute la France.

Station biologique du Canada

La réunion du Bureau des administrateurs de cette Station devait avoir lieu le 10 février, à Montréal, comme nous l'annoncions en notre dernière livraison. Retardée pour diverses raisons, cette assemblée a été finalement convoquée à Ottawa, pour le 24 du même mois. Mais la nouvelle du choix définitif de cette date nous est parvenue trop tard pour nous permettre d'y assister.

L'Exposition de 1900

Nous avons reçu, du ministre de l'Agriculture, Ottawa, les règlements généraux que devront observer les exposants canadiens, à l'Exposition universelle de Paris. On y voit que toutes les demandes d'espace à occuper, dans la section du Canada, doivent être adressées au secrétaire de la Commission canadienne, à Ottawa, au plus tard le 1er juin 1899. Du reste on peut obtenir, de la même adresse, tous les renseignements dont on aurait besoin.

Nos remerciements bien sincères aux journaux et revues qui ont bien voulu signaler le 26e anniversaire du *Naturaliste canadien*, et lui exprimer à cette occasion leurs bons souhaits. Plusieurs même l'ont fait en termes si élogieux, que nous devons les en remercier particulièrement, tout en protestant que nous ne méritons pas autant.—L'*Echo de Charlevoix* voudrait que le gouvernement fédéral aidât notre revue à subsister et à se développer.... Ce serait trop beau !

Publications reçues

—*Contributions to Canadian Palæontology*, by J. F. Whiteaves, Part V. Ottawa, 1898. Cette livraison complète le premier volume de cet important ouvrage.

—Les bulletins publiés, en novembre et décembre dernier, par la New York Agricultural Experiment Station (Geneva, N. Y.) sont intéressants. Nous remarquons particulièrement le bulletin No 148, qui a pour titre ; "Report of analyses of commercial fertilizers for the fall of 1898."

—*Anales del Museo Nacional de Montevideo*, fasc. X du Volume III. Contient la suite de la Flore de l'Uruguay, par le Prof. J. Arechavaleta.

—*Fêtes et corvées*, par L.-P. Lemay. C'est le 8e fascicule de la *Bibliothèque canadienne*, et certainement l'un des plus intéressants qui aient été publiés. Se vend 15 cts, chez l'Editeur, M. P.-G. Roy, Lévis, P. Q.

Par l'entremise de M. H. Petit, député de Chicoutimi-Saguenay à la Législature provinciale,—que nous désirons remercier ici, d'une façon toute spéciale, de ses bons offices,—nous avons reçu du gouvernement de Québec les publications officielles de l'année 1897.

LE
NATURALISTE CANADIEN

VOL. XXVI (VOL. VI DE LA DEUXIÈME SÉRIE) No 3

Chicoutimi, Mars 1899

Directeur-Proprietaire: l'abbe V.-A. Huard

Histoire d'un quadrumane américain

(A mes cousins Georges et Lu...)

Comme on s'ennuie, lorsqu'on habite seul !....excepté moi.—Je partage mon logis avec un petit animal dont l'humeur de tout point s'accorde avec la mienne, qui me tient compagnie quand cela me plaît, et me laisse à moi même quand je veux travailler ou songer.

Ce petit animal est un singe. Pas de hauts cris, s'il vous plaît, car il y a singe et singe ; il y en a des beaux, comme des laids, des petits comme des gros.

Je vois d'ici quelques lecteurs hausser les épaules.... Ce sera probablement les jeunes, qui ne connaissent pas plus le cœur des bêtes que celui des hommes. Ils en reviendront un jour, lorsque la vérité, au sujet de ces derniers, tombant comme une bombe, détruira à jamais le palais enchanté des illusions.

Aux nombreuses qualités qu'ils découvriraient chez le singe, ils admettraient que beaucoup d'hommes ne sont pas dignes d'êtres singes, que bien d'autres devraient être envoyés vivre et mourir sur les arbres du Congo.

A présent, voyons quel genre de singe est le mien. Repassons nos classiques, mes cousins.

Est-ce un gorille ? Non. Il est assez mal connu, et le peu qu'on sait de lui n'est guère encourageant pour l'admettre en bonne société.

Serait-ce un gibbon ? Eh ! que ferais-je d'un pareil ténor, qui tout le jour se tient silencieusement caché, mais au lever et au coucher du soleil pousse des cris épouvantables ?—Dans ce pays-ci, où le soleil se lève tard, gare à qui oserait éveiller les gens avant huit heures. Gageons que c'est un *semnopithèque* (qui signifie singe vénérable), auquel sa face entourée d'un collier de poils donne l'air d'un vieil *Hibernien* ? Pas ça. La moitié de la paroisse est irlandaise ; ce ne serait pas convenable.

Ce n'est certainement pas un *orang-outang*, ou un *chimpanzé* ? Cinq pieds six pouces ; plus fort qu'un homme, plus laid que lui, caractère inégal. Vous avez bien pensé que je n'adopterais jamais un voleur, un ivrogne doublé d'un paresseux. Les naturels de l'île de Sumatra l'appellent un nègre qui fait semblant de ne pas savoir parler, pour ne pas travailler.

Un magot, un macaque, au pelage jaune blanchâtre, à la face livide, dont la queue est réduite à un simple tubercule ? C'est chez les magots, soit dit en passant, que le renard à la queue coupée de La Fontaine aurait dû se retirer. Ces deux genres ne sont bons que pour les musiciens *dégos* de nos rues.

Restent un *cynocéphale* et un *mandrill*. Le premier a une tête de chien ; est fort, brutal, féroce, jette des pierres aux passants. Impossible. Quant au second, oh ! l'horrible bête ! dont la face sillonnée de rouge et de bleu et ses callosités sanguinolentes inspirent l'horreur et provoquent le dégoût.

Par voie d'exclusion nous arrivons, mes cousins. Tous les singes mentionnés sont de l'ancien continent ; le mien

est américain, et voici son arbre généalogique au grand complet :

Embranchement des *Vertébrés*, de la classe des *Mammifères*, de la sous-classe des *Monodelphes*, de l'ordre des *Quadrumanes*, de la famille des *Singes*, de la tribu des *Platyrrhiniens*, du genre des *Sapajous*, de l'espèce des *Capucins* (Cebus capucinus), de son petit nom : *Cocao.*—Heureux les peuples qui ont une histoire !

Voici son portrait : de la taille d'un petit chat, tête ronde, museau court, front haut recouvert d'une calotte couleur de velours noir d'où s'échappent des touffes de cheveux blancs qui recouvrent les temporaux, oreilles arrondies, point d'abajoues, yeux noirs volumineux et intelligents, visage imberbe ; dans l'ensemble rappelle une miniature de ces petits vieux d'un autre siècle ; pelage court et



brun—de là son nom de capucin ; membres nerveux, maigres, allongés (genre américain), les postérieurs surtout, ce qui lui permet de sauter avec une agilité extrême ; mains de musicienne, pieds de M. Thibault, queue royale et prenante. Ce croquis est pris sur le vif, ce qui n'est pas sans mérite, car *heavens knows* comme il est agité.

Sa mère a quitté le Brésil, vers l'époque de la malheu-

reuse émigration canadienne; mais le héros de cet article est né à la Nouvelle-Orléans, d'où je l'amenai au printemps de 1896. Ce petit plaisir m'a coûté dix-huit dollars : c'est le prix de deux singes, car j'achetai les deux frères.

En septembre dernier, je fis don de l'un des jumeaux à l'université de Saint-Paul ; il sert maintenant de phénomène vivant dans la classe de biologie, et j'ai tout lieu de croire que *Scapin*—c'est ainsi qu'il se nomme—n'est pas le plus sot de la classe, parce que, avant son admission à l'Université, il avait appris les belles manières chez les Visitandines de Graceville, paroisse voisine de la mienne, où il a goûté les beaux jours de *Vert-Vert*, sans voir ses lauriers se changer en noirs cyprès.

Celui que je garde ne semble pas du tout affecté des latitudes sous lesquelles il vit. Buffon déclare, comme une chose phénoménale, qu'il ait nourri un singe "qui, l'été, se plaisait à l'air, et qu'on pouvait, l'hiver, tenir dans une chambre sans feu." Il y a bien deux ans que Cocao trouve ce genre de vie tout naturel.

Il prend ses ébats dans une grande cage, placée près de la fenêtre la plus ensoleillée de la cuisine, ayant l'œil aux marrons et aux passants sur la rue ; et personne, ni homme ni bête, ne passe sans qu'il les signale par un jappement flûté, chroma ique, selon la grosseur du personnage ambulant. Si bien que, à l'entendre, sans regarder par la fenêtre, je suis à peu près sûr si c'est un chien, un enfant, un homme ou un cheval qui passe. Même chose quand des pas approchent de la maison ou résonnent dans le vestibule. Sous ce rapport, il défie le meilleur chien de garde.

Un des bonheurs de Cocao, c'est de jouer avec les enfants. Les petits du catéchisme, quand ils ont bien récité leur leçon, ont le privilège de jouer avec lui (ce qui ménage d'autant mes images), et savent comme il les caresse, les appelle, les flatte par des gazouillis, des gazouillements d'oiseau, se rend intéressant par mille attitudes grotesques,

par les grimaces les plus risibles, leur donne des signes de grosse amitié, et se lamente quand ils partent.

Cocao dort sur ses pieds. Sa queue lui sert de grabat. A cet effet, il la roule en cercles concentriques, en crosse, (c'est sur ce principe que nos braves fermières ébauchent un chapeau de paille), y installe ses pieds, les jambes refermées à la sauterelle, montées le long des côtes, le corps courbé en deux, la tête reposant sur les pieds, et les mains, comme des volets, ramenées par dessus. Alors commence le *ronron* monotone, interrompu de temps à autre par un coup d'œil ensommeillé. Enfin, il dort, il rêve aux Amazones, que ses grands parents ont bien connues.

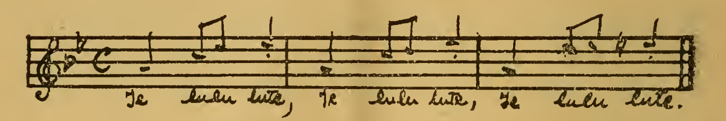
Il a toujours mangé poliment. Cocao se garderait bien de mettre les pieds dans les plats. Le fait est qu'il ne mord pas à même la tartine, mais porte à sa bouche ce qu'il casse avec ses doigts. Quand vous étiez jeunes, mes cousins, en faisiez-vous autant ? J'ose l'espérer, sans pouvoir l'affirmer. Il y a exception, toutefois, quand il s'agit de noix, de *peanuts* ou autres fruits... Les lois de la plus sévère étiquette accordent ce privilège...même aux singes. Le tout est accompagné d'un chant spécial qui dure autant que le repas,et rappelle les petits cris des boîtes à surprise. N'importe, c'est sa manière à lui d'honorer, de remercier ceux qui lui donnent la pain quotidien.

Il est arrivé parfois, à la maison, des gens qui n'étaient pas beaux, de ces vieux types, qui ne se décrivent pas : il s'en rencontre dans toutes les paroisses du long du fleuve, pas vrai ? Eh bien,lui, qui sait parfaitement distinguer sur le papier une chenille d'avec un papillon, sait à plus forte raison discerner les bonnes mines d'avec les mauvaises. Il leur a, en conséquence, ri à la barbe d'une façon tellement peu équivoque, qu'ils en ont paru froissés ; et moi-même j'ai été très mortifié et obligé de jouer de la hart.

Ah! ça, la hart,c'est comme un bouton électrique.A faire

mine de la prendre, Cocao évente les cris, des cris de singe, quoi ! il se jette sur le dos, et vous n'y voyez plus que du poil et vingt doigts sur la défensive.

La peur ou l'isolement lui font émettre un chant plaintif que j'ai saisi, et qu'on ne me contestera pas l'honneur d'avoir, le premier, mis en musique :



Ça finit en bécarre. Vous saurez bien qu'il *y* a des beautés dans la musique sapajoue. Prière à messieurs les professeurs de musique d'analyser.

Mais il faut éviter de faire de la peine à mon petit singe, car il est très nerveux ; le chagrin et la peur influent sérieusement sur ses intestins, et à courte échéance.

Quelques escogriffes lui ont appris, à mon insu, à mâcher du tabac, à manger des cendres de cigarette ; mais quels frottements de mains et de pieds s'ensuivent ! C'est sûr que ça lui agace les nerfs ; il fait des contorsions, des grimaces que *Quasimodo*, le sonneur de Notre-Dame, n'a point soupçonnées et qui dérideraient les momies du muséum de l'Université.

Curieux, il l'est, puisqu'on dit : "curieux comme un singe." Il faut qu'il voie tout, qu'il fouille dans nos poches, et, à l'instar de plusieurs, il est attaqué de la kleptomanie. Humboldt a reconnu,*avant moi*,que les singes savent apprécier les gravures, lors même qu'elles ne sont point coloriées... J'ai,sur la table et sur la cheminée de mon bureau, quelques photographies d'amis et de confrères du cher pays du Saint-Laurent. Leurs traits, souvent contemplés, me font oublier la terre étrangère. Eh bien, je ne nommerai personne,...mais maître Cocao s'est mis en tête de rire de deux *photographies* en particulier. Le personnage de la première lui semble trop chauve ; celui de la seconde lui pa-

raît bien sévère pour son jeune âge. En vain je lui démontre que la "calvitie n'attend pas toujours le nombre des années," que la sévérité des traits est moins l'expression des sentiments que le reflet d'un mal de reins incomplètement guéri.—Ça n'y fait rien. Il n'en finit pas d'aller leur donner



un coup de patte ou de langue sur le nez, les oreilles et les yeux, en essayant de les détacher du papier avec ses mains.

Beau caractère, sympathise avec le chat, les poules et les dindes, sauf le coq d'Inde, auquel il se permit un jour de tirer la *barbe bleue* ; l'autre, né irascible, lui aurait défoncé la tête si Cocao n'avait pas sauté à temps sur la

corde au linge. L'hiver, il partage la couche du chien, mais recherchant toujours les angles les plus rentrants de ce dernier pour s'y blottir et se préparer à une nuit de sommeil paisible.

A part les services qu'il rend comme janitor, il m'en a rendu un que la reconnaissance m'oblige de signaler. Une poussière de charbon était tombée dans mon œil gauche et n'avait pas pu être extraite. Survint Cocao qui, voyant mes yeux enflammés, sauta sur mon épaule pour satisfaire sa curiosité. J'ouvris l'œil tout grand et de suite, sans hésiter, à l'aide de son pouce et de son index, effilés comme des bouts de petites plumes d'oie, il enleva délicatement l'introuvable parasite, cause de tant de larmes, et me sauva ainsi des mains de l'oculiste.

Pour le récompenser, je lui fis donner quelques gouttes de vin chaud et un bain d'alcool, somptuosité dont il se rend parfaitement compte, car il se laisse baigner et essuyer comme un enfant.

L'été, même l'hiver quand il fait doux, il est libre, à l'intérieur, mais ne s'éloigne pas du terrain de la Fabrique. Il irait bien visiter les nids de poules, mais le coq d'Inde est toujours là; en outre, il a une peur mortelle de la vache curiale qui broute l'herbette, pas bien loin.

Il s'était avisé un jour, je ne sais trop comment, de monter dans le clocher. du haut duquel il devait avoir une vue enchanteresse de la ville moderne de Beardsley, et du lac Big Stone. Cette imbécile de mule du Pape qui trouvait moyen de s'ennuyer dans le clocheton du palais d'Avignon ! Cocao, lui, avait l'air de s'amuser énormément à chasser des mouches et des araignées, quand le bedeau, sans tambour, alla tout bonnement sonner l'angélus :...

Jamais, jour de bataille, canon chargé de mitraille ne fit un pareil effet. . .

La lanterne était ouverte, le sapajou piqua une tête vers notre planète, procédé instantané.

Jamais, non plus, chandelle romaine dans le ciel bleu ne décrivit plus belle courbe que le moulinet exécuté par Cocao en tombant dans la rue. Je le crus mort ; non, il arriva, comme un chat, sur ses quatre mains élastiques, et s'en fut à la maison en pleurant de peur. Il n'est jamais, depuis, remonté à ces hauteurs.

Une dame, qui vint le voir, lui permit de sauter sur sa tête. Or, il arriva que la queue poilue s'embarrassa dans les cheveux savamment échafaudés, roulés en boucles, criblés d'épingles brillantes. Le singe, voulant retirer sa queue, menaçait d'abattre la tour; il se lamentait même : "Télululute, télululute, télululute." C'est la dame qui ne riait plus. Maintenant effrayée, exclamant des : "*O Lord !*" des "*Great Scott !*" elle protégeait sa citadelle de ses deux mains nerveuses. On voit des choses moins comiques. Enfin, pour *piquer* au plus court, il fallut régler le *dèmêlé* à coups de ciseaux : le singe y perdit beaucoup de poils, mais la dame gagna tout.

Il faut terminer.—Cocao s'était épris d'un petit crocodile, payé cinquante centins sur les bords du golfe du Mexique. Volontiers il le prenait dans ses bras et s'en servait comme d'une poupée, essayant de lui desserrer les mâchoires en y insérant ses doigts bronzés. L'autre, trop jeune pour réaliser sa position, trop bête pour mordre. Il n'a véçu que ce que vivent les roses ! Ils sont tous morts, le long de la route, mes petits crocodiles, excepté un qui a voulu voir le Minnésota avant de retourner dans le...*Nil.*

L'ABBÉ EM.-B. GAUVREAU,
Curé de Beardsley, Minn.

L'ABBE PROVANCHER

(Continué de la page 21)

La lettre suivante qu'il reçut de M. Asa Gray, le célèbre botaniste des Etats-Unis, va nous apprendre le procédé.

(*Traduction*)

Cambridge, Mass., 13 février 1863.

Mon cher monsieur,

J'ai reçu, il y a deux jours, les deux beaux volumes que m'annonçait votre lettre du 27 janvier.

Je désire vous remercier du fond du cœur de l'obligeance que vous avez eue de me faire ce cadeau.

En autant que j'ai pu en prendre connaissance, d'un simple coup d'œil jeté à travers le premier volume, l'ouvrage me paraît très bien fait. Il est trop (tard), à présent, pour en faire un compte rendu dans la livraison de mars du *Silliman's Journal.* Mais je vais en préparer un pour le numéro de mai de ce périodique, où je donnerai mon impression sur votre ouvrage.

Les gravures, dont la vue m'est familière, de mon manuel de botanique, me paraissent assez étranges, avec cet encadrement de texte français. Je n'ai encore trouvé nulle part, ni dans votre préface ni ailleurs, une indication de la provenance de ces gravures. S'il en est fait mention, veuillez me dire en quel endroit elle se trouve.

Très sincèrement, votre obéissant serviteur.

ASA GRAY.

Un plagiat ! L'abbé Provancher avait semble-t-il trouvé tout simple de prendre ces dessins, qui étaient tout faits dans l'ouvrage du botaniste américain, et de les faire reproduire sur bois par un graveur,pour en orner les pages de sa *Flore canadienne.* Et ce qui prouve bien la candeur parfaite qui lui avait dicté cette façon d'agir,c'est qu'il ne paraît pas avoir eu la pensée que,son ouvrage devant certainement attirer l'attention des botanistes des Etats-Unis, où le livre de Gray était connu, on y trouverait pour le moins singulier de voir les deux ouvrages ornés des mêmes gravures. Bien plus ! Il ne craignit pas de faire hommage d'un exemplaire de sa publication à Gray lui-même dont il avait.... emprunté les dessins ! Il faut donc n'attribuer qu'à son inexpérience des questions de propriété littéraire l'incorrection de son procédé. L'opinion, en Canada, n'était sans doute

pas formée il y a un tiers de siècle, comme elle l'est aujourd'hui, sur ces matières.

Du reste un bon avocat, qui serait un peu retors, pourrait bien opposer, à ce que je viens de dire, une thèse encore plus indulgente. "Gray, nous dirait-il, ne reproche pas à l'abbé Provancher de lui avoir pris ses dessins sans permission, mais seulement de n'avoir pas dit dans son ouvrage d'où il les avait tirés. Qu'en savez-vous ? peut-être notre botaniste avait-il obtenu l'autorisation préalable de s'en servir ; peut-être même avait-il payé, en beaux deniers comptants, cette permission de l'auteur !" L'hypothèse est au moins vraisemblable. Pour en démontrer la solidité ou la fausseté, il faudrait recourir au *Silliman's Journal* de 1863, et y voir le compte rendu qu'Asa Gray a dû y publier de la *Flore canadienne :* il est probable, en effet, que s'il trouvait l'auteur canadien coupable d'un vrai plagiat commis à ses dépens, il n'aura pas manqué de s'en plaindre devant son public.— Or, le *Silliman's Journal* de 1863 ne se trouve malheureusement ni dans les bibliothèques publiques, ni dans les bibliothèques privées de Chicoutimi ou de ses environs ; il est même permis de croire que peu de bibliothèques du Canada en possèdent la collection. Il serait pourtant bien intéressant d'y rechercher, non pas précisément l'expression d'un blâme quelconque pour le sans-gêne d'un auteur canadien, mais plutôt l'appréciation du grand botaniste américain sur la *Flore canadienne :* il serait non moins intéressant de terminer l'histoire de ce grand ouvrage de Provancher par la reproduction de l'étude qu'Asa Gray a dû lui consacrer.

Le 31 mai 1892, Mgr Laflamme, alors président de la Société royale du Canada, disait de la *Flore*, dans son "adresse présidentielle": "ce livre, écrit il y a déjà une (trentaine) d'années, renferme maintenant de nombreuses lacunes, sans parler de plusieurs inexactitudes." Le savant professeur de l'université Laval ne parlait ainsi de la *Flore ca-*

nadienne qu'après l'avoir beaucoup pratiquée. Il est incontestable, en effet, qu'un ouvrage descriptif de la faune ou de la flore d'un pays ne saurait du premier coup être définitif, ne le devient même,au moins en une certaine mesure, qu'après un plus ou moins grand nombre d'éditions. Or la *Flore* en est toujours restée à sa première édition, et l'auteur lui-même, à la fin de la Préface de son ouvrage, n'avait pas manqué d'en appeler au bon vouloir du public, pour qu'on lui signalât les omissions et les erreurs qu'il avait dû faire et les corrections que pouvaient nécessiter certains de ses avancés. Dès le mois qui suivit la publication de la *Flore*, le notaire A. Delisle, de Montréal, répondant à cet appel, signalait à l'abbé Provancher l'une de ces corrections nécessaires. Et depuis 40 ans, le nombre des additions et corrections s'est accru beaucoup, soit par les communications de plusieurs des correspondants de l'auteur, soit par la publication de nouveaux ouvrages sur la botanique du Canada.

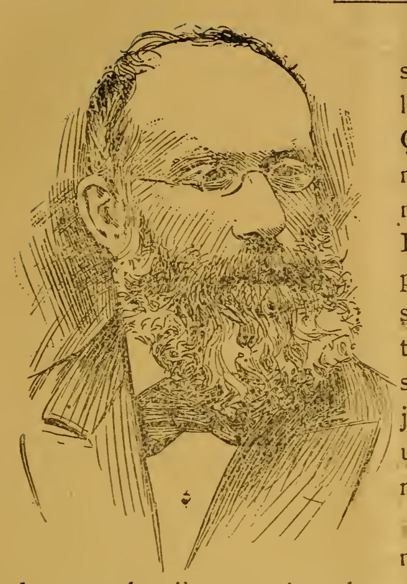
Sans doute, l'abbé Provancher n'a pu entrevoir comme prochainement possible et probable la publication d'une nouvelle édition de la *Flore :* car il est mort avant l'écoulement complet de la première, et l'on voit rarement des auteurs qui rééditent des œuvres qui sont encore en librairie.

J'ai pu dire moi-même, au cours de cet essai biographique, que la *Flore canadienne* n'était pas encore épuisée. Mais il n'en est plus de même depuis trois ou quatre mois ; et l'on en chercherait vainement aujourd'hui un seul exemplaire sur les rayons des libraires. L'ouvrage serait même à présent coté à des prix extraordinaires quand il se rencontre d'occasion. Cette situation est de nature à gêner beaucoup les amateurs qui désormais voudraient étudier le règne végétal de notre Province.

V.-A. H.

(*A suivre.*)

Feu M. D.-N. Saint-Cyr



M. D.-N. Saint-Cyr, conservateur du Musée de l'Instruction publique de Québec, est décédé le 5 mars, après trois mois de maladie, à l'âge de 73 ans. Le nombre des naturalistes, parmi la population française du Canada, est si restreint, que la mort d'un seul d'entre eux peut toujours être regardée comme une sorte de désastre national.

Nous n'avons connu nous-même M. Saint-Cyr que dans ses dernières années, alors qu'il était déjà bien alourdi par son âge avancé. Nous l'avons ainsi rencontré plusieurs fois au milieu de ses collections du Musée de l'Instruction publique, où il nous accueillit toujours avec la plus parfaite bienveillance, se mettant à notre disposition pour les renseignements dont nous avions besoin.

M. Saint-Cyr a été autrefois collaborateur du *Naturaliste canadien*, où il a publié des travaux sur la houille, sur les Lynx, et sur les Cerfs du Canada. Depuis que nous dirigeons cette revue, nous aurions certainement pu profiter aussi de la collaboration de ce savant compatriote, si la maladie et les infirmités de la vieillesse n'avaient mis obstacle à la sympathie qu'il témoignait pour notre entreprise.

L'œuvre principale du défunt,ce fut évidemment la fondation et le développement du Musée de l'Instruction publique. Nous n'avons pas ici les documents qui nous permettraient de faire un historique complet et certain de ce

Musée. Toutefois, nous croyons pouvoir dire que ce Musée fut commencé en 1880 avec les propres collections de M. Saint-Cyr. Ses voyages de 1882 et de 1885, dans le bas Saint-Laurent, lui permirent d'y ajouter de nombreux spécimens. Vers 1886 ou 1887, le gouvernement acheta de l'abbé Provancher une importante collection d'insectes canadiens, qui accrut de beaucoup la richesse du Musée, dont les collections s'augmentèrent aussi de temps en temps par dons, échanges ou nouvelles acquisitions. L'achat de la belle collection d'oiseaux de M. C.-E. Dionne, curateur du Musée de l'université Laval, et celui des précieuses collections laissées par l'abbé Provancher, firent enfin du Musée du gouvernement l'un des plus remarquables de la Province.

Ce fut le 6 avril 1886 que M. Saint-Cyr fut nommé officiellement conservateur du Musée de l'Instruction publique. D'après les Documents publics que nous avons en mains, nous connaissons les publications suivantes de M. Saint-Cyr :

Rapport d'un voyage fait au Labrador canadien en 1885 ; *Catalogue des plantes et des oiseaux du Labrador canadien* exposés au Musée de l'Instruction publique (1886) ; *Rapport* du conservateur du Musée, et *Catalogue* des collections du Musée (1887). Nous ne sommes pas en mesure de constater si les publications officielles contiennent d'autres travaux de M. Saint-Cyr.

Nous avons eu trop peu de rapports personnels avec le défunt naturaliste, pour être en état de parler pertinemment de son caractère, de ses qualités et de ses talents. Si l'espace nous le permettait, nous reproduirions ici le portrait qu'en a tracé l'abbé Provancher, il y a déjà vingt-six ans ; ce sera pour la prochaine livraison. En attendant, citons quelques phrases de la notice biographique publiée, le 9 mars, par le *Courrier du Canada* :

"On peut même dire qu'il est le fondateur de ce Musée (de l'Instruction publique) qu'il a enrichi de très belles collections, souvent à ses propres frais. Plus d'une fois il a consacré les revenus qu'il retirait de ses ventes d'insectes

et de plantes aux sociétés américaines, au développement de son Musée...Comme instituteur, M. Saint-Cyr a fait beaucoup de bien partout où il a enseigné. Comme député, il a toujours été très dévoué aux intérêts de la Province, et le comté de Champlain se rappelle encore son désintéressement, sa droiture et son caractère loyal.—C'était un chrétien convaincu et pratiquant, qui a vu venir la mort avec calme, parce qu'il avait confiance d'avoir bien servi son Dieu et son pays."

Voici maintenant, d'après l'ouvrage *Cyclopedia of Canadian Biography*, les dates et les phases principales de la vie de M. Saint-Cyr.

Dominique Napoléon Deshayes-Saint-Cyr naquit à Nicolet, le 4 août 1826, d'une famille de cultivateurs. Après avoir fait son cours d'études classiques au collège de Nicolet, il alla résider à Sherbrooke, alors presque exclusivement anglais, et y enseigna (1846-48) le français au Lennoxville Grammar School ; fonda et dirigea (1848-50) la première école française catholique qu'il y eut dans cette localité. De 1850 à 1876, instituteur à Ste-Anne de la Pérade (Champlain), ayant reçu son diplôme d'école modèle en 1851, et d'école académique en 1859. Secrétaire-trésorier du conseil municipal, de 1855 à 1863. Reçu notaire en 1867. Suivit un cours d'instruction militaire en 1863, et reçut un certificat de première classe. En 1875, élu député du comté de Champlain à la Législature provinciale, avec une majorité de 122 voix ; réélu en 1878, par une majorité de 566. Renonça en 1881 à la vie publique, pour se livrer à ses études favorites des sciences naturelles et à la fondation du Musée de l'Instruction publique, dont il fut nommé conservateur le 6 avril 1886.—De son mariage avec Mlle Marie-Rose-Anne Deshayes-Saint-Cyr il eut onze enfants, dont huit lui survivent, cinq garçons et trois filles.

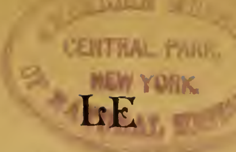
—Il ne paraît pas que le gouvernement de Québec ait pris encore aucune décision, concernant la nomination d'un successeur à M. Saint-Cyr au Musée de l'Instruction publique.


AMERICAN MUSEUM
CENTRAL PARK,
NEW YORK.
OF NATURAL HISTORY.



TONGUE OF HONEY BEE.

ENLARGED 40 DIAMETERS.



LE

NATURALISTE CANADIEN

VOL. XXVI (VOL. VI DE LA DEUXIÈME SÉRIE) No 4

Chicoutimi, Avril 1899

Directeur-Proprietaire: l'abbe V.-A. Huard

Nous allons prochainement commencer l'expédition des comptes d'abonnement aux abonnés retardataires, c'est-à-dire à ceux qui au 1er janvier dernier nous devaient une ou plusieurs années d'abonnement. C'est une ennuyeuse corvée qui, entremêlée à nos multiples occupations ordinaires, durera plusieurs mois. Nos amis n'auraient-ils pas la bonté de nous en exempter en nous envoyant d'eux-mêmes les montants qu'ils nous doivent ?

La langue de l'Abeille

C'est à la générosité de notre ami M. Smiley, directeur de l'*American Monthly Microscopical Journal*, de Washington, que nous devons de pouvoir offrir à nos lecteurs, en ce numéro, la belle gravure ci-contre.

Cette gravure représente, avec un grossissement de 40 diamètres, la langue de l'Abeille et les pièces adjacentes. La *langue* elle-même, située au milieu, est de bonne longueur, comme on voit. Les deux pièces voisines sont les *palpes labiaux* ; et les deux autres, extérieures, sont les *mâchoires*.

AU MUSEE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

M. Saint-Cyr, conservateur au Musée de l'Instruction publique, est mort le 5 mars. Le *Naturaliste canadien*, en sa livraison de mars, imprimée le 3 avril, disait que le gouvernement de Québec ne paraissait encore avoir pris aucune décision concernant la nomination de son successeur. Cependant, à cette date, la nomination était faite depuis une quinzaine de jours. Mais on la tenait cachée ; et de fait, jusqu'aujourd'hui, le principal organe français du gouvernement n'en a pas encore, que je sache, appris la nouvelle à ses lecteurs. Il est à croire que le gouvernement et son organe ont eu honte, eux-mêmes, de cette nomination grotesque—cela, et tout ce qui suivra, soit dit sans aucune application malicieuse et voulue au titulaire choisi, que je ne connais pas personnellement, et que je n'ai aucune raison de ne pas tenir pour un homme du plus grand mérite, en dehors du domaine scientifique.

Plusieurs journaux de Québec, de Chicoutimi et de Trois-Rivières—en y joignant l'expression d'une sympathie que je ne mérite pas autant qu'ils l'ont dit, mais dont toutefois je leur suis bien reconnaissant—ont donné cours à la rumeur que le gouvernement se proposait de me confier la direction du Musée de l'Instruction publique. La rumeur était fausse ; jamais, sans doute, le ministère Marchand n'a eu l'idée de m'appeler à ce poste. Mais ce qui était vrai, c'est que le 9 mars on recevait de moi, au Secrétariat provincial, une lettre où, arguant de mes trente années d'étude des sciences naturelles, *j'offrais mes services* au gouvernement pour prendre charge du Musée. Peu de jours après, quelques-uns des savants les plus justement renommés du Canada voulaient bien appuyer ma démarche auprès du gouvernement ; ces messieurs et moi, nous pensions que les ministres étaient à la recherche d'un naturaliste capable de

succéder à M. Saint-Cyr. Nous étions bien naïfs ! Il s'agissait seulement, pour le gouvernement, de décider lequel de ses partisans politiques il appellerait à cette position modeste.

S'il était vrai que, dans les sphères officielles, on n'ait pu se faire à l'idée de voir un ecclésiastique travailler de la loupe et du microscope sous les combles de l'Hôtel du Parlement, on pouvait du moins faire choix de l'un de ces quelques laïques, connaisseurs en histoire naturelle, qui se trouvent en divers endroits de la Province. Et il y aurait eu, au Musée, quelqu'un qui fût en état d'apprécier l'inestimable valeur des collections dont on lui aurait confié la conservation, capable de donner les renseignements qu'on lui eût demandés à l'occasion, capable de correspondre avec les savants et les directeurs de musées du pays et de l'étranger.

Malheureusement, le gouvernement n'a voulu voir en cette affaire qu'une question ordinaire de patronage politique ; et, à la direction d'un musée d'histoire naturelle, il a appelé un homme qui, d'après des renseignements que j'ai lieu de croire exacts, n'est pas naturaliste. C'est à peu près comme si l'on nommait bibliothécaire quelqu'un qui ne saurait pas lire ! Je suis bien d'avis qu'il n'y a que dans la province de Québec que des choses aussi curieuses puissent arriver.

Je regrette d'avoir à écrire de la sorte, concernant notre province française, dan s cette publication qui estue par la classe savante de divers pays d'Europe et des deux Amériques. Il est trop certain que l'on va bien s'amuser à nos dépens, autant à Paris qu'à Washington et ailleurs, d'une nomination aussi ridicule.

Mais, quoi qu'il en soit, le *Naturaliste canadien*, seul représentant des intérêts scientifiques dans la presse de ce pays, a le devoir de protester contre l'action du gouvernement en cette affaire, et il tient à remplir ce devoir dans toute la mesure de ses moyens.

Il me reste à dire aux lecteurs du *Naturaliste* quels motifs ont pu me porter à solliciter "une place du gouvernement." Je dois surtout cette explication à ceux d'entre eux qui se livrent à l'étude des sciences naturelles. On n'imagine point, je suppose, que c'est l'appât du maigre traitement —celui d'un messager de service—attribué à la position civile dont il s'agit, qui m'a décidé à tenter une démarche dont la réussite aurait eu pour moi les résultats que voici : la rupture de liens que vingt-quatre années de sacrifices et de travaux ont rendus bien forts ; un changement complet d'habitudes, chose très dure pour un homme de mon âge ; le passage, nullement ascensionnel, d'un degré à l'autre de l'échelle sociale.

L'abbé Provancher s'était donné la mission de pousser nos compatriotes vers l'étude des sciences naturelles, afin que notre petit peuple français s'assurât, en cette terre d'Amérique, la supériorité dans le domaine scientifique comme il a fait dans le domaine littéraire. Pour arriver à ce but, il fallait procurer à nos amateurs des livres consacrés à la description des productions naturelles de notre pays. Il se mit à l'œuvre avec toute l'énergie dont il était doué. Le premier, il a publié un *Traité de Botanique* et une *Flore canadienne* ; et grâce à lui, depuis quarante ans, on a pu étudier la botanique en cette Province. Ensuite, il fonda le *Naturaliste canadien*, destiné à répandre plus sûrement le goût de l'histoire naturelle dans notre pays. C'est là qu'il a entrepris, le premier encore, la tâche colossale de classer et de décrire toute la faune de la province de Québec. Mais la vieillesse et la mort le surprirent avant qu'il ait pu terminer son œuvre.

En mourant, mon regretté Maître et ami se reposa sur moi, son disciple depuis de nombreuses années, du soin de continuer cette œuvre scientifique. Je crois avoir donné jusqu'ici, en ce sens, des preuves de bonne volonté, à tout le moins. Pour commencer, je remis sur pied le *Naturaliste*

canadien, on sait assez dans quelles difficiles conditions. Et j'annonçai à plusieurs reprises ma résolution de poursuivre les travaux de Provancher à partir du point où il avait dû les interrompre. Ce programme consistait à faire d'abord la seconde partie des *Mollusques* ; puis il s'agirait d'attaquer les *Lépidoptères* et les *Diptères* de la Province. Après tout cela, si l'on était encore de ce monde, on ne serait pas en peine de trouver d'autres coins inexplorés dans notre histoire naturelle.

Vivant en une région si éloignée des musées et des bibliothèques des grands centres, je ne pouvais toutefois entreprendre de réaliser ce programme sans avoir ici de riches collections de livres et de spécimens. Aussi, malgré la perspective d'une lourde dette à contracter, je tentai d'acquérir au moins la bibliothèque et les collections entomologiques laissées par l'abbé Provancher. Malheureusement pour moi, le ministère de Boucherville entra, lui aussi, en négociations d'achat, et, pouvant offrir de meilleures conditions que moi, acheta le tout pour la bibliothèque parlementaire et le Musée de l'Instruction publique. Sans doute, je ne puis que louer le gouvernement de l'époque d'avoir voulu enrichir sa bibliothèque et son musée des collections précieuses de l'abbé Provancher ; mais cela n'empêche pas que cette intervention gouvernementale équivalait à un véritable désastre pour mon programme et mes projets. Et, depuis ce temps, je n'ai fait que me convaincre de plus en plus qu'il me serait à peu près impossible de les réaliser jamais.

Mais voilà que, au mois de mars dernier, une occasion, que je puis appeler unique, se présenta soudainement, lorsque devint vacante la position de conservateur au Musée de l'Instruction publique : "Voilà mon affaire ! me dis-je. Demandons au gouvernement provincial de nommer à cette position le directeur du *Naturaliste canadien*, et tout ira pour le mieux.—Au lieu que maintenant je ne puis donner aux sciences naturelles que quelques moments, je pourrai, dans

cette position, consacrer tout mon temps à "mes chères études."—J'aurai à ma disposition la bibliothèque scientifique, américaine principalement, formée par l'abbé Provancher.—A ma disposition, aussi, seront ses riches collections entomologiques, malacologiques, etc., collections auxquelles j'ai si souvent travaillé avec lui, jadis ; sans compter que, à deux pas, il y a la bibliothèque et les musées considérables de l'université Laval.—Quelles conditions favorables pour terminer les *Mollusques* de Provancher, terminer aussi sa Faune entomologique par la publication des *Lépidoptères* et des *Diptères* ; reviser et publier en seconde édition sa *Flore canadienne* ; passer ensuite aux *Mousses*, aux *Lichens*... Et les Canadiens-Français pourront alors se glorifier d'avoir autant de facilités pour l'étude des sciences naturelles que le peuple le plus avancé du monde, de posséder une œuvre scientifique qui serait le pendant du grand travail généalogique de Tanguay.—Toutes ces publications se feront le plus facilement du monde, en employant la méthode suivie par l'abbé Provancher, c'est à-dire en en faisant des suppléments du *Naturaliste canadien*.—Oh ! le *Naturaliste canadien*, à quelle fête il va se trouver enfin ! Nous en doublerons le format, et nous en ferons le "Bulletin" du Musée de l'Instruction publique ; et il sera de plus en plus en mesure de travailler aux progrès scientifiques de la Province.—Ce que le gouvernement va éprouver de joie ! Obtenir tous ces résultats sans dépenser un sou de plus qu'aujourd'hui ! Je vois s'épanouir sa large figure, je vois les nuages s'écarter un moment de son front soucieux ! Vite, écrivons au Secrétaire de la Province !"

Et j'ai exposé, au long, à peu près toutes ces considérations au Secrétaire de la Province, qui ne paraît pas en avoir éprouvé une bien vive émotion.—Que vient-on parler au ministère provincial de *Mollusques* du Canada ? on ne les comprend qu'arrosés de sauterne et de champagne.

Flore canadienne, *Lichens*, *Lépidoptères*, *Naturaliste canadien* : qu'est-ce que tout cela fait au gouvernement !

J'ai donc le regret d'annoncer à nos amateurs d'histoire naturelle, qui me demandent souvent quand je continuerai la description de la Faune canadienne, qu'ils n'ont plus à compter sur moi pour la préparation des ouvrages qu'ils attendent afin de poursuivre leurs études. Tout espoir m'est enlevé de faire un travail efficace en ce sens. Ils n'ont qu'à se procurer, à frais considérables, la multitude des livres et brochures publiés par les naturalistes américains, et les collections complètes des revues scientifiques des Etats-Unis : ils y trouveront, çà et là, des renseignements *partiels* intéressant l'histoire naturelle de notre Province.

Quant au *Naturaliste canadien*, il continuera à faire son possible pour répandre le goût des sciences naturelles. S'il n'est pas tel qu'on souhaiterait qu'il fût, on sait bien que la faute n'en est pas à lui.

En terminant, je tiens à dire que, si j'ai qualifié sévèrement, en cet article, la conduite du "gouvernement," du "ministère Marchand," je n'ai voulu lui faire porter la responsabilité de ce qui a été fait que dans le sens le plus strict de la théorie constitutionnelle. Car je ne me crois pas tenu d'être persuadé que le Conseil exécutif a eu connaissance des motifs qui ont dicté ma démarche auprès de lui, ni même qu'il ait entendu parler de moi à propos de cette nomination. Je dirai même—au risque de passer pour être d'une candeur épique—qu'il me paraît invraisemblable que des hommes tels que MM. Marchand, Parent, Turgeon, par exemple soient personnellement responsables de la décision "grotesque" dont j'ai parlé.

Je m'étais bien proposé de faire remarquer que, dans cette Province, alors que le gouvernement ne dispose que d'une seule position propre à un naturaliste, on s'est empressé de nommer à cette position quelqu'un d'étranger

à l'histoire naturelle : ce qui est une manière intelligente d'encourager les jeunes Canadiens à l'étude des sciences, au moment même où l'on réclame, en certains quartiers bien connus, une éducation moins classique, mais plus scientifique. Je voulais aussi—faisant non de la politique, chose bien étrangère à cette revue, mais de l'histoire scientifique, ce qu'on ne saurait lui interdire—, je voulais, dis-je, dresser le bilan, hélas ! tout négatif, des actes du parti libéral concernant les progrès qu'a fait chez nous, depuis quarante ans, l'étude de l'htstoire naturelle. Les proportions déjà démesurées de cet article m'interdisent de traiter en cette occasion ces sujets intéressants.

Il y a quelques semaines, en voyant sur ma fenêtre se préparer la floraison d'un *Lilium Harrisii* et de certain *Cactus* nouvellement acquis, je me demandais mélancoliquement si je serais encore ici lorsque fleuriraient ces plantes cultivées avec tant de sollicitude. Eh bien, dans quelques jours, m'appropriant, en le modifiant, un mot de Milon, client de Cicéron, que l'éloquence de son défenseur n'avait pu sauver du bannissement, je pourrai m'écrier : "Si le ministère Marchand avait eu quelque souci des papillons et des mouches de la province de Québec, je ne contemplerais pas d'aussi belles fleurs à Chicoutimi !"

L'ABBÉ HUARD.

CURIOSITÉS VÉGÉTALES

(Continué du vol. XXIV, p. 136)

Voici la *Polycarpea spirostylis*, jolie petite plante de la famille des caryophyllées, qui montre au mineur fatigué le "placer" de cuivre, fondement futur de sa fortune. La plante à cuivre, que l'on trouve dans toute la région cuprifère du Queensland, se rencontre toujours dans le voisina-

ge des dépôts métalliques ou des rivières chargées de sel de cuivre. Elle a une préférence marquée pour les sols qui contiennent le métal : sentinelle végétale d'un trésor minéral, elle garde le gisement précieux ; elle l'indique par sa présence, elle le proclame par son exubérante croissance,elle le dévoile par les précipités cuprifères que donnent les analyses faites sur ses racines, ses feuilles et ses fleurs.

Voici le *Tsofar*, l'arbre siffleur du mystérieux Congo. D'autres végétaux sont mélancoliques, lui est gai ; ceux-ci pleurent, lui siffle. Et non content de cette chanson qu'il procure gratuitement au voyageur, il lui livre encore un produit très recherché, la gomme que les traitants arabes vendent sous le nom de "Gedaref", et dont il se fait un grand commerce en Afrique. Cette gomme se trouve dans les branches de l'arbre Tsofar, et pour l'en extraire on les perce de part en part. Puis, quand le vent souffle, il s'engage dans ces tuyaux minuscules, et fait "siffler" l'arbre du noir Congo, le fournisseur attitré de cette gomme Gedaref que colportent les mécréants de l'Islam.

* *
*

Je vous présente un autre végétal curieux, dont le nom redoutable, *Arbor diaboli*, n'a d'égal que sa malfaisance. Au Mexique, dans les sombres réduits de la Sierra Madre, on rencontre l'arbre à serpents,dont les branches longues et minces retombent comme celles du saule pleureur. Elles ont l'apparence de serpents, et parfois tout l'arbre semble se tordre comme un serpent : les branches grouillent traîtreusement et se courbent vers le haut, emprisonnant l'imprudent oiseau qui s'y est posé. Cet arbre terrible n'a pas de feuilles : son aspect est tristement curieux, et on n'en trouve que de rares spécimens, dans les montagnes du Mexique, près des abîmes de l'Himalaya et sur cette île de Sumatra,où la nature bouleversée, avec ses spasmes périodiques, répand souvent la désolation et la mort. Chose étrange encore : o

trouve parfois, au fond des mers, ce terrible végétal qui, avec l'attrappe-mouches, tient à la fois, ce semble, du règne animal et du règne végétal.

Voici ensuite la "Rosée du Soleil" dont les feuilles sont couvertes de vraies tentacules, à la substance douce et visqueuse. Dans le centre de la feuille, il y a une légère dépression ; et quand un insecte a le malheur de se poser sur une feuille, la tentacule qu'il effleure se met en mouvement, le saisit, l'amène au centre de la dépression, puis tous les petits bras visqueux s'irritent, se meuvent et suintent un acide liquide qui dissout l'infortuné insecte, tout exactement comme le jus gastrique dissout les aliments dans nos estomacs ! Le pauvre ! Il succombe, victime de sa gourmandise ! Il aimait trop la substance douce des tentacules qui attire et fait mourir !

* *
*

Moins redoutables que l'*Arbor diaboli* sont le locuste et l'acacia d'Australie, mais tout aussi étranges. Prenez en les jets, et aussitôt vous les verrez grouiller sans trève ni repos ; changez-les de place : leurs feuilles se meuvent dans toutes les directions et exhalent une odeur nauséabonde. Au coucher du soleil, les feuilles se replient sur elles-mêmes et les petits scions se roulent et se serrent, pour reprendre au soleil levant leur curieuse agitation et leur odeur caractéristique.

* *
*

N'est-elle point curieuse encore cette petite légumineuse arbustive, proche parente de la sensitive, à laquelle la science a donné le nom peu harmonieux de *Desmodium gyrans ?*

Je me rappelle n'en avoir vu, dans ma vie, qu'un seul spécimen, et son heureux propriétaire en prenait un soin jaloux, ce qui n'empêcha pas la pauvrette de trépasser, dans le regret de l'Amérique tropicale, son pays d'origine, et de la chaleur équatoriale qui lui est si nécessaire.

Tandis qu'une secousse seule amène la sensitive à s'armer pour la défensive, l'autre a les feuilles—trois folioles d'un vert pâle—toujours en mouvement. La plus grande foliole vire sur elle-même, tandis que ses deux sœurs, plus petites, se contentent de s'abaisser et de se relever alternativement par coups brusques et rapides.

Qui nous dira le pourquoi de ces mécanismes si bizarres et le but de ces mouvements pour ainsi dire inexplicables ? Pourquoi ces plantes curieuses, dont les espèces sont plus abondantes qu'on ne le suppose ordinairement ? Ah ! pourquoi ? Dieu seul le sait !

HENRI TIELEMANS.

(*A suivre.*)

D.-N. Saint-Cyr

(Comme nous l'avons annoncé en notre dernière livraison, nous reproduisons aujourd'hui le portrait que l'abbé Provancher traça du regretté M. Saint-Cyr, dans le *Naturaliste canadien* de 1873. On y verra que le fondateur du Musée de l'Instruction publique de Québec était préparé, de longtemps, à bien remplir la charge que devait lui confier plus tard le gouvernement provincial. RÉD.)

Vers les 5 h. de l'après-midi d'une belle journée de juin, vous êtes dans le charmant village de Ste-Anne de la Pérade, le plus considérable de tout le comté de Champlain. Si, après avoir admiré sa magnifique église, où le calcaire silurien de Deschambault semble avoir été rendu plastique pour se prêter à la courbe gracieuse des ogives, se découper en dentelle dans les corniches ou s'affiler en aiguilles dans les nombreux clochetons qui couronnent ses murs, et qui, semblable à un colosse, domine du double et du triple la hauteur des édifices avoisinants ; si, après avoir laissé derrière vous le double pont qui relie par ses arches nombreuses l'île Baribeau à l'une et l'autre rive, vous enfilez la rue, qui avec ses deux rangées de maisons longe la rivière

en remontant, arrivé à la route d'Orvilliers, à quelques arpents seulement de l'église, vous pouvez voir dans l'angle nord de cette route une maison de modeste apparence, un peu retirée de la voie publique, et qu'ombragent quelques peupliers baumiers mêlés à des érables ; c'est la maison d'école du village. A part deux marmots sur le perron qui discutent assez bruyamment sur les moyens de restituer à un cheval de bois, fort mutilé d'ailleurs, la queue postiche qu'ils viennent de lui arracher, vous pourriez croire la maison déserte, les fenêtres en étant partout ouvertes, et rien n'indiquant de mouvement quelconque à l'intérieur. Si, enjambant par-dessus le véhicule des marmots qui semblent à peine remarquer votre présence, tant ils portent d'attention à l'opération qui les occupe, vous franchissez la porte du milieu, et jetez un regard furtif dans le salon de gauche, vous pourrez y voir, sur la table du centre, plusieurs volumes empilés sans ordre, entremêlés à des coquillages, et surmontés de plaques de liège toutes couvertes d'insectes de toutes sortes qu'on y a piqués, et à côté, enfoncé dans une berceuse à accoudoirs, un homme avec un volume à la main, paraissant tout absorbé dans la lecture qu'il poursuit. Pas le moindre mouvement, si ce n'est de légers filets d'une fumée bleuâtre qui s'échappent de la pipe qu'il tient à sa bouche et s'envolent en spirales dans les airs, remplacés de temps en temps par de larges flocons d'une fumée plus intense qui semblent se filtrer à travers la moustache rabattue qui lui couvre la bouche. Cet homme paraît à peine toucher à l'âge mûr, cependant ses joues caves, son front dénudé et la convexité des verres qui lui couvrent les yeux et vous en dérobent la couleur, indiquent assez que les veilles et les études prolongées ont devancé chez lui le travail des ans. Entrez, vous êtes en présence du magister du village, et en même temps d'un savant, aussi profond que modeste. Un accueil bienveillant vous préviendra de suite, t si vous lui parlez de science, vous verrez aussitôt cette

figure sévère s'épanouir, et son œil briller à travers le verre de ses lunettes. Parlez histoire, philosophie, géologie, botanique, entomologie, etc., vous voyez de suite dans son aspect l'homme qui vous comprend. Si vous portez vos regards sur le livre qu'il tient ouvert, les caractères grecs qui en couvrent les pages vous permettront peut-être de distinguer un saint Basile ou un Xénophon, et si vous vous hasardez à en ouvrir un de ceux qui sont devant vous, ce sera peut-être un Ovide, un Virgile,un Cuvier ou un Lyell,car les classiques grecs et latins des temps anciens lui sont aussi familiers que les auteurs modernes des sciences nouvelles. Sobre de paroles,il se montrera tout oreille pour ne rien échapper de ce que vous lui direz, et poussera même la modestie jusqu'à la timidité, se contentant à peu près de répondre à vos questions, et se hasardant à peine à vous en poser quelques-unes, paraissant empressé de pouvoir apprendre quelque chose et semblant incapable d'y donner un retour. Ne craignez pas de prolonger votre visite ; tant que vous l'entretiendrez de sciences, son attention vous est assurée. Mais si au contraire votre présence n'avait d'autre but que de vouloir tuer le temps en diversifiant, et que vous ne l'entre tinssiez que de nouvelles sans intérêt et de lieux communs, vous ne tarderiez pas à reconnaître, par ses réponses en monosyllabes et sa préoccupation évidente, qu'il regrette déjà le temps que vous lui faites perdre et qu'il a hâte d'être débarrassé de votre présence.

M. Dominique-Napoléon St-Cyr, après un cours classique brillant au séminaire de Nicolet, se livra de suite à l'enseignement, tâche certainement honorable, mais si pénible et si peu rétribuée. Cependant, après plus de 25 ans de cette rebutante besogne, son zèle ne paraît pas encore s'être ralenti. Ajoutons que depuis plus de 15 ans, sa tâche était bien autre de celle des instituteurs ordinaires ; car en outre de ses 5 heures par jour requises par la loi pour l'enfance, il donnait un cours à une classe d'adolescents, où le latin, le

grec, l'anglais, la géométrie, l'histoire, etc., devaient marcher de front avec le calcul, la grammaire, la composition, etc., que requièrent les cours supérieurs. Aussi peut-il se flatter aujourd'hui de voir plusieurs de ses élèves parmi les membres du sanctuaire, avantageusement placés dans le commerce, ou membres distingués des professions libérales.

On est vraiment étonné qu'avec une telle besogne, M. St-Cyr ait pu se livrer à l'étude des sciences de manière à faire une autorité en fait de géologie, de botanique et d'entomologie ; bien plus, qu'il ait pu suivre un cours de droit et se faire admettre au notariat après un examen des plus brillants. Ajoutons que les modiques revenus d'un instituteur, déduction faite de l'entretien d'une famille, ne laissent que peu de ressources à l'amateur pour se procurer les ouvrages nécessaires à ses études. Mais la passion du savoir était en lui, et faisait tout surmonter pour parvenir à son but. La bienveillance des amis était mise à contribution pour certains auteurs, et il prenait sur la nuit pour ajouter aux heures bien trop courtes pour lui de la journée. Un problème difficile à résoudre, une solution à trouver, un point à éclaircir, sont pour lui autant d'attraits irrésistibles qui l'attachent au travail. Ah ! si la considération était toujours en rapport avec les services rendus, si la noblesse de la science et du talent portait des armoiries, c'est bien avec droit que M. St-Cyr pourrait faire graver sur son écusson : *labor ipsa voluptas*. Mais non ; la satisfaction du devoir accompli devra lui suffire pour récompense, et celui qui pendant un quart de siècle s'est sacrifié à la plus noble comme à la plus importante fonction dans l'État, ne sera apprécié que par des exceptions, et devra se voir continuellement avec sa famille dans un état voisin de l'indigence. Quand se montrera-t-on plus équitable, et saura-t-on reconnaître les services de ceux qui servent si utilement l'État ? Ce jour est encore à venir en ce pays.

Avant même de fonder le *Naturaliste canadien*, nous nous assurâmes la collaboration de M. St-Cyr, et on a pu voir dans les études qu'il a publiées sur la houille, sur les lynx, de même que dans celle qu'il poursuit actuellement sur les cerfs du Canada, avec quel talent il savait intéresser les lecteurs et mettre la science à la portée de tout le monde. Si le devoir n'avait pas requis pour ainsi dire tous les moments de M. St-Cyr, nul doute qu'il aurait déjà publié plus d'un ouvrage précieux ; espérons que des jours plus heureux viendront bientôt pour cet utile citoyen et lui laisseront plus de loisirs, afin qu'il puisse faire part au public des trésors qu'il a entassés par ses laborieuses études.

Journaux et Revues

—Nos bons souhaits à l'excellente *Review*, qui fêtait dernièrement le commencement de sa 6e année. C'est un journa de doctrine, et qui ne laisse rien passer de suspect, sans le relever, dans la presse catholique des Etats-Unis : voilà une besogne qui en vaut la peine ! ($2.00 par an ; Art. Preuss, 3460 Itaska St., St. Louis, Mo., U. S.)

—Nous remercions de tout cœur le *Paris-Canada* pour la manière si sympathique dont, en son numéro du 15 mars, il a parlé à ses lecteurs du *Naturaliste canadien*.

—Succès au nouveau journal publié à Fraserville (Témiscouata), le *Bulletin politique*. Hebdomadaire ; $1.00 par année.

—Nous avons accueilli avec grand plaisir la proposition d'"échanger" qui nous est venue du *Monde des Plantes*, *bulletin de l'Académie internationale de Géographie botanique* (56, rue de Flore, Le Mans (Sarthe), France ; 12 francs par an. C'est une belle revue mensuelle, remplie de travaux originaux fort intéressants.

LE
NATURALISTE CANADIEN

VOL. XXVI (VOL. VI DE LA DEUXIÈME SÉRIE) No 5

Chicoutimi, Mai 1899

Directeur-Proprietaire: l'abbe V.-A. Huard

SOUVENIRS ENTOMOLOGIQUES (1)

Allons faire une petite chasse au delà de la Grande-Rivière, comme on appelle souvent l'Ottawa, à la campagne qui entoure la ville de Hull. Après quelques minutes en tramway électrique, nous arrivons à Hull, et nous débarquons tout près de grands moulins qui appartiennent à la Cie E.-B. Eddy, et qui fabriquent du papier pour plusieurs journaux canadiens, aussi bien qu'une grande quantité d'autres papiers, des allumettes, etc. Les ouvrages énormes de cette compagnie emploient beaucoup de monde, et ils sont très importants pour la prospérité de la ville.

Notre chemin est celui qui s'étend entre la ville que nous quittons et le village d'Aylmer, situé sur la rive du lac Deschênes. Mais nous ne marchons que quelques cents

(1) Nous saluons en l'auteur de cet article, M. W. Hague Harrington, M. S. R. C., d'Ottawa, et l'un des entomologistes les plus connus d'Amérique, un nouveau collaborateur du *Naturaliste canadien*. Nos lecteurs canadiens-français seront même charmés d'apprendre que l'article dont il s'agit est le premier écrit et publié en français par M. Harrington, qui ne connaît notre langue que depuis peu de temps. Nous n'avons eu à y faire que de légères corrections. RÉD.



mètres, jusqu'à la barrière de péage, où nous voyons à la droite un pré bordé d'arbres, et à la gauche, sur la cime d'une petite éminence, un cimetière. Aujourd'hui, il fait trop beau pour que nous puissions désirer être renfermés dans les tombeaux,tandis que cela pourrait nous arriver dans les jours tristes et sombres de novembre, quand les arbres défeuillés se montrent en squelettes tordus sur les nuages gris et mornes. À présent les champs et les bois nous attirent bien plus de leur côté.

On dit que le pré étroit dans lequel nous entrons doit son origine aux travaux d'animaux qui sont disparus il y a longtemps. Cela peut être ; il est certain qu'il a l'air d'un vrai pré de castor, tel qu'on l'appelle toujours. À sa droite, un joli petit ruisseau fait ses lents détours ; et en remontant son cours tortueux, nous trouverons un petit étang arrondi, portant le nom de lac des Fées, où à leur saison les lis purs et odorants font un grand anneau blanc sur les eaux placides. Le ruisseau est bordé de petits saules et de sombres aunes, pendant que des ormes pittoresques étendent leurs longs rameaux au-dessus de nos têtes. Au delà, le ruisseau longe un bois assez serré de cèdres, de pins rouges et blancs, de sapins et d'autres arbres et arbustes variés, où, le printemps, on trouve un grand nombre de fleurs charmantes, et plus tard les cypripèdes jaunes et les lis rouges.

C'est presque la même chose sur l'autre côté du pré, mais la terre s'élève subitement à une hauteur de cinquante jusqu'à, peut-être, cent pieds. La pente de la petite colline est couverte d'arbres divers, et sur le sommet se trouvent des champs cultivés. Entre la colline et ce pré une végétation variée et vigoureuse pousse sur un sol un peu marécageux. Voici donc une terre de promesse, pleine de toutes les qualités propres à réjouir le botaniste et l'entomologiste.

Et dans ces lieux j'ai souvent erré, les années passées,

et j'ai trouvé ici beaucoup d'insectes fort intéressants, dont plusieurs espèces nouvelles d'hyménoptères furent décrites par mon ancien ami et correspondant, feu M. l'abbé Provancher, le grand naturaliste canadien, dans ses *Additions à la Faune entomologique.*

Et j'espère revenir souvent dans ces champs pendant les années prochaines, toujours certain de voir des choses nouvelles et de trouver encore des insectes jusqu'à présent inconnus. Voilà le charme d'être naturaliste, même naturaliste simplement amateur ; on ne s'ennuie jamais à la campagne, en n'importe quelle saison ; la nature offre toujours ses dons à ceux qui les cherchent.

Aujourd'hui, pour des gens qui ne sont pas accoutumés à la chasse laborieuse des insectes, il fait peut-être trop chaud dans le pré où le vent n'arrive pas, de sorte qu'il faut grimper au sommet de l'éminence par un sentier qui passe à demi-hauteur devant une source d'eau fraîche et claire, où beaucoup de piétons s'arrêtent pour se désaltérer.

Tous les beaux dimanches de l'été, on peut voir des groupes heureux qui viennent en famille pour échanger la chaleur accablante des rues étroites contre l'air pur et parfumé des champs fleuris. C'est pour eux un charme que de voir la verdure, de sentir le parfum des fleurs et d'entendre les sifflements mélodieux des oiseaux. Les vieillards se reposent sous les arbres ; les hommes ont la pipe séduisante à la bouche ; les femmes causent, c'est toujours leur droit, tout en surveillant les enfants qui courent sur la lisière des bois arrachant les jolies fleurs ou chassant, presque toujours inutilement, les papillons parés de riches couleurs ou les demoiselles aux ailes brillantes.

De notre hauteur, nous pouvons encore entendre les cris de joie que poussent ces charmants petits, et nous nous rappelons les plaisirs semblables de notre enfance, quand les jours nous semblaient plus brillants et plus joyeux qu'ils ne

sont à présent. Moi, pour un moment, je me crois encore enfant, voyant les vagues déchirées par la tempête, humant l'air humide et odorant des plages salines, ou traversant la forêt de sapins et de mélèzes pour chercher les truites tachetées dans les étangs et ruisseaux.

Mais le coup sonore du canon de midi me rappelle que je ne suis plus à mille milles de la capitale de ce grand pays, et qu'il faut que nous revenions à nos moutons, c'est-à-dire aux insectes. Le sentier par lequel nous grimpons débouche sur quelques champs bien cultivés, autour desquels il continue jusqu'à ce qu'il entre dans les bois. La vue est plus étendue que dans le pré, et au lointain les montagnes bleuâtres des Laurentides coupent l'horizon du nord. Çà et là dans les champs sont dispersés de beaux arbres, et sous le plus grand nous nous asseyons dans l'ombre rafraîchissante de l'épais feuillage. Ici nous pouvons être à notre aise, à l'abri du soleil brûlant, et en même temps recevoir le vent qui souffle doucement de l'ouest, répandant l'odeur du trèfle.

Pour celui qui va parler d'insectes, il y a un grand embarras de richesses ; on ne sait ni où commencer ni où finir. Un de mes amis me demanda un jour : " Que ferez-vous pour vous amuser, lorsque vous aurez trouvé tous les insectes ?" Je lui répondis : "Mais cela ne peut jamais arriver !" Dans une ville, on ne connaît que les mouches et quelques autres insectes fort nuisibles dans la maison. À la campagne, au contraire, la chose est bien différente ; on y trouve des espèces innombrables qui habitent les jardins, les champs et les bois, et on y souffre beaucoup de leur surabondance. Si l'entomologiste avait dix fois la "vie d'un chat," il ne pourrait accumuler qu'une moitié même de nos insectes canadiens, et pour savoir toute l'histoire de ces espèces, il lui faudrait des vies encore plus longues et plus nombreuses.

Ecoutez comme tout l'air est rempli d'un murmure incessant, composé d'une variété infinie de tons inarticulés !

La plupart de ces chants sont presque indistincts ou inséparables ; mais au-dessus du chœur, se détachent d'autres notes plus fortes, qui se font facilement distinguer. Parmi celles-ci, nous remarquons les stridulations vibrantes de grillons cachés, les claquements sonores de sauterelles volantes, les zézaiements aigus de cigales stridentes, les bourdonnements lourds d'abeilles qui pillent les nectaires des trèfles, et les grondements irrités et irritants de guêpes belliqueuses.

Regardez autour de vous comme les insectes sont nombreux. Les papillons féeriques voltigent au-dessus des fleurs qui ne sont pas si brillantes que leurs ailes. Chaque arbre, jusqu'à la plante la plus humble, a ses hôtes qui s'empressent à se nourrir dans les plats qui leur sont offerts. Sur les fleurs, les tiges, les feuilles et les racines, rampent les barbeaux, les punaises, les mouches, les larves de papillons et de mouches-à-scie. Quelques espèces rendent un peu service à la plante en lui apportant le pollen de fleurs éloignées ; quelques-unes sont indifférentes à ses intérêts ; beaucoup sont vraiment injurieuses, au point même de tuer souvent la plante attaquée.—Ce monticule sablonneux près du pied de l'arbre qui nous abrite, est une vraie ville entomologique, élevée lentement par les fourmis infatigables ; les pyramides d'Egyyte sont peu de chose, si nous comparons la stature des hommes qui les bâtirent à celle des architectes minuscules de cette habitation socialistique.

Mais des murmures m'annoncent que quelques-uns sont affamés. Très bien, mes amis, arrêtez-vous et mangez ce que vous trouverez dans vos paniers. Pour moi, je vais souvent toute la journée à la chasse aux insectes sans boire et sans manger, plutôt que de me charger d'une collation. Néanmoins, si l'on m'en a pourvu, je ne manque pas d'en tirer profit. Après que nous aurons déjeuné, je tâcherai de vous donner quelques renseignements sur les insectes, spécialement les coléoptères, qui infestent les noyers durs (*Carya amara*)

dont il y a un bon nombre de beaux arbres dans le bosquet derrière nous.

W. HAGUE HARRINGTON.

(*A suivre.*)

Ichtyologie, botanique, entomologie

Rigaud, 17 mai 1899.

Monsieur le Directeur,

....Je voulais vous faire parvenir plus tôt un fait propre à éclaircir un peu la question des anguilles.

Ce fait m'a été raconté par un ami, l'abbé L'Ecuyer, professeur de philosophie au collège Bourget.

"J'étais, dit-il, en compagnie d'un pêcheur de profession, sur la rive sud du lac Saint-François, à l'embouchure d'un petit ruisseau où nous espérions trouver du *méné* pour la pêche au brochet et au maskinongé. Dans cet endroit, profond d'une couple de pieds, nous aperçûmes une masse de petits poissons. Il y en avait des milliers, l'eau en était épaisse. Nous examinons de près ce curieux phénomène, nous saisissons même quelques-uns de ces petits poissons noirâtres. C'étaient de petites anguilles, très minces, mais très bien conformées, d'un pouce à un pouce et demi de longueur. Mon compagnon, M. Bélanger, me fit remarquer que c'était là un fait très rare ; qu'il avait entendu dire que d'antres en avaient déjà vu, mais que lui même en voyait pour la première fois."

Malheureusement, mon respectable ami, ne sachant pas que la question des petites anguilles était pendante devant les savants, n'eut pas l'idée d'en capturer une certaine quantité pour les conserver et les montrer aux incrédules. De sorte que ce fait, quoique très concluant en lui-même, n'est pas encore la preuve tangible que les savants exigent.

Un entomologiste m'écrivait l'hiver dernier qu'il avait trouvé des insectes vivants, et en quantité, au mois de février, sous les pierres. C'est sans doute un fait intéressant, mais qui n'a rien de bien étonnant lorsque l'on sait que beaucoup de coléoptères et même d'hyménoptères passent l'hiver dans l'engourdissement. Il suffit qu'un rayon de soleil fonde la neige et réchauffe un peu les pierres pour qu'on y trouve des insectes vivants.

Ce qui me paraît étrange, c'est de trouver des plantes en fleurs sur la glace ; et c'est littéralement ce qu'il m'a été donné de voir dans les derniers jours de mars. Un matin, en faisant une promenade *sur la croûte*, je passais près d'un marais lorsque j'aperçus de la verture. C'était une mousse, peut-être une espèce nouvelle ; je me penche pour la voir de plus près. Quelle n'est pas ma surprise de voir à travers la mousse s'élever de petites tiges dicotylédones portant des fleurs, de véritables petites fleurs ayant au centre un double style vert, entouré d'une bande brune suivie de huit petites étamines d'un rouge brillant. Elles se portaient à merveille malgré leur extrême délicatesse et un froid considérable qu'elles venaient de supporter. Je voulus cueillir un de ces petits prodiges ; mais impossible de l'avoir en entier, le bas de la tige était emprisonné dans une épaisse couche de glace. J'emportai cependant la partie qui était libre pour l'étudier. Je vis dans Provancher que c'était la *dorine*. Le savant auteur l'avait trouvée lui-même, le 27 mars 1860, dans une source. Les savants l'appellent *Chrysosplenium Americanum*, Schw. Grand bien lui fasse, la pauvre petite, mais j'aime mieux son petit nom.

La *Clisiocampa* est ici à l'état de fléau. Les arbres, sans distinction d'espèce, voient leurs feuilles disparaître à mesure qu'elles poussent. Dès l'automne dernier, cette peste était facile à prévoir par le grand nombre d'anneaux que leurs

œufs formaient sur les rameaux des arbres. Nous en avions enlevé une grande quantité des pommiers de notre verger. Cependant,à l'éclosion des petites chenilles, il nous fut facile de voir que beaucoup nous avaient échappé. Heureusement, on s'en débarrasse à peu de frais.Le pétrole les tue instantanément. Lorsque le soir elles se réunissent en grandes plaques sur les branches, on leur applique sur le dos, à l'aide d'un grand bâton, un linge imbibé de pétrole, et c'est fini. En leur donnant ainsi la chasse une couple de fois à deux ou trois jours d'intervalle, on peut les détruire complètement.

En vous demandant pardon de vous écrire si longuement, je vous prie de me croire votre dévoué serviteur,

J.-E. DESROCHERS, C. S. V.

RÉD.—Les *Clisiocampes* ont fait beaucoup de ravages dans notre région, les deux années dernières. Nous avons, dans le temps, consacré à ces lépidoptères plusieurs articles, comme on s'en souvient peut-être. Cette année, on nous a déjà signalé leur présence en nombre, à Chicoutimi ; nous espérons pourtant que leurs dévastations auront ici peu d'importance, cet été.Par contre, il paraît que ces insectes sont à l'état de fléau dans le district de Montréal.M.Fletcher, entomologiste d'Etat, a fait publier dans les journaux une lettre où il recommande l'application sur le feuillage des arbres, à l'aide d'une pompe-pulvérisateur, du mélange suivant : 1 once de vert de Paris, 1 once de chaux vive, 10 gallons d'eau. On pourrait aussi recourir au procédé indiqué par le R. P. Desrochers.

La fin du XIXe siècle

Grande discussion partout, en Europe comme en Amérique, sur le moment précis où se terminera le présent siècle et où commencera le suivant. Pour nous, la question nous paraît si simple à résoudre, que nous avions décidé de n'en pas dire un mot. Mais voici qu'un correspon-

dant nous envoie une communication sur le sujet, voulant ainsi nous jeter dans la mêlée.

Ce correspondant, qui signe : "2 x 2 = 4," nous fait lire d'abord un extrait du *Courrier du Canada* (26 déc. 1898) où l'on démontre que le XXe siècle commencera seulement le 1er janvier 1901, puis il s'efforce, mais en vain, de détruire cette démonstration. Il nous pardonnera, vu le peu d'espace dont nous pouvons disposer, de ne pas insérer ici sa communication.

Voici comment le *Cosmos* du 14 janvier répondait à un correspondant qui l'avait consulté sur la fameuse question :

"Cette question est absolument réglée, et il est difficile de comprendre qu'on y revienne encore. Un siècle se compose de cent ans, la première année est l'an 1 (il ne saurait y avoir d'année 0), la centième est l'an 100. Dans le XIXe siècle, la première année est l'an 1801, la dernière, l'année 1900. Si on veut remonter à l'origine de notre ère, elle commence par l'an 1 et non par l'an 0."

On ne saurait mieux résumer l'argumentation nécessaire. En effet, le meilleur moyen de rendre la solution du prétendu problème lumineuse pour tous les esprits, c'est de remonter au 1er siècle, dont les suivants ne font que répéter les mêmes circonstances chronologiques. Voyons ! Vous voulez que l'année 1899 ou 1899e soit la dernière du XIXe siècle ? Vous êtes donc d'avis que l'année 99 ou 99e a été la dernière année du 1er siècle ! En d'autres termes, c'est prétendre que le premier siècle n'a compté que 99 ans, ce qui est absurde.

Concluons donc comme suit : de même que, le 31 décembre 99, il fallait encore une année pour compléter le 1er siècle, il faudra aussi, le 31 décembre 1899, une autre année (l'année 1900) pour compléter le XIXe siècle.

C'est là le dernier mot du *Naturaliste*, qui ne veut plus revenir sur une aussi futile discussion.

PLURALITÉ DES MONDES HABITÉS, *considérée au point de vue négatif, par l'abbé F.-X. Burque, curé de Fort Kent, Maine, ancien professeur de philosophie au séminaire de Saint-Hyacinthe. Montréal, Cadieux & Derome, 1898. Un vol. in-8° de 408 pages. Prix : $1.00.*

"Homme doué d'une brillante imagination, d'une parole facile et ardente, d'un caractère essentiellement enthousiaste, poète, orateur, mathématicien, chimiste, botaniste, astronome, philosophe tout à la fois..."

L'homme dont un correspondant du *Courrier du Canada* traçait, le 16 septembre 1879, le portrait qu'on vient de lire, c'était M. l'abbé Burque, alors collaborateur du *Naturaliste canadien*, et l'auteur du livre *Pluralité des Mondes habités*, dont, à notre grand regret, nous n'avons pu avant aujourd'hui faire le compte rendu.

A ces titres mérités que l'on donnait il y a vingt ans à M. Burque, il conviendrait, surtout à présent, d'ajouter ceux d'apôtre, de théologien, d'apologiste, de géologue, de paléontologiste, de zoologiste. Eh bien, toutes ces qualités, notre ami les possède. Et il fallait aussi les avoir toutes, pour écrire le volume qu'il publiait l'automne dernier. On dirait que cet auteur était de longtemps ordonné à ce livre, ou que cet ouvrage attendait un ouvrier tel que lui.

L'hypothèse de la pluralité des mondes, c'est-à-dire de l'habitation des astres, sourit à beaucoup de gens qui n'ont guère réfléchi aux conditions du problème. Nous avouerons nous-même que nous avions beaucoup de penchant à croire à la probabilité de cette doctrine ; mais nous n'avions jamais eu l'occasion d'étudier la question. Aujourd'hui, après une étude attentive de l'argumentation de M. Burque, nous croyons plutôt à l'inhabitabilité des mondes sidéraux, et l'on ne nous ferait plus revenir facilement de cette opinion.

Il importe, avant d'étudier l'ouvrage du curé de Fort Kent, de bien faire attention aux termes suivant lesquels il

pose le problème. En effet ce qu'il veut démontrer, c'est qu'aucun astre ne possède d'habitants à peu près semblables à ceux de la terre. Sans doute l'auteur n'apporte au soutien de sa thèse que des arguments négatifs. Car il ne saurait être question de preuves positives en une question où la science ne peut encore rien affirmer de certain, et où la philosophie et la foi ne se prononcent pas, mais où toutefois, comme le montre M. Burque, elles s'accorderaient plutôt à repousser l'hypothèse de la pluralité des mondes habités.

C'est la science que notre auteur interroge d'abord, et dont il appelle les diverses branches en témoignage. Toute la première partie de son livre est une étude des différentes planètes de notre système solaire. Il y est surabondamment démontré que les conditions requises pour la vie animale, telles que nous les connaissons, ne se trouvent aucunement réalisées dans aucun de ces corps célestes. Quant aux astres des systèmes solaires différents du nôtre, ils échappent trop complètement à nos investigations, pour que l'on puisse faire autre chose que de l'imagination à leur sujet. Après avoir ainsi établi que la vraie science n'a pas de motifs d'affirmer l'habitabilité des astres, l'auteur appelle les matérialistes "au tribunal de la justice," et leur demande "compte de leurs aberrations, de leurs insolences et de leurs attaques stupides contre le vrai Dieu qui est le nôtre." C'est là que M. Flammarion, principalement, est pris à partie et jugé de main de maître. Il nous a fait plaisir de voir réduire à sa juste valeur, au point de vue de la doctrine, ce vulgarisateur scientifique pour qui, jusqu'à ces dernières années, trop de catholiques montraient un engouement très exagéré et fort étrange de leur part.

Dans la seconde partie du volume, on voit que la philosophie chrétienne est inhabile "à démontrer la réalité de la pluralité des mondes." Il y est exposé que le témoignage de la Sainte Ecriture, de l'Eglise et de ses Docteurs, loin

d'être favorable à l'hypothèse de l'habitation des astres, lui est plutôt absolument contraire. Le théologien et le philosophe apparaissent avec tous leurs moyens dans cette partie de l'ouvrage, qui est très puissamment charpentée. Le poète lui-même et l'orateur ajoutent le charme de leur langage aux arguments de ceux-là : et le tableau qui sort ici des mains du savant et de l'artiste est de grande beauté. Il y a, par exemple, dans le chapitre VIII de cette seconde partie, un exposé du "plan de la création" qui nous a très vivement impressionné et que nous n'hésitons pas à déclarer magistral.

A la fin du livre, un Appendice est consacré à l'évolution, qui ne paraît pas précisément être l'une des thèses favorites de M. Burque. Loin de là ; car on s'aperçoit facilement, en assistant à l'assaut énergique qu'il livre aux fameuses théories du Dr Zahm, que l'écrivain ne se possède pas de joie de pouvoir enfin se prendre corps à corps avec cette hypothèse de l'Evolution, contre laquelle s'élèvent à la fois et la vraie science et le bon sens.

On ne peut lire cet ouvrage sans admirer l'étonnante érudition de l'auteur, qui est au fait des découvertes scientifiques les plus récentes, et qui connaît également la Sainte Ecriture, les Pères de l'Eglise, les théologiens et les philosophes. A tout instant l'on est empoigné par la verve inépuisable de l'écrivain et l'éloquence de l'orateur fortement convaincu.—Certains trouveront diffus ce style coloré et vivant, d'une correction généralement parfaite ; d'autres nous feront remarquer des détails orthographiques qui diffèrent plus ou moins des règles adoptées aujourd'hui par les grandes imprimeries de France. Mais ces légères rugosités de l'écorce n'empêchent pas que le fruit est excellent et d'une saveur rare. Et, s'il faut dire toute notre pensée, nous estimons que ce livre de l'abbé Burque est un ouvrage d'un très grand mérite et l'un des plus remarquables, à tous les

titres, qui soient sortis d'une plume canadienne-française. Nous engageons fortement nos lecteurs à se le procurer, et les assurons que c'est un intéressant volume à mettre—après l'avoir lu !—dans leur bibliothèque.

Publications reçues

—*Hoffman's Catholic Directory*, April Number, 1899. Ouvrage trop connu pour que nous ayons à le décrire. Quatre livraisons par an, 75 cts ; M. H. Wiltzius & Co., Milwaukee, Wis., U. S.

—*Jean Cabot*, par l'abbé J.-D. Beaudoin. C'est la onzième livraison de la *Bibliothèque canadienne*. P.-G. Roy, éditeur, Lévis, P. Q. Quinze cents par livraison.

—*Annual Report of the Smithsonian Institution, 1896. U. S. National Museum.* Ce gros volume, qui a plus de 1100 pages, contient beaucoup de renseignements sur les musées de la Smithsonian Inst., et plusieurs mémoires sur des sujets d'ethnologie et d'archéologie.

—*Proceedings of the U. S National Museum.* Vol. 18, 1895 ; *Idem*, vol. 20, 1898. Composés de travaux d'histoire naturelle.

—Jordan & Evermann, *The Fishes of North and Middle America.* Part II ; *Idem*, Part III. 1898. Ce grand ouvrage d'ichtyologie américaine est encore une publication de la Smithsonian Institution.

—L'université de Lawrence, Kansas, E.-U., a bien voulu nous envoyer la collection des sept années de son *Quarterly*, bulletin de haute valeur scientifique.

—Deux jolies plaquettes, publiées ce printemps par le ministère des Terres de la Couronne, Québec :

Lois de Pêche et de Chasse, Province de Québec, français et anglais en regard.

The Sportsman's Companion (Showing the Haunts of Moose, Caribou and Deer, also of the Salmon, Ouananiche and Trout, in the Province of Québec, and how to reach them.) By L. Z. Joncas & E. T. D. Chambers.

—*A plea in favour of Higher Education*, Ottawa, 1899. Ce plaidoyer en faveur de la haute éducation est adressé aux catholiques d'Ontario par l'université d'Ottawa.

—*Prospects for Export of tender fruits*. Bulletin publié par le ministère de l'Agriculture, Ottawa.

—*Souvenir of Rochester*. Petit album, consacré à Rochester, la "Ville des Fleurs," composé de photogravures d'une parfaite exécution. Publié par la maison J. Vick's Sons, en mémoire de son 50e anniversaire.

—*The Declaration against catholic doctrines which accompanies the Coronation Oath of the British Sovereign, by Rev. M. F. Fallon, O. M. I., Ottawa.* Ce n'est pas ici le lieu de discourir sur ce sujet de la suppression des outrages contenus, à l'égard des catholiques, dans la formule du serment prononcé par les souverains de l'Empire britannique. Toutefois, on le croira sans peine, nous faisons des vœux pour que les promoteurs de ce mouvement réussissent à atteindre leur noble but.

—*Discours sur la loi de l'Instruction publique*, prononcé par l'honorable M. Chapais devant le Conseil législatif, mars 1899. L'éminent orateur, une fois de plus, a bien mérité de la littérature et des saines doctrines religieuses par ce discours remarquable.

—Divers imprimés (envoi de M. E. Van den Broeck, de Bruxelles) concernant un discours de M. Ed. Dupont, prononcé devant l'Académie des Sciences de Belgique, sur "l'évolution et le phénomène de la migration." Ces documents nous ont intéressé ; mais il nous faudrait encore d'autres données pour pouvoir nous prononcer sur l'objet de la discussion scientifique dont il s'agit.

—*Les engrais spéciaux et rationnels pour l'horticulture* (G. Truffaut & Cie, 39, avenue de Picardie, Versailles, France.) Entre autres sujets intéressants, nous trouvons dans cette brochure des renseignements très curieux sur un nouveau système d'engrais chimiques en cartouches, pour la culture des plantes cultivées en pots. Nous avons commandé de ces capsules, et nous en parlerons plus tard, si l'expérience nous réussit.

—Nous avons reçu en "hommage de l'auteur," de M. Chs Baltet, horticulteur à Troyes, France, deux brochures : *Etude comparative des différents sujets propres au greffage des rosiers*, et *Des arbres et arbrisseaux d'ornement de plein air cultivés pour leurs fleurs*. Il y a là nombre de notions utiles pour l'amateur d'horticulture.

—*Hardy Ornamentals*, 1899. (F. H. Horsford, Charlotte, Vt., U. S.) Ce coquet petit catalogue illustré contient une collection considérable de plantes, dont plusieurs se rencontrent rarement dans le commerce. Nous remarquons que toutes ces plantes sont désignées d'abord par leur nom botanique.

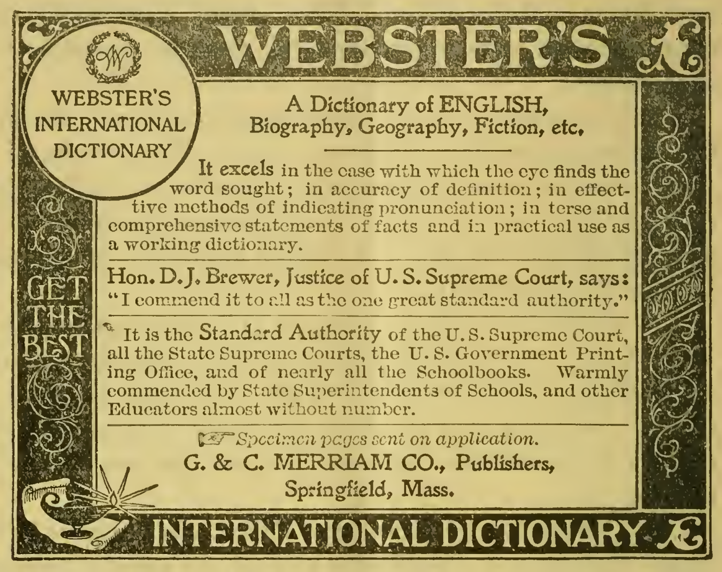
—*Commission canadienne pour l'Exposition universelle de Paris. Règlements et classification générale des exhibits.* Ottawa. L'entomologie économique forme une classe du groupe Agriculture.

—*Proceedings of the Academy of Natural Sciences of Philadelphia*, 1898. Part III.

—*Graines. Extrait du Catalogue général.* Cayeux & Le Clerc, 8, Quai de la Mégisserie, Paris. Jolie brochure, illustration bien réussie, grand choix de légumes et de plantes à fleurs.

—*Proceedings of the California Academy of Seiences*, San Francisco. (Zoology) Vol. I, Nos. 6, 7, 8, 9, 10. A part leur valeur scientifique, ces *Proceedings* sont de vrais bijous typographiques.

(*A suivre.*)


WEBSTER'S
WEBSTER'S INTERNATIONAL DICTIONARY
A Dictionary of ENGLISH, Biography, Geography, Fiction, etc.
It excels in the ease with which the eye finds the word sought; in accuracy of definition; in effective methods of indicating pronunciation; in terse and comprehensive statements of facts and in practical use as a working dictionary.
Hon. D. J. Brewer, Justice of U. S. Supreme Court, says:
"I commend it to all as the one great standard authority."
It is the Standard Authority of the U. S. Supreme Court, all the State Supreme Courts, the U. S. Government Printing Office, and of nearly all the Schoolbooks. Warmly commended by State Superintendents of Schools, and other Educators almost without number.
Specimen pages sent on application.
G. & C. MERRIAM CO., Publishers,
Springfield, Mass.
GET THE BEST
INTERNATIONAL DICTIONARY

LE
NATURALISTE CANADIEN

VOL. XXVI (VOL. VI DE LA DEUXIÈME SÉRIE) No 6

Chicoutimi, Juin 1899

Directeur-Proprietaire : l'abbe V.-A. Huard

L'ABBE PROVANCHER

(Continué de la page 44)

Cela signifie qu'une nouvelle édition est devenue nécessaire, et devrait être publiée assez prochainement. Possédant l'herbier de l'abbé Provancher et la liste des additions et corrections qu'il avait dressée lui-même en vue d'une réédition, il me serait certainement agréable d'offrir à nos amateurs cette *Flore* revue, corrigée, rajeunie enfin. Mais il y a là une question de loisirs suffisants, et surtout de capital à engager, qui ne me paraît pas facile à résoudre, au moins pour le moment.

Mais il est temps de finir cette longue étude de la *Flore canadienne* de Provancher. Je n'ai pas craint ni je ne regrette de lui avoir laissé prendre des proportions un peu considérables : cet ouvrage a été la première œuvre scientifique de longue haleine qui soit sortie des presses du Canada ; il a été le plus utile des livres publiés par notre illustre naturaliste. A ces titres, et à d'autres encore, il fallait, me semble-t-il, en tracer une sorte de monographie, laquelle assurément avait bien sa place dans les pages du *Naturaliste canadien.*

7—Juin 1899.

Toutefois, avant de passer à un autre sujet, je dois revenir sur un incident mentionné dans l'une des pages précédentes.

J'ai exprimé le regret, on s'en souvient, de ne pouvoir terminer l'étude de la *Flore canadienne* par la reproduction du compte rendu consacré à cet ouvrage par Asa Gray dans le *Silliman's Journal*. Eh bien, aujourd'hui, je suis en mesure d'insérer ici cet article dont Mgr Laflamme, recteur de l'université Laval, a eu l'obligeance de me communiquer le texte, extrait du Vol. XXXV, 2e série, de l'*American Journal of Science* (*Silliman's Journal*.) En voici la traduction:

"FLORE DU CANADA.—*Flore canadienne* etc.

"Il est agréable de constater que la botanique attire assez d'attention, dans le Bas-Canada, pour amener la publication d'une Flore canadienne en langue française ; et le fait d'avoir publié un ouvrage comme celui dont il est ici question, d'une exécution aussi réussie et d'une impression si remarquable, parle hautement en faveur du zèle et de l'esprit d'entreprise de l'abbé Provancher. Sans doute cet ouvrage n'est qu'une œuvre de compilation ; et son auteur est évidemment un novice, médiocrement familier avec les plantes de son voisinage. Mais il fait un beau début, avec un livre qui pour le présent peut très bien avoir l'utilité éducationnelle que l'on avait en vue. La Flore critique du Canada et des autres provinces est encore à écrire, et sera d'un genre différent.

"Les gravures sur bois, "plus de 400," qui illustrent les ordres et à qui leur encadrement français donne un aspect si nouveau, ont toutes été prises dans le *Gray's Botanical Text Book*, excepté les cinq gravures des Fougères, qui proviennent du *Manual :* c'est un choix qui fait honneur au bon goût de l'abbé, plus que ne fait son omission de l'indication de leur provenance."

Voilà ce que le grand botaniste américain a cru devoir dire de la *Flore* de l'abbé Provancher. Nous appellerions cela, aujourd'hui, un éreintement en règle. Je n'ai pas craint pourtant de faire lire à nos compatriotes cette appréciation sévère d'une œuvre importante de notre illustre sa-

vant canadien, parce que j'estime qu'elle n'est pas propre à diminuer sa gloire : cette critique est trop manifestement exagérée pour amoindrir son mérite.

D'abord, avant de m'inscrire en faux contre l'article d'Asa Gray, je ferai remarquer que l'auteur de la *Flore canadienne* est l'abbé Provancher de 1863, et non celui de 1892. Trente ans, dans la vie d'un écrivain et d'un savant, c'est une période d'assez longue durée pour que l'on soit moins exigeant, lorsqu'il s'agit d'une œuvre du commencement de sa carrière. En outre, personne n'a jamais prétendu que la *Flore* de Provancher est un pur chef-d'œuvre ; personne non plus ne devait s'attendre, à l'époque de sa publication, à ce qu'un ouvrage de ce genre atteignît du premier coup une aussi rare perfection. Que l'on nous montre une œuvre scientifique d'importance dont la première édition soit définitive, et dont au contraire les éditions successives n'ont pas été comme des étapes de son perfectionnement ! Enfin, pour apprécier exactement le mérite de l'auteur de la *Flore*, il fallait tenir compte des conditions dans lesquelles il avait travaillé, c'est-à-dire à peu près isolé, livré à ses seules ressources, sans pouvoir profiter des études d'aucun devancier ; en un mot, il a fait œuvre de pionnier de la science, dans le Canada : c'est là un fait qu'il importe de ne pas perdre de vue, quand on veut juger l'œuvre de Provancher.

Maintenant, je demanderai au lecteur combien extraordinaire devrait être la valeur d'un livre de science publié par un Français des bords du Saint-Laurent, pour que, à l'heure actuelle, le public des Etats-Unis en fît grand état ! Sans vouloir insister sur un point de vue de cette sorte, je lui demanderai aussi s'il s'imagine que, voilà trente-six années, un citoyen de la république voisine devait être beaucoup porté, à priori, à trouver admirable un ouvrage scientifique publié au milieu de ce petit peuple français dont l'on connaissait à peine l'existence !

"It is of course substantially a compilation", dit Asa Gray de la *Flore canadienne.* Et quand il en serait ainsi, où est le mal ! Si pour avoir une Flore canadienne, il avait fallu attendre que quelqu'un fût en état de faire lui-même la description détaillée de chacune des espèces végétales du Canada, je crois que nous manquerions encore de Flore du Canada.

"The author is of limited acquaintance with the plants around him." Voilà bien l'assertion la plus étrange du botaniste américan. J'ai dit ailleurs quel était l'esprit d'observation de l'abbé Provancher, et les voyages qu'il fit en divers endroits du Canada ; on se rappelle aussi ses relations avec tout ce que le pays comptait alors d'amateurs de botanique. Cela suffit pour détruire le reproche d'Asa Gray. D'ailleurs, il n'y a qu'à ouvrir la *Flore canadienne* pour voir consignées en tant d'endroits des indications d'habitat des plantes, et d'autres remarques, qui ne peuvent être que le fruit d'observations personnelles.

"La Flore critique du Canada est encore à faire", ajoutait l'écrivain du *Silliman's Journal.* Cela était vrai, mais ne diminuait en rien la valeur de l'ouvrage de Provancher. Ce que celui-ci se proposait, et ce qu'il importait de faire, c'était un ouvrage qui permît aux amateurs de botanique de se guider à travers le règne végétal du Canada. Provancher a fait ce livre dont on avait besoin, et le service qu'il a rendu par là à la science canadienne est considérable. A plus tard, quand le terrain sera déblayé et que les ouvriers seront nombreux, le souci de faire de la "botanique critique" dans le Bas-Canada ! Or, depuis l'abbé Provancher de 1863, je ne vois personne qui se soit mis en peine, dans la vallée du Saint-Laurent, de rédiger "the critical Flora of Canada", qui restait à écrire après la publication de la *Flore canadienne.*

Quant à l'affaire du plagiat des gravures de la *Flore*, j'en ai déjà parlé assez au long. Assurément, je ne puis faire repro-

che à Gray d'avoir signalé le procédé de Provancher en cette matière. Toutefois, pour apprécier justement sa conduite sur ce point, il faut se reporter à l'idée que l'on pouvait se faire, il y a trente-six ans et au Bas-Canada, de la propriété artistique. Ce qui prouve bien que Provancher ne pensa pas commettre un crime en "empruntant" les dessins de Gray, c'est qu'il ne craignit pas d'envoyer son livre à l'auteur même qu'il avait mis à profit. Les plagiaires n'ont pas accoutumé d'y aller avec tant de franchise.

V.-A. H.

(*A suivre.*)

De la vitalité des insectes

Lorsqu'arrivent les premiers froids d'automne, nous voyons les insectes disparaître les uns après les autres. Aux beaux jours du printemps, lorsque la nature entière revient à la vie, les insectes se montrent aussi de nouveau et commencent la mission que leur a imposée le Créateur. Mais ici peut se poser une question. Les insectes du printemps sont-ils les mêmes que ceux de l'automne ? L'abaissement de température ne fait-il que les engourdir, ou bien leur est-il fatal au point de les faire tous périr ? En d'autres termes, est-ce à l'état d'œuf, de larve, de nymphe, ou à l'état parfait que les insectes passent la saison d'hiver ? Les naturalistes ont sans doute mille fois déjà répondu à ces questions ; mais, quand il s'agit d'histoire naturelle, les observations personnelles l'emportent en intérêt sur la simple lecture des écrits d'autrui. Voilà pourquoi j'ai voulu constater *de visu* l'hibernation des insectes en pénétrant jusque dans leurs quartiers d'hiver, s'il était possible. Déjà l'année dernière, au mois d'avril, j'avais vu sortir une légion d'*Aphodius fimetarius* d'un tas de fumier placé le long de l'avenue Montmarie, et il avait été facile de constater que ces insectes étaient arrivés à l'état par-

fait dès l'automne précédent. Pour continuer ces observations, je suis allé, le 27 avril dernier, explorer les champs voisins du collège. Le sol était encore à demi gelé et couvert en bien des endroits de plusieurs pieds de neige. Près d'un bosquet d'aubépines, un débris de tronc d'arbre tout vermoulu attira mon attention. Ayant soulevé cette pièce, qui pouvait avoir une quinzaine de pouces de longueur sur 7 ou 8 de largeur, je découvris dans l'humus sous-jacent un premier insecte (*Platynus chalceus*), qui, sentant le grand air, se mit à remuer péniblement les pattes. Il n'aurait pas manqué de reprendre son agilité ordinaire, mais plongé aussitôt dans une bouteille au cyanure de potassium, il s'endormit d'un sommeil éternel. Ayant continué de remuer doucement la terre, je découvris un second insecte, puis un troisième, et ainsi de suite jusquà 38. Ils se répartissaient comme suit : 2 *Loriceris cœlescens*, 10 *Platynus cupripennis*, 6 *Pl. chalceus*, 4 *Pl. placidus*, 2 *Pterostichus lucublandus*, 5 *Pt. desidiosus*, 1 *Pl. patruelis*, 1 *Quedius pucinus*, 1 *Q. fulgidus*, 1 *Tachyporus jocosus*, 2 *Philonthus æneus* et 3 *Ph. ventralis*. Il y avait aussi un certain nombre de grains gélatineux que j'ai tout lieu de croire être des œufs de papillons.

Le lendemain, 28 avril, nouvelle excursion, nouvelles captures. Au pied des arbres, sous les pierres, je découvre encore une dizaine de *Platynus chalceus*, une *Amara*, une *Cymindis reflexa*, deux chrysalides, et de plus une agglomération de petits corpuscules ressemblant pour la forme et les dimensions aux nymphes des fourmis, mais recouverts d'une espèce de membrane. Un peu plus loin, blottie sous une pierre, je vois une chenille toute velue. En continuant ma marche, j'arrive près d'une éminence jadis couronnée de sapins dont quelques souches vermoulues rappellent encore le souvenir. L'une de ces souches, sillonnée en tous sens par des galeries, recèle tout un essaim d'Ichneumonides. J'en recueille une quinzaine.

Enfin, le 29 avril, nouvelle expédition dans une direction différente des premières. Je me rends sur un terrain sablonneux, près du cimetière Montmarie. Sur le penchant de la colline, je remarque plusieurs petites ouvertures cylindriques ; chacune d'elles est la porte d'entrée qui conduit à la demeure d'insectes fort agiles : les Cicindèles. En enlevant quelques pouces de sable on arrive jusqu'à l'hôte de ces gîtes souterrains. C'est ainsi que je capture neuf *Cicindela vulgaris* et deux *C. repanda.*

D'après ce qui précède, ne pourrait-on pas grossir un peu le nombre d'exceptions donné par l'abbé Provancher dans son Introduction à la Faune entomologique (Vol. I, p. 85) ? "La durée de la vie de l'insecte à l'état parfait est très variable suivant les espèces. D'ordinaire elle ne se prolonge pas au delà d'une saison ; cependant les Abeilles, les Fourmis et les vierges des deux sexes dans la plupart des genres font exception à cette règle."

ELIAS ROY, ptre.

Collège de Lévis, mai 1899.

RÉD.—Nos lecteurs s'uniront certainement à nous pour inviter M. l'abbé Roy à nous faire bénéficier, très souvent, des résultats de ses observations si intéressantes.

Feu M. C. Darveau

IMPRIMEUR DE QUÉBEC

Le *Naturaliste canadien* doit un souvenir à celui qui l'a imprimé de 1868 à 1891, et qui imprima aussi tous les ouvrages de l'abbé Provancher. A l'époque de sa mort [20 avril 1899], M. Darveau était depuis longtemps le propriétaire de l'une des principales maisons d'imprimerie de Québec.

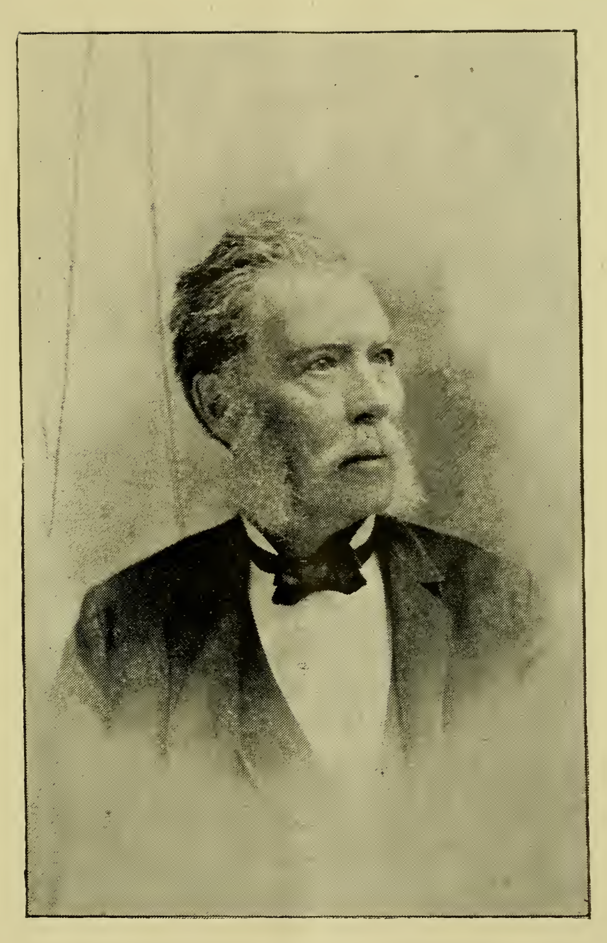
"Nous ne croyons pas nous tromper, disait le *Soleil* du 21 avril, en disant que M. Darveau était l'un des plus anciens

typographes pratiquant de cette ville. Il fit, en effet, son apprentissage au *Canadien* il y a quelque 60 ans. Ses aptitudes, sa sobriété le firent remarquer, et, aussitôt compagnon, les propriétaires du *Journal de Québec* l'appelaient à diriger leur établissement.

"En 1854, il prenait à son compte, Côte Lamontagne, en société avec M. Sam. St-Michel. Celui-ci mourut en 1860, et M. Darveau continua seul, au même poste que son atelier occupe encore aujourd'hui."

Cette imprimerie de la côte de la Montagne ne payait pas beaucoup d'apparence. Pourtant je ne la revois jamais sans me rappeler les enivrements... typographiques dont elle fut pour moi l'occasion il y a près de trente ans. J'étais déjà, en ce temps-là, épris de l'histoire naturelle, et je savais bien que le *Naturaliste canadien* s'imprimait dans cet atelier, qui de ce chef avait conquis mon admiration. Jamais, au sortir des classes, je ne passais par là sans faire une longue station devant cette vitrine, dont la décoration n'avait rien d'artistique, mais dans laquelle je voyais, parmi d'autres publications, s'étaler la *Flore canadienne*. L'ouvrage coûtait sans doute bien trop cher pour que je crusse même à la possibilité, pour moi, d'en faire l'acquisition. Mais j'avais toujours bien le plaisir de le voir! Parfois, sous prétexte de marchander quelque livre, j'osais entrer dans l'édifice ; et, alors, les monceaux de papeterie et d'imprimés, l'odeur des encres, le bruit des machines, la vue des casses remplis de caractères, tout cela me jetait dans le ravissement, et me donnait des aspirations qui ne laissaient pas d'être bien vagues : car j'étais loin de soupçonner alors qu'un jour viendrait où, moi aussi, je fournirais joliment de copie aux typographes.

Mais l'imprimerie Darveau a des états de service d'une bien autre importance que ces juvéniles enthousiasmes d'un bibliophile imberbe. Son histoire est intimement liée aux progrès de la littérature canadienne en cette dernière moi-



JOSEPH DARVEAU (1825-99)

Imprimeur de la 1ère série du *Naturaliste Canadien*.

tié du siècle. Beaucoup de nos écrivains s'y firent imprimer. Pour donner une idée des importants travaux exécutés à cette imprimerie, je rappellerai que l'on trouve son nom sous le titre des ouvrages que voici :

Histoire du Monastère des Ursulines de Québec.

Le Foyer canadien.

Baillairgé, *Traité de Géométrie*, et plus de 40 brochures du même auteur.

Les *Œuvres* de l'abbé Casgrain.

Tanguay, *Répertoire du clergé canadien.*

Ferland, *Histoire du Canada.*

Fréchette, *Fleurs boréales ; Légende d'un peuple.*

Mgr de Saint-Vallier et l'Hôpital-Général de Québec.

E. Gagnon, *Chansons populaires du Canada.*

Lemoine, *Chasse et Pêche.*

Buies, *Chroniques ; l'Outaouais supérieur.*

LeMay, *Les Vengeances.*

L. Conan, *A l'Œuvre et à l'Epreuve.*

Dionne, *La Nouvelle-France.*

Routhier, *En canot ; Jubilé de la reine Victoria.*

Lusignan, *Fautes à corriger.*

Provancher, la première série (20 volumes) du *Naturaliste canadien ; Flore canadienne ; Faune entomologique*, etc.

Il faudrait ajouter à cette liste nombre d'autres ouvrages, signés par Faucher de Saint-Maurice, Marmette, Dunn, Legendre, Langelier, Magnan, de Cazes, etc. Comme on le voit, une bonne partie de la littérature canadienne a passé par cet atelier d'imprimerie.

Voilà pour le côté terrestre de la vie de M. Darveau. Heureusement, il a su travailler aussi pour la vie qui ne finira pas. Les pages bien remplies qu'il a eu soin d'imprimer au "livre de vie," ce sont les plus belles, et celles qu'il apprécie, aujourd'hui surtout, bien davantage.

D'une bonté exquise, c'était le plus pacifique des hommes, aimant mieux céder de son droit pour éviter les diffé-

rends. "Ce n'était pas un patron, c'était un père," me disait l'un de ses vieux employés.

Pour ce qui est de sa charité envers les pauvres et de sa générosité en faveur des bonnes œuvres, on la célèbre à l'envi de tous côtés. Diverses institutions religieuses de Québec et d'ailleurs, les conférences de la société Saint-Vincent de Paul, les organisateurs de "bazars", et nombre de familles pauvres en auraient long à dire sur les secours qui leur venaient de cet homme de bien. Citons seulement le cas de cet ancien employé devenu incapable de travailler, et dont la femme était aveugle et les enfants en bas âge : M. Darveau a secouru jusqu'à sa mort cette famille affligée "à qui (m'écrivait son homme de confiance, M. Beauchamp,) j'ai porté moi-même de quatre à cinq piastres par semaine, durant quatorze mois."

Je souhaite, à tous les ouvriers de la plume et de la casse, non seulement de laisser leur nom inscrit sur la couverture d'aussi nombreux et importants ouvrages que l'a fait M. Darveau, mais surtout d'être l'auteur d'*œuvres* aussi belles, aussi bonnes, et aussi sûres de l'immortalité dans un monde meilleur. (1)

L'ABBÉ HUARD.

Au pole Nord

Nous avons vu, par divers numéros du *Temps*, d'Ottawa, que le Capt. Bernier n'est pas resté inactif, le printemps dernier. Le 20 avril, il a donné une conférence sur son projet de voyage au pôle Nord, en présence d'un certain nombre de

---

(1) M. Joseph Beauchamp, qui était le chef d'atelier de l'imprimerie Darveau, et qui était à l'emploi du défunt depuis un grand nombre d'années, continue les affaires de l'établissement, dont il est maintenant le propriétaire. C'est à sa générosité,—et comme son hommage personnel à la mémoire de son ancien patron,— que nous devons de pouvoir présenter à nos lecteurs le beau portrait de M. Darveau, qu'ils trouveront encarté dans la présente livraison.

membres du Sénat et de la chambre des Communes. Le 26 mai,il se faisait entendre devant la Société royale du Canada. Le 9 mai, il avait publié, sur le journal désigné plus haut, un mémoire, très intéressant et très concluant, sur les résultats scientifiques que l'on peut espérer de ce voyage d'exploration au pôle Nord. Du reste, tout le monde est convaincu, pensons-nous, de l'intérêt qu'offrirait, aux diverses branches de la science, une expédition de cette sorte. Même le voyage récent de Nansen, qui n'a fait que s'approcher du pôle plus qu'aucun de ses devanciers, eut pourtant des résultats scientifiques considérables. Nous nous rappelons en avoir vu la démonstration dans une étude publiée, il y a environ un an, dans la *Revue du Monde catholique*, de Paris.

C'est donc à juste titre que les amis des sciences espèrent que le gouvernement fédéral,—comme ont fait l'Angleterre, les Etats-Unis, etc., lors des expéditions précédentes entreprises par leurs nationaux,—accordera une aide raisonnable au Capt. Bernier, pour la réalisation de son projet. Quand l'État aura ainsi fait sa part, il nous semble que les institutions scientifiques et même les particuliers pourront être appelés à contribuer aussi aux frais d'une entreprise qu'il ne déplairait à personne, croyons-nous,de voir menée à bonne fin par un Canadien-Français.

L'ETUDE DE L'ENTOMOLOGIE

Ce n'est pas sans beaucoup de surprise que nous avons trouvé, dans la *Semaine commerciale* du 2 juin, un article où l'on célèbre l'utilité de l'entomologie. Il est rare que nos journaux encouragent les gens à se livrer à l'étude des insectes, et le public lui-même n'a pas l'air de savoir que les travaux des entomologistes peuvent être de quelque profit pour le pays.

Si, comme le dit notre confrère, on donne aujourd'hui tant d'attention aux méthodes de culture améliorée, susceptibles d'augmenter le rendement du sol cultivé, il importerait en même temps de ne pas, sans s'en occuper, laisser les insectes dévorer les belles récoltes obtenues au prix de tant de travaux.

C'est bien cela. On ne paraît pas s'apercevoir que, chaque année, les insectes nuisibles prélèvent sur nos forêts, sur nos champs et nos jardins, un tribut de centaines et de centaines de mille piastres. Eh bien, alors, il faudrait peut-être cesser de se moquer des gens qui étudient les mœurs des insectes, et qui s'efforcent de trouver des moyens de lutter contre leurs déprédations ? Il faudrait reconnaître que ces fervents de l'entomologie font autre chose que des jeux d'enfants, en réunissant des collections d'insectes. Il faudrait peut-être,même,les encourager ! Eh bien,voilà ce que le *Naturaliste canadien* a chanté sur tous les tons depuis trente ans. Mais sa voix n'a guère trouvé d'écho ; et les entomologistes sont toujours ce qu'il y a de plus rare dans la province de Québec. Notre agriculture est assez riche pour continuer à payer son gros tribut annuel aux insectes de toutes sortes !

Mais nous voulons relever un mot de la *Semaine commerciale*, qui semble blâmer les études purement techniques des entomologistes ; ils pourraient,dit-elle,"trouver une occupation, une œuvre plus utile que celle de collectionner pour des curieux, ou de dresser des mémoires à l'usage de ceux qui sont initiés." En d'autres termes, notre confrère fait là le procès de la science pure, comme si la science appliquée pouvait exister sans s'appuyer sur les études théoriques préalables. Nous croyons bien qu'il a dit plus qu'il ne voulait, et qu'il est convaincu, comme nous, qu'il faut encourager avec autant d'intérêt les études techniques que les travaux d'application de l'ento-

mologie. Toutes choses égales, en effet, la première condition du succès dans la lutte, c'est de bien savoir à qui l'on a affaire. C'est dire que l'on ne saurait trouver les moyens d'arrêter les ravages des insectes nuisibles, si l'on ne connaît d'abord l'organisation et le genre de vie de ces ennemis, qui ont pour eux la force du nombre,pour suppléer à leur faiblesse individuelle.

Nous venions d'écrire ce qui précède, quand nous avons trouvé, sur la *Presse* du 2 juin, un exemple qui confirme absolument les idées que nous venons d'exprimer. Il s'agit, pour le journal montréalais, de fournir des recettes pour la destruction des chenilles du Clisiocampe, qui ravagent les arbres de la région de Montréal. Entre autres remèdes, indiqués par ses correspondants, on conseille de mettre sur le tronc des arbres un cercle de papier goudronné, afin d'empêcher les chenilles de monter jusqu'au feuillage ! Cela, c'est de l'entomologie pratique qui ne se met pas en peine de ce que peut dire là-dessus l'entomologie technique. Il faudrait savoir, en effet, que ces sortes de chenilles éclosent sur les rameaux des arbres, d'œufs qui ont été déposés là dès l'été précédent. Sans doute, un certain nombre de chenilles, tombées sur le sol, peuvent bien remonter le long des arbres ; mais le gros de l'ennemi est déjà sur place, et c'est là qu'il faut le combattre. Pour cela, il n'y a qu'à recourir au procédé communiqué à la presse par M. Fletcher, et que nous avons rappelé en notre dernier numéro. Ce remède, c'est aussi de l'entomologie appliquée, pratique, mais qui n'agit que d'après les renseignements fournis par l'entomologie technique, c'est-à-dire avec les meilleures garanties de succès.

On a cueilli des fraises mûres, à Chicoutimi, dès le 5 juin. C'est un peu surprenant, pour une région si septentrionale.

Journaux et Revues

—L'espace nous a toujours manqué jusqu'ici pour remercier notre confrère de l'*Enseignement primaire* de la façon très sympathique dont,le printemps dernier,il a signalé notre 25e anniversaire.

—Le *Journal d'Agriculture et d'Horticulture* (à qui nous devons aussi de la reconnaissance pour l'attention qu'il veut bien nous témoigner) publie, en chacun de ses numéros, des études fort utiles sur la culture des plantes d'appartement.

—Nous signalons à nos apiculteurs le *Canadian Bee Journal*,de Brantford, Ont. (Revue mensuelle. $1.00 par année.) Rédaction très vivante.

—Le *Courrier de Saint-Jean* est entré depuis quelque temps dans sa 4e année. Nos compliments et bons souhaits.

—Le *Rapatriement*, journal hebdomadaire, publié à Roberval ; 75 cts par année. Ce nouveau confrère a débuté par un excellent numéro, le 25 mai dernier ; et il n'y a qu'à lui souhaiter de continuer comme il a commencé. M. Arm. Tessier est le directeur de la nouvelle publication.

—L'*Observateur, journal indépendant hebdomadaire illustré* (Montréal, 50 cts par année). Nos bons souhaits à M. J.-F. Morissette qui reprend, avec un courage tout nouveau, la publication de ce journal interrompue depuis quelques années.—P. S. Paraît avoir repris sommeil, après son 1er numéro!

—*Bullettino del Laboratorio ed Orto botanico.* Nous recevons le fascicule 1er du deuxième volume de cette revue, qui a pour directeur le Dr Fl. Tassi. Cette revue trimestrielle est publiée à l'université royale des Etudes, à Sienne, Italie. Rédaction fort savante ; belle illustration.

—Le *Courrier du Livre* a dernièrement commencé son 4e volume, et continue à être très intéressant. Nous lui souhaitons longue vie. (Mensuel, 32 à 64 pages par mois ; illustré ; $2 par an. Raoul Renault, Québec.)

Publications reçues

—*The Biological Laboratory of the Brooklyn Institute of arts and sciences, located at Cold Spring Harbor, Long Island. Tenth Season. 1899.* Brooklyn, N. Y. Cette "saison" d'étude se fait durant les mois de juillet et d'août.—Comme tout est bien organisé, chez nos voisins, pour le progrès des sciences naturelles !

—*La Société de Rapatriement et de Colonisation du Lac Saint-Jean. Rapport annuel pour 1898.* Les journaux quotidiens ont publié déjà cet intéressant travail, rédigé par M. R. Dupont, l'actif Agent de colonisation de la Cie du Ch. de fer Q. & L. St.-J.

—A.-B. Routhier, *La reine Victoria et son jubilé.* Québec, 1898. Un gentil volume in-18, de 224 pages, dédié à la comtesse d'Aberdeen. La première partie de l'ouvrage est un éloge historique de la reine Victoria, tout à fait digne de la femme remarquable qui préside,depuis tant d'années et avec une dignité si parfaite, aux destinées de l'empire britannique. Dans la seconde partie, toute consacrée à l'exposition des fêtes qui ont signalé le 50e anniversaire du couronnement de la souveraine, M. le Juge Routhier parle, en témoin oculaire, en poète et en philosophe, des splendeurs de ces solennités grandioses. Enfin, à la fin du livre, des renseignements de grand intérêt sur la famille royale, sur les colonies de l'Angleterre, etc., complètent heureusement l'ouvrage. Ajoutons que plusieurs photogravures, comprenant le portrait de l'auteur, celui de la Reine, etc., la représentation de plusieurs des résidences royales, donnent un charme de plus au petit livre, qui est d'une lecture captivante. Assurément, l'on n'attend pas que nous versions ici dans la critique littéraire. Qu'on nous permette, toutefois, de signaler au lecteur le chapitre consacré à la description de la grande revue militaire de la plaine de Laffan ; il y a

là un tableau d'ensemble d'un mérite singulier, où le pinceau de l'auteur a su égaler, nous semble-t-il, la narration à la merveilleuse réalité du spectacle qu'il a vu.

—*Le Moteur centripète*, par Eraste d'Odet d'Orsonnens. 2e éd. Ottawa, 1899. Il s'agit d'une machine destinée à utiliser l'attraction terrestre comme force motrice industrielle. Nous n'avons pas la compétence voulue pour juger de l'invention de M. d'Orsonnens. Cette idée, toutefois, nous paraît bien intéressante, et nous semble toute naturelle : pourquoi, en effet, ne pourrait-on pas se servir de cette force de la pesanteur, comme on se sert d'autres forces naturelles, pour des fins industrielles !—Nous souhaitons que le moteur d'Orsennens subisse l'épreuve de la pratique aussitôt que possible.

(*A suivre:*)

LE

NATURALISTE CANADIEN

VOL. XXVI (VOL. VI DE LA DEUXIÈME SÉRIE) No 7

Chicoutimi, Juillet 1899

Directeur-Proprietaire: l'abbe V.-A. Huard

Station biologique marine du Canada

Le manque d'espace nous empêche de donner, en ce numéro, des nouvelles de ce qui a été fait, jusqu'ici, pour l'organisation de cette institution scientifique. Nous y reviendrons dans notre livraison prochaine, qui sera publiée au commencement d'août.

Disons seulement, aujourd'hui, que la Station a été fixée à St. Andrews, N. B., et qu'elle sera mise en opération dès cet automne. M. Edward E. Prince, du ministère de la Marine et des Pêcheries du Canada, en a la direction.

Comme, en sa qualité de membre du Bureau d'administration, le directeur du *Naturaliste canadien* a la faculté de présenter des candidats aux facilités qu'offrira la Station pour les études biologiques, il recevra et transmettra volontiers, à qui de droit, les applications de quelques compatriotes qui désireraient profiter de ces avantages. Nous craignons pourtant qu'il ne soit déjà tard, cette année, pour être ainsi admis à travailler à la Station.

L'entomologie tragi-comique dans nos grands journaux

Après avoir été si longtemps négligée et même totalement mise de côté, voilà que l'entomologie a les honneurs de la publicité, depuis quelques semaines, dans les organes de la presse canadienne. Grâce surtout à nos grands journaux, le public canadien apprend tous les jours des merveilles sur les mœurs des insectes ; on pourrait ajouter que les savants eux-mêmes trouvent dans ces journaux des faits qui renversent toutes les données scientifiques qu'ils avaient acquises.

Certes, nous désirons beaucoup que le public soit mis au courant des progrès de la science ; nous souhaitons même que tout le monde possède au moins les éléments de toutes les sciences. La presse peut faire beaucoup pour que ces résultats soient atteints le plus possible. Mais la première condition à réaliser, n'est-ce pas de ne faire lire aux gens que des choses exactes ? L'ignorance des faits scientifiques n'est-elle même pas préférable à une science toute de fantaisie ? Pourtant, une bonne partie de l'éducation entomologique que l'on donne à nos compatriotes, depuis un mois, ne se compose que de faussetés, de fantaisie, et même de colossales absurdités.

Par ce temps de vacances générales, nous convions les entomologistes qui nous lisent à s'amuser avec nous, un moment, des choses extraordinaires que les grands journaux de Montréal viennent de découvrir dans le monde des insectes.

C'est la chenille à tente, ou *Clisiocampe*, que l'on a servie d'abord à toutes les sauces. Cet insecte, comme on sait, a ravagé cette année la partie ouest de la Province. Durant les deux années précédentes, c'est notre région qui fut le théâtre de ce fléau ; et nous en avons alors parlé assez au

long pour n'avoir pas à y revenir. Cette année, les dommages n'ont pas été considérables dans ce district du Saguenay; et il est à croire que l'an prochain cet insecte ne sera pas ici en plus grande abondance que dans les années ordinaires.

Ce n'est pas la première fois que cet insecte se multiplie aussi extraordinairement ; et ces sortes d'invasions auront encore lieu dans l'avenir, après des périodes plus ou moins longues. En tout cas, c'est la région de Montréal qui a reçu cette année la visite du Clisiocampe, si désastreuse pour les arbres des vergers et des forêts.

En son numéro du 24 juin, la *Patrie* donnait une gravure du papillon provenant de cette chenille ; l'insecte, sur cette image, a bien 5 ½ pcs d'envergure. Il est vrai que, dans le texte, on ne lui donne qu'une expansion de 2 ½ pcs , mais c'est encore trop, puisqu'il n'atteint réellement pas 2 pouces. Ajoutons que, dans cette gravure, nous ne reconnaissons aucunement le papillon du Clisiocampe : c'est un insecte fantaisiste que l'on nous a servi là. Ne disons rien des "chenilles" qui accompagnent, sur la gravure, l'énorme papillon de la *Patrie*, et qui ressemblent plutôt à des limaces. Arrêtons-nous plutôt au texte, où nous lisons avec stupeur que ces chenilles "vivent à peu près trois mois" (ce qui est exagéré des deux tiers), "*deviennent* ensuite à l'état de chrysalide et se transforment en mouche." Voilà bien le bouquet : ces *papillons* ne sont que des *mouches !* "La femelle, dit encore notre entomologiste d'occasion, meurt aussitôt qu'elle a déposé ses œufs, à l'automne, sous les feuilles des arbres." La vérité, c'est que la femelle du Clisiocampe fait sa ponte au milieu de l'été, et dépose ses œufs, non pas sous les feuilles des arbres, mais en anneaux autour des petits rameaux ligneux des arbres.

La *Presse* du 8 juillet consacre une demi-page "au fléau des chenilles qui ravagent nos campagnes." On y voit plusieurs gravures, entre autres celle du grand papillon, quoique légèrement réduit dans ses proportions, que nous venons d'ob-

server sur la *Patrie* du 24 juin, puis de nombreux individus de nos "limaces" de tantôt. Une autre gravure, exacte celle-là, représente la vraie chenille à tente, avec ses œufs en anneaux. Mais c'est le texte qui est surtout intéressant. On y lit donc—remarquez que l'on veut parler "des chenilles qui ravagent nos campagnes," c'est-à-dire du Clisiocampe—que la femelle dépose ses œufs "en grappe serrée, soit dans le creux des rochers, dans l'interstice des terrains rocailleux ou sur les troncs d'arbres." On y voit aussi que "la durée d'existence de cette variété de chenilles n'est que d'environ trois mois." Qui reconnaîtrait là nos chenilles à tente ! D'autant que si ce fléau exercait ses ravages durant trois mois, les troncs d'arbres eux-mêmes y passeraient bien !—Puis, l'on nous raconte que, en 1869, M. Trouvelot introduisit d'Europe, dans le Massachusetts, une "chenille femelle"(!) qui fut le premier ancêtre américain des chenilles à tente dont les ravages ont été depuis si considérables. Voici que nous commençons à comprendre ce qu'il en est, d'autant mieux que l'entomologiste de la *Presse* ajoute que l'insecte " est connu sous l'appellation scientifique de "Parthetria Dispar." On l'appelle vulgairement (ajoute-t-il) "la chenille à tente."

Il s'agit tout simplement du papillon OCNERIA *dispar*, L., bien connu aux Etats-Unis sous le nom de *Gypsy Moth*. Nous en avons parlé, ici même, en 1895 (Vol. XXII, p. 36), et en 1896 (Vol. XXXIII, p. 142). Voilà la clef du mystère. On est tombé par hasard sur quelque étude d'une publication des Etats-Unis traitant des ravages causés dans les Etats de l'est par les chenilles du Gypsy Moth ; l'on a décidé qu'il s'agissait là de nos chenilles à tente, et l'on a trouvé l'occasion belle de faire grand étalage de science entomologique, aux dépens du lecteur non initié.

Nous n'avons pas besoin de dire que le Gypsy Moth n'a pas encore fait son apparition, au Canada, ailleurs que sur la première page de la *Presse* du 8 juillet 1899.

Passons à l'histoire du "Kissing Bug." En a-t-on parlé, du Kissing Bug, depuis le commencement du mois ! Il ne doit plus y avoir, dans la Province, un seul journal qui n'ait mis ses lecteurs en garde contre ce terrible ennemi—lequel a déjà, prétend-on, fait plusieurs victimes chez les Canadiens. Mais c'est la *Presse* et la *Patrie* qui ont remporté la palme sur ce terrain nouveau. Comme on le sait, ces deux journaux sont engagés dans une sorte de duel, où ils luttent à coup de faits "sensationnels."

Ce fut la *Patrie* qui commença à revêtir nos modestes chenilles à tente des "plumes" du Gypsy Moth. Cette fois, c'est la *Presse* qui la première, croyons-nous, a *levé* le Kissing Bug. Dès le 1er juillet, elle donnait l'image du terrible insecte, grossi de moitié, et nous le présentait, sous le nom de *Melanolestes picipes*, comme "un simple (*sic*) insecte, à peine plus gros qu'un hanneton adulte en bonne santé." Cela veut-il dire que les hannetons malades rapetissent ! En tout cas, "à peine plus gros qu'un hanneton," c'est être d'une taille déjà raisonnable, pour un insecte. Enfin, le Kissing Bug, dont la piqûre nocturne rend malade durant trois ou quatre jours, *se dirigeait vers* le Canada, étant déjà rendu, le 30 juin, à Paterson, N. J.

Le 8 juillet, la *Patrie* arrivait aussi avec sa gravure du Kissing Bug, qui ressemble assez à celui de la *Presse*, si ce n'est que les yeux sont devenus énormes, et que les antennes se sont démesurément allongées. Dans le texte, on désigne l'insecte comme un hanneton. (Coléoptère), comme un Hémiptère, comme une mouche (Diptère). Un insecte qui appartient en même temps à trois des Ordres entomologiques ! C'est comme si l'on disait d'une plante qu'elle est à la fois une Dicotylédone, une Monocotylédone et une Acotylédone.—Mais ce n'est pas tout. Au dire de notre entomologiste d'occasion, le Kissing Bug

appartient à l'espèce dite " Hemiptra". (Il n'y a ni espèce, ni genre de ce nom, en entomologie ; par exemple, il y a l'ordre des *Hemiptera* ou Hémiptères). Cela n'empêche pas qu'un plus loin on lit qu'il y a "deux espèces distinctes" de cette "espèce dite "Hemiptra," à savoir : les *picipes abdominalis*, et les *picipes melanolestes!*—Or, ajoutait la *Patrie*, l'insecte avait déjà envahi le Canada. A l'île d'Orléans, quelques jours auparavant, un M. Couture avait reçu le terrible baiser du "hanneton", et avait failli en mourir. Et puis, "on cite plusieurs cas, dans le district de Québec comme dans celui de Montréal, où des personnes ont été victimes, durant leur sommeil, de la morsure vénéneuse de cet insecte maudit."

Cependant, la *Presse* n'est pas journal à se laisser ainsi damer le pion. En ce même jour du 8 juillet, au-dessous de la demi page consacrée à l'histoire du Gypsy Moth, il y avait une demi-page destinée à faire connaître le Kissing Bug. Ne disons rien des gravures qu'il y a là, et qui ne sont pas toutes également entomologiques. C'est le texte qui mérite le plus l'attention. Effrayées des sombres prévisions qu'avait exprimées la *Presse* du 1er juillet, de tous côtés les populations émues lui avaient expédié "un nombre incalculable de bestioles", afin de savoir si c'était bien le Kissing Bug que l'on avait rencontré. Le journal veut bien rassurer ces bonnes âmes.—Eh ! non, ce n'est pas le Kissing Bug que vous avez rencontré. "Le Kissing Bug, le seul et l'authentique "Bug", est noir et mesure un pouce de longueur.... le corps ressemble assez à celui de l'abeille." Pourtant, d'après les gravures du journal, il y a loin de l'abeille au "Melanolestes," que l'on décore cette fois du nom spécifique *pipipes*. En tout cas, dit la *Presse*, l'insecte "n'a pas encore fait son apparition au Canada." Comme on voit, la *Presse* se faisait battre, sur ce point, par la *Patrie* qui, à la même heure, de son puissant télescope, apercevait des Kissing Bugs jusque dans la région de Québec.

Comme c'est principalement dans leurs gros numéros du samedi que nos confrères se mettent de la sorte en frais d'entomologie, du 8 juillet passons au 15. Enfin ! Nous y voilà ! Le Kissing Bug, dit la *Presse*, "fait son apparition à Montréal et dans les environs." On lui en expédie, d'ailleurs, "un grand nombre...de différentes parties de la Province." Et, dans ses vitrines, elle en expose un spécimen pris dans les environs de Sherbrooke. Deux jours après, le 17, la *Presse* annonce qu'il y a dans ses vitrines "un énorme échantillon *présumé* du Kissing Bug, mesurant deux pouces et demi de longueur." Ce *présumé*-là est bien le mot de la situation : il est clair, en effet, que dans toute cette affaire on n'a marché que sur des présomptions. Et puis, cette fois, on donne bravement une longueur de 2 ½ pcs à l'insecte qui, deux jours auparavant, ne mesurait qu'un pouce de longueur. —Quelle pitié, que de voir faire ainsi de la science à tort et à travers !

Mais, tout bien considéré, c'est à la *Patrie* que nous allons décerner le premier prix de...blague (mot qui est devenu, comme on sait, presque poli, au Canada, depuis certaine séance de la présente session du parlement d'Ottawa). Le 8 juillet, on s'en souvient, la *Patrie* déclarait que le Kissing Bug, "hanneton dangereux," "terrible mouche," appartient à l'ordre des Hémiptères ; et, de fait, la gravure qu'elle en donnait est bien l'image d'un véritable Hémiptère. Eh bien, le 15 juillet, ce même journal donne la vignette d'un Kissing Bug capturé à Montréal ; et cette gravure représente un papillon ! ! Le papillon, le plus inoffensif des êtres vivants, incapable avec sa trompe légère d'entamer l'épiderme le plus délicat, le papillon donné comme l'insecte à la terrible piqûre, désigné sous le nom de Kissing Bug !

Vraiment, ces grands journaux traitent leurs lecteurs comme de parfaits imbéciles. C'est une véritable honte de voir ainsi nos journaux français les plus puissants présenter, en

guise de données scientifiques,un amas de choses fantaisistes, incohérentes, ridicules même, comme ils font depuis un mois avec cette histoire,surtout, du Kissing Bug. Voilà la "presse jaune" qui opère jusque dans le domaine scientifique.

Nous n'exigeons pas que tout le monde soit entomologiste ; mais, du moins, que ceux qui ne savent pas évitent de traiter des sujets qu'ils ignorent.

Souvent nous avons lu des articles sur l'histoire naturelle dans les journaux d'Europe et des Etats-Unis : ces articles étaient toujours sensés et conformes aux données de la science, parce que l'on confiait à des gens du métier le soin de les écrire. Il y a, à Montréal, parmi nos compatriotes, des naturalistes capables. Pourquoi nos grands confrères, qui ont des ressources, ne s'assurent-ils pas leur collaboration, puisqu'ils ont l'excellente intention de parler de science à leurs nombreux lecteurs ?

Et maintenant, grâce à la publicité considérable de la *Presse* et de la *Patrie*, auxquelles ont fait écho la plupart des autres journaux, nous ne doutons pas qu'il n'y ait une sorte de panique, dans la province de Québec, causée par la peur du Kissing Bug. Tout insecte qui pique est désormais un Kissing Bug, même ceux qui n'ont aucune arme offensive, comme l'innocent papillon. Un prêtre du Nouveau-Brunswick se blesse au doigt avec une épine, et succombe à l'empoisonnement du sang : on en fait une victime du Kissing Bug ! Au témoignage de la *Presse* du 17 juillet, un "policeman" de Montréal a eu de la peine à se défendre d'un Kissing Bug !

Il y a sans doute, en divers lieux de la Province, quantité de personnes plus ou moins affolées par ces terribles récits, et qui, chaque soir, sont obsédées par la peur du Kissing Bug. Nous voudrions être en mesure de leur dire à toutes qu'elles peuvent se tranquilliser : il est probable que jamais de leur vie elles ne feront rencontre du terrible insecte.

Assurément, nous ne pouvons pas d'ici constater qu'il y a ou qu'il n'y a pas, depuis quinze jours, tel ou tel insecte nouveau à Montréal, à Sherbrooke, à Québec, etc. Mais nous pouvons dire, par exemple, que nous regardons la présence en Canada du Kissing Bug comme la chose la plus invraisemblable du monde. Quand même ce Kissing Bug s'avancerait, de l'ouest à l'est des Etats-Unis, il pourrait s'écouler des années et des années avant qu'il nous arrive. Le Gypsy Moth, dont nous avons parlé plus haut, est au Massachusetts depuis trente ans, et il n'a pas encore pénétré au Canada.

Quand on pense qu'il y a comme cela, aux Etats-Unis, nombre d'insectes plus ou moins dangereux, et que notre "presse jaune" n'aura qu'à le vouloir pour en effrayer nos paisibles populations de la vallée du Saint-Laurent !

Espérons que ce "coup" récent du Kissing Bug va mettre le public canadien en garde contre les fantaisies scientifiques du reportage montréalais.

P. S.—Depuis que nous avons écrit ce qui precède, nous avons lu une lettre, adressée à la *Presse*, par M. C. Stevenson, assistant-chimiste et entomogiste à l'université McGill, de Montréal, relativement au Kissing Bug. "Je m'empresse à dire que l'on se fait des craintes pour pas grand' chose," écrit M. Stevenson, qui, moins porté à "présumer" que l'entomologiste de la *Presse*, avoue qu'il n'a pas les données suffisantes pour déclarer que le Kissing Bug, réel ou supposé, des Etats-Unis a effectivement envahi le Canada. Voilà le langage d'un homme de science !

Enfin, au moment d'aller sous presse, nous recevons le *Scientific American* du 22 juillet, qui va nous mettre en état de donner le dernier mot sur les Kissing Bugs. Nous y lisons en effet un article intitulé *The "Kissing Bug" Scare* (La panique du Kissing Bug), par le Dr Eug. Murray-Aaron. Or cet entomologiste écrit absolument dans le même sens que nous venons de faire ; comme nous

pour le Canada, il attribue toute cette histoire du Kissing Bug, pour ce qui concerne les Etats-Unis, aux reporters de la "presse jaune." Et surtout, comme nous nous en doutions bien, toute cette campagne pseudo-entomologique ne repose sur rien. En effet, le *Melanolestes picipes*, ce prétendu fléau, le terrible animal qui profite du sommeil des gens pour les assassiner, n'est qu'un brave insecte qui n'use de son épée qu'à corps défendant ; ajoutez que, cette année, il n'est pas en plus grand abondance que de coutume ! !—Du fait qu'il s'est présenté deux cas de piqûre par cet insecte, dont l'un a produit accidentellement (comme même les mouches ordinaires de nos maisons peuvent en causer parfois) un léger empoisonnement, les reporters américains ont lancé cette grande affaire de Kissing Bug ; quant à nos reporters de Montréal, emboîtant le pas, ils se sont chargés du public canadien, qui leur a été une proie facile.

On dira peut-être que nous avons eu tort de consacrer tant de nos pages à cette affaire ridicule. C'est bien aussi notre avis.

SOUVENIRS ENTOMOLOGIQUES

(Continué de la page 70)

Les aliments savoureux, assaisonnés à la sauce piquante que fournit la campagne, ont été bien appréciés ; et maintenant si quelqu'un désire allumer un cigare, ou même une pipe, cela ne me gênera pas. Bien que le savant Provancher ait déclamé si vigoureusement contre le tabac et qu'il ait si fortement démontré les mauvais effets que produit cette herbe pernicieuse,l'habitude déplorable compte encore ses fidèles et même ses esclaves. En tout cas, les victimes peuvent se consoler de quelque manière en considérant qu'ils sacrifient à une coutume des plus vieilles de notre pays, et qu'ils se servent d'une plante indigène à l'Amérique.

Vous vous rappelez sans doute comme l'illustre découvreur Cartier fut étonné de voir fumer les sauvages, et comment il décrit cette coutume curieuse des premiers occupants du Canada. Il ajoute à sa description : "Nous avons éprouvé la dicte fumée, après laquelle avoir mis de dans nostre bouche, semble y avoir mis de la pouldre de poyvre, tant est chaude."

Pour donner un état complet de tous les insectes qu'on trouve sur le noyer d'Amérique, il nons faudrait un volume assez considérable. Car, à part le pin blanc,nul arbre n'a tant d'ennemis et de visiteurs. Je ne me propose que de considérer les groupes les plus importants de Coléoptères déprédateurs. Un proverbe japonais, appris à Yokohama, dit : "*Heta no naga dangi*," c'est-à-dire, "l'homme peu habile fait de longs discours." Ce proverbe s'applique sans doute aux prêtres bouddhistes ; mais,en en tenant compte,je tâcherai d'être plus habile que quelques-uns de nos oratenrs parlementaires qui parlent quatre ou cinq heures sans dire beaucoup.

Les Coléoptères les plus dommageables aux arbres appartiennent aux *Cérambycides*, dont les espèces ont ordinairement les antennes très longues et très minces.Leurs larves subsistent entièrement aux dépens des tissus ligneux, et elles font souvent de fort gros canaux dans le bois des arbres dans lesquels elles rongent. Bien que nous appelions ces insc tes nuisibles, ils ne le sont qu'au point de vue égoïste de l'homme ; car, dans le royaume de la nature, ils remplissent une place fort utile, en aidant à détruire rapidement les arbres morts et tombés.

Autrement, les forêts seraient encombrées de troncs secs qui ne pourriraient pas, et qui empêcheraient longtemps les jeunes arbres de se développer et de remplacer les autres.

C'est rarement que ces insectes attaquent des arbres

parfaitement sains ; mais ils aperçoivent bien vite leurs points avariés, et s'en servent pour y placer leurs œufs. Quand les petits vers éclosent, ils mangent les tissus humides sous l'écorce ; mais, en grossissant, ils pénètrent souvent dans le bois solide. Les galeries tortueuses ainsi creusées peuvent être très longues et même traverser entièrement le tronc ; elles reçoivent et retiennent l'eau, et forment des centres de dépérissement et de pourriture.

Dans ce bosquet, à Hull, nous trouvons sur les noyers les quatorze espèces suivantes de Cérambycides :

Obrium rubrum Newm., *Morlorchus bimaculatus* Say, *Xylotrechus colonus* Fab., *Neoclytus erythrocephalus* Fab., *Euderces picipes* Fab., *Typocerus velutinus* Oliv., *Leptura proxima* Say, *Dorcheschema nigrum* Say, *Goes pulverulenta* Hald., *Goes oculenta* Lec., *Leptostylus macula* Say, *Liopus cinereus* Lec., *Liopus querci* Fitch, *Saperda discoidea* Fab.

Plusieurs de ces espèces ont été bien décrites par Provancher dans le second volume de sa *Petite Faune entomologique du Canada* ; mais les cinq qui suivent ne sont pas incluses dans cet ouvrage excellent.

O. rubrum, longueur .25 pouce, est un joli petit insecte d'un rouge pâle et qui est très rare. *G. pulverulenta*, long. 1 pouce, n'a jamais été signalé en Canada, je pense, excepté ici, où j'ai capturé quelques individus sur un noyer avarié. *L. cinereus* et *L. querci* sont très petits, antennes très fines ; leurs larves attaquent les tiges. *S. discoidea* est assez commun sur les arbres abattus ; la couleur de l'insecte est généralement jaunâtre ou jaune, mais elle varie beaucoup, celle du mâle étant quelquefois presque noire.

Une autre famille destructive est celle des Buprestides ; mais les espèces en sont moins nombreuses. Ces insectes se distinguent facilement par leurs couleurs métalliques et la dureté de leur corps. Sous les tropiques, il y a des espèces d'une splendeur merveilleuse,

en maille d'émeraude et d'or ; ce sont de veritables bijoux. Les larves des Buprestides sont plus aplaties que celles des Cérambycides ; elles sont aussi apodes, et les segments posterieurs sont resserrés, leur donnant une taille ressemblant à celle des têtards. Leurs habitudes ressemblent beaucoup à celles des Cérambycides ; mais quelques-unes de nos espèces attaquent les feuilles au lieu des troncs et des tiges.

Six espèces se trouvent assez fréquemment sur les noyers, dont la plus commune est *Dicerca lurida* Fab. Cet insecte est d'un brun cuivré foncé, et se distingue de l'espèce suivante par les extrémités allongées des élytres, ayant chacune deux petits points et ne s'écartant pas. *D. divaricata* Say est une espèce bien connue qu'on trouve le plus souvent sur les érables et les hêtres. *Chrysobothris femorata* Fab. est un insecte fort renommé comme déprédateur, fréquent sur les pommiers ; et il est intéressant de savoir qu'il est commun aussi sur les noyers. *Anthaxia viridifrons* Lap., *Agrilus egenus* Gory et *A. otiosus* Say, sont des espèces plus petites dont les larves infestent les branches.

Les Rhyncophorides nous offrent aussi quelques espèces plus ou moins nuisibles aux arbres. Ces Coléoptères se distinguent nettement par la prolongation en bec de la partie antérieure de la tête ; ce bec est souvent fort allongé, et même chez quelques genres atteint une longueur bien plus grande que celle du corps. Le bec est aussi quelquefois très fin, au point qu'il est presque incroyable qu'il puisse renfermer les muscles et les autres organes nécessaires au mouvement des mâchoires. Pourquoi ce bec tellement allongé ? C'est l'instrument que la femelle emploie pour percer un trou où placer un œuf ; et celles qui ont le rostre le plus long attaquent des fruits protégés d'épaisses enveloppes, comme les glands et les noisettes. On peut s'assurer que la longueur du bec n'est pas seulement une parure, en observant que c'est ici la femelle qui est pourvue du plus long, tan-

dis que, en général, le mâle possède les structures spécialement développées.

A l'égard des larves, elles sont courtes et corpulentes, se tenant cachées dans cette partie de la plante où elles vivent. Le fondateur du *Naturaliste* a dit succinctement : "Il n'est pas une partie de végétaux, bourgeons, feuilles, fleurs, fruits, tige, écorce, bois, moëlle, racines, qui soit affranchie de leurs atteintes, et ne puisse servir de nourriture et de retraite à quelqu'une de leurs larves."

Nous n'avons plus à present qu'à mentionner sept espèces, dont *Hormiscus saltator* Lec., très petit et assez rare, appartient aux Anthribides, et les autres aux Curculionides. *Ithycerus noveboracensis* Forst. est le plus grand de nos charançons ; mais sa couleur grisâtre maculée de blanc le protège si bien que l'on peut à peine le trouver quand il reste sur l'écorce. *Magdalis olyra* Hbst., tout noir, est quelquefois commun sous l'écorce. *Anthonomus suturalis* Lec., plus petit, a une tache rouge aux élytres, et on le trouve dans les galles que forment de petites punaises sur les feuilles. *Conotrachelus posticatus* Boh. est proche parent du charançon, qui détruit tant de prunes et qu'on appelle le "petit turc." *Acoptus suturalis* Lec. est une petite espèce grisâtre dout les larves creusent l'écorce. Enfin, *Balaninus rectus* Say (?) appartient à un genre où le bec est fortement allongé et atténué, et dont les larves vivent dans les noix.

Pour ne vous plus ennuyer, il faut que je me refuse le plaisir de faire mention des insectes encore nombreux se trouvant habituellement sur ces noyers d'Amérique, et appartenant à tous les ordres principaux. Il y en a beaucoup de nuisibles, beaucoup qui viennent comme simples visiteurs, beaucoup qui sont parasites des formes précédentes. Décrire une telle multitude ! Non, mes amis ; car avant que cela se finirait, la neige aurait de nouveau recouvert nos prés, et les arbres seraient redevenus comme des squelettes défeuillés.

Revenons donc chez nous ; et,en faisant route, pardonnez-moi si vous êtes fatigués de mon premier essai d'être votre guide à la campagne. (1)

W.-HAGUE HARRINGTON.

---

(1) M. Harrington est trop modeste. Loin d'*ennuyer* et de *fatiguer*, son travail est des plus intéressants; et nous comptons bien qu'il reviendra souvent nous racontrer ses "souvenirs entomologiques" ou autres.—RÉD.

L'étude de l'entomologie

La *Semaine commerciale*, de Québec, a accueilli avec une bonne grâce parfaite les observations que nous lui adressions, le mois dernier, à propos d'un article qu'elle venait de publier sur l'importance des études entomologiques. Il nous avait paru, en effet, que notre confrère dépréciait un peu les travaux purement techniques des entomologistes. Mais, comme nous le supposions et comme nous l'avons indiqué, telle n'était pas sa pensée, et, au fond, son avis ne différait pas du nôtre. Il s'est expliqué à cet égard en son numéro du 7 juillet, et nous allons citer, avec satisfaction, l'extrait suivant où il dit la grande utilité qu'aurait une société entomologique qui vulgariserait, au profit de la classe agricole, les travaux techniques des entomologistes :

"Ce que nous voulions dire, c'est que cette science (l'entomologie) est chose si précieuse pour le commun des agriculteurs qui n'y entendent rien, qu'une société ayant pour objet de vulgariser les enseignements de l'entomologie, dans la mesure de ce qui est pratique, pour le plus grand avantage de l'industrie agricole du pays, serait une société utile. Une société qui dirait, non pas dans des rapports publiés après coup, mais au moment opportun, aux cultivateurs de tel endroit de se garer de tel fléau qui les menace et dont ils ne soupçonnent peut-être pas l'existence, à tel moment précis, serait une société à patronner."

Publications reçues

—*Rapport des travaux faits* (à Québec) *durant le dernier tiers de siècle, 1866-99.*

Le grec, le latin. Leur utilité. Leur enseignement dans les collèges.

La vie, l'Evolution, le Matérialisme.

L'antiquité de la terre et de l'homme.

Toutes ces publications récentes ont pour auteur ce travailleur infatigable et bien connu, M. C. Baillairgé, l'ex-ingénieur de la cité de Québec. Les trois dernières sont des mémoires lus devant la Société royale, au mois de mai.

Outre les brochures indiquées plus haut, M. Baillairgé a bien voulu nous envoyer aussi le *Rapport de la Société de Géographie de Québec* qu'il a présenté à la Société royale, et qui est constitué, dans sa totalité, par un plaidoyer en faveur du voyage au pôle Nord projeté par le Capt. Bernier. On y voit le détail des résultats scientifiques que l'on est en droit d'espérer, si le projet se réalise.

(*A suivre.*)

LE
NATURALISTE CANADIEN

VOL. XXVI (VOL. VI DE LA DEUXIÈME SÉRIE) No 8

Chicoutimi, Aout 1899

Directeur-Proprietaire: l'abbe V.-A. Huard

La Station biologique marine du Canada

En 1898, le Parlement votait une somme de $5000 pour l'organisation d'une Station biologique marine au Canada, avec l'entente que chaque année une somme de $2000 serait mise à sa disposition pour en assurer le maintien et le fonctionnement.

Cela fait, les universités du Canada furent invitées à nommer chacune un représentant, pour former le Bureau d'administration de la Station, le ministre de la Marine et des Pêcheries nommant le commissaire des Pêcheries, M. Edw. E. Prince, comme représentant de son ministère. Plus tard, le Prof. McAllum, de Toronto, et le Prof. McBride, de Montréal, furent adjoints au Prof. Prince, comme autres représentants du même ministère.

Le 20 janvier 1899, le Bureau tint sa première réunion à Montréal. Sur les renseignements fournis par M. Prince, on s'accorda à reconnaître que la région la plus favorable pour les débuts de l'entreprise serait la baie de Passamaquoddy, remarquable pour la richesse et la variété de la vie ma-

rine que l'on y rencontre, et St. Andrews, N. B., fut jugé l'endroit le plus propice pour y fixer la Station.

A une deuxième réunion du Bureau, qui eut lieu à Ottawa, le 24 février, il fut décidé de demander des soumissions pour la construction de l'édifice de la Station, afin que tout fût prêt pour la mise en opération de l'institution durant l'automne de 1899.

Depuis le printemps, on s'est occupé de pourvoir la Station d'un assortiment de livres de science, d'instruments scientifiques, et de tous les objets nécessaires pour monter convenablement le laboratoire.

Le Bureau a tenu sa troisième réunion le 25 juillet à la Station même, à St. Andrews, N. B.

Comme nous l'avons déjà dit, M. Edw. E. Prince est le directeur de la Station. Le Prof. Penhallow, de Montréal, est le secrétaire du Bureau d'administration.

Sous certaines conditions, on peut dès cette année être admis à faire des observations et des études scientifiques à la Station biologique.

Nous avons lieu de croire que la science canadienne recueillera des bénéfices intéressants de l'établissement de cette Station. Mais, si nous ne nous trompons, nos concitoyens de langue anglaise seront à peu près les seuls à tirer profit des facilités offertes dans cette institution aux amateurs des sciences. Car, malheureusement, nos compatriotes français, absorbés par les affaires, par les lettres et les beaux-arts, donnent très peu d'attention aux études scientifiques. On dirait que, de ce côté de l'Atlantique, le tempérament français est antipathique aux sciences, tandis que nos cousins de France, comme on sait, ne le cèdent à personne dans le domaine même des sciences d'observation. Mais nous croyons plutôt que l'infériorité manifeste des Canadiens-Français, sur ce terrain, n'est que le résultat naturel du peu de place que l'on donne, dans tout notre système d'instruction publique, aux connaissances purement scientifiques : sujet que nous ne voulons aujourd'hui qu'indiquer.

Nouvelles entomologiques

Monsieur le Directeur,

Pendant le mois de juin, je suis allé à plusieurs reprises visiter les aubépines en fleurs : c'est le rendez-vous favori d'une foule d'insectes de presque tous les ordres. Les plus largement représentés sont les Diptères, les Hyménoptères et les Coléoptères. Ces derniers sont les seuls dont je me sois occupé. J'en ai pris quantité de spécimens appartenant aux espèces suivantes :

Homalinum humerosum Fauv.
Epuræa æstiva Linn.
Dichelonica elongata Schm.
Trichius affinis Beauv.
Photinus corruscus Lin.
Telephorus carolinus Fab.
" *fraxini* Say.
Cephaloon lepturides Newm.
Anaspi rufa Say.
Mordellistena scapularis Say.
Cyrtophorus verrucosus Oliv.
Corphyra lugubris Say.
" *collaris* Say.
Molorchus bimaculata Say.
Gaurotes cyanipennis Say.
Leptura ruficollis Say.
" *sphæricollis* Say.
" *subargentata* Kirby.
Leptura chrysocoma Kirby.
" *mutabilis* Newm.
" *lineola* Say.
Syneta ferruginea Germ.
Diabrotica vittata Fab.
Crepidodera helcines Lin.
Hippodamia 13-punctata Lin.
Coccinella 9-notata Herbst.
" *5-notata* Kirby.
" *tricuspis* Kirby.
Adalia bipunctata Lin.
" *frigida* (var. *opthalmica*)

En tout 30 espèces représentant 10 familles différentes.

Pour ce qui est du *Cepholoon lepturides*, j'ai rencontré plusieurs spécimens qui diffèrent notablement pour la couleur et la taille du type décrit par l'abbé Provancher. Au lieu d'être entièrement jaunes, plusieurs sont presque complètement noirs, plusieurs ont au moins les élytres noires. Ce sont sans doute des variétés.

On m'a apporté au commencement de juin un magnifique Hydrophile triangulaire. Ce bel insecte est très rare, au point que l'abbé Provancher doutait de sa présence dans la province de Québec. C'est le deuxième spécimen capturé à Lévis.

J'ai aussi rencontré trois Chrysomélides appartenant à un genre qui n'a pas encore été signalé, je crois, dans la province de Québec : le genre *Gonioctena* Redt. Les caractères suivants le distinguent de ses voisins, d'après Horn et Leconte : cavités coxales antérieures ouvertes, ongles obtusément dentés, jambes dilatées et dentées à leur extrémité. Forme ovale oblongue. Elytres ponctuées dans les stries. Prothorax jaune avec taches noires. Elytres jaunes, rougeâtres, aussi avec taches noires. Il y a, dans les collections de l'université Laval et du musée de l'Instruction publique, des espèces appartenant à ce genre, comme *G. viminalis* Lin. Elles viennent de l'étranger. Le catalogue Henshaw mentionne deux espèces de *Gonioctena* pour l'Amérique du Nord, *G. arctica*, Mann., *G. pallida* Linn. N'ayant pas sous les yeux la description, je ne puis dire si mes spécimens appartiennent à l'un ou à l'autre, ou bien si ce ne sont pas des insectes introduits d'Europe, comme le *Sphæridium scarabæoides*.

Enfin il m'est tombé sous la main, dans un petit voyage au Cap-Rouge, une Coccinellide nouvelle pour moi et que j'ai vainement cherchée dans les collections mentionnées plus haut. D'après la *Faune* de Provancher, elle semblait appartenir au genre Anate. Son facies la rapproche assez de *Anatis 15 punctata*. Voici la différence la plus saillante. Tête noire avec une tache jaune près de chaque œil. Prothorax jaunâtre avec une petite tache noire près de chaque bord, et une autre grande tache noire centrale, partiellement interrompue par une ligne longitudinale jaune. Elytres jaune rougeâtre avec chacune six taches noires : une petite à la pointe de l'écusson, une autre grande continuant celle du prothorax, trois autres irrégulières formant une ligne transversale au milieu, et une dernière près du sommet. Longueur, 0.36 pcs.

En terminant ces quelques notes, je vous cite le fait d'un Lepture (*L. nigrella* Say) trouvé presque sans vie au

pied d'un sapin. La pauvre bête s'agitait péniblement et non sans raison : car elle avait perdu la tête. Est-ce le bec d'un oiseau qui a fait cette exécution capitale ? ou bien, hypothèse moins probable, la manie du suicide ferait-elle aussi des victimes chez les insectes ? Quoi qu'il en soit, le dernier souffle de vie qui restait à l'animal est disparu par les émanations d'un peu de cyanure de potassium.

ELIAS ROY, ptre,
Collège de Lévis.

Une belle plante d'ornement

Nous allons indiquer aux amateurs une acquisition facile à faire pour leurs plates-bandes : quelque chose de très joli, de très original, et qui fera s'extasier tous les visiteurs de leurs parterres . . .

Oui, nous osons leur proposer d'y planter une bonne grosse touffe de Marguerites blanches, *Chrysanthemum leucanthemum*, L., la Marguerite des champs bien connue et qui fait le désespoir des propriétaires de maintes prairies.

Cette pauvre plante, objet de la répulsion générale, et qui croît comme elle peut, il faut voir à quelle fête elle se trouve, quand on la plante dans une terre ameublie et bien engraissée, et qu'on l'y met de telle sorte qu'elle ne soit plus étouffée par cent végétaux rustiques et grossiers.—Alors, elle devient de belle taille, elle émet quantité de belles tiges élancées ; et, tout à coup, en juillet, elle se couvre d'une multitude de fleurs très jolies : des boutons d'or entourés de grands rayons d'un blanc de lis !

Ah ! si la Marguerite n'était pas officiellement qualifiée de mauvaise herbe ; ou encore, s'il n'y en avait pas un seul spécimen dans le pays, et qu'un jour quelque fleuriste la lançât sur le marché comme importée de la Cochinchine ou de Mada-

gascar, je vous assure que tout le monde se pâmerait d'admiration à la vue de la nouvelle fleur, à qui l'on donnerait un nom en "a", et que l'on cultiverait ensuite avec passion, non seulement dans l'humble chambrette de la couturière, mais aussi et surtout dans la serre du bourgeois.

Donc, je prie qu'on essaie la Marguerite blanche dans le jardin ; et l'on se convaincra que nous avons sujet de la recommander aux amateurs. Car nous savons bien que personne ne nous croira sur parole, tant le préjugé a de force.

Quelques aperçus sur la géologie du Saguenay

(Continué de la page 175 du volume précédent)

Pourquoi n'y aurait-il pas des dépôts de houille dans le bassin du lac Saint-Jean, si beau réservoir fait pour ainsi dire exprès pour cela, créé au moment opportun pour y recevoir les matières premières qui ont dû les former ? C'est, nous disent des géologues, que la chose n'est pas possible ; que la formation de ce bassin ne laisse pas la moindre prise à une telle théorie, qui est tout à l'encontre des notions existantes et qui, du coup, si on y prêtait l'oreille un instant et si on la laissait vivre un jour, compromettrait fort les vrais principes mêmes de la géologie ; que l'existence de la houille dans le *Royaume de Saguenay* n'est pas plus permise que la blanche neige sur le delta des Amazones, que la tendre verdure sur les sommets des Himalayas, ou que les fleurs d'oranger sous les cercles polaires.... Mais qui vous dit que la neige, la verdure et les fleurs n'ont pas existé à ces endroits indiqués ? Aujourd'hui, c'est une chose contestée et avec raison ; mais jadis ? quand Dieu s'exerçait à édifier des chefs-d'œuvre—Il n'en faisait pas d'autres—. Il a bien pu, comme il est probable, faire fleurir au pôle les plantes des tropiques, blanchir l'équateur à l'instar des pô-

les, faire reverdir, sur la cime altière des hautes montagnes de l'Asie, une auréole incomparable de toutes les plantes existantes, comme il a pu enfouir, *ensiler*, à l'insu des savants, dans cette vaste dépression des Laurentides que nous contemplons dans le moment, ces mêmes plantes qui recouvrirent la terre pendant des siècles durant et dont nous cherchons à démontrer l'existence après les avoir carbonisées sans autorité. Si vous le voulez bien, faisons un rapprochement, qui a sa place ici, pour voir si nous avons au moins un semblant de raison

Coup d'œil vers l'ouest

Contemplons un instant les grandes plaines du Nord-Ouest—terre promise du *ranchero* et du laboureur—dominant par leur altitude le Canada tout entier, couvertes de prairies aux horizons sans bornes, sillonnées de rivières, de fleuves même, qui les fertilisent à profusion et facilitent les communications sur ce vaste territoire : qui nous dit que, sous les plis verdoyants de ces ondulations sans fin qui fatiguent la vue ; que sous les moissons dorées qui se balancent à la brise comme les eaux d'un lac mollement agitées ; que, sous les pas des immenses troupeaux paissant sans souci dans les gras pâturages qui tapissent la plaine et la base des montagnes où l'ombre et l'abri ne se mesurent pas qui nous dit qu'il existe là de vastes et profondes houillères reposant sous les replis ondulants de ce beau territoire, le plus riche de la terre, qui s'étend là-bas ? Tout comme les Laurentides, cette importante région était sortie des eaux lorsque les premières plantes commencèrent leur naissance et leur prodigieux développement ; aussi se couvrit-elle comme celle-là d'une végétation abondante qui se renouvela indéfiniment et ne fut interrompue que par le refroidissement. C'est alors que, la croûte s'agitant en convulsions violentes sous les assises de ces plaines que la mer seule limitait, ces

vastes ondulations se soulevèrent et se bouleversèrent, accumulant dans leurs larges replis tous les végétaux qu'elles supportaient et que les eaux y entraînèrent en les recouvrant avec une impulsion sans frein,et engloutirent à de grandes profondeurs tout ce gâchis sans nom que la mer effaça en reprenant son niveau.

Mais, après un temps indéfini, les reliefs des côtes occidentales de l'Amérique commencèrent à se dessiner grâce à un soulèvement prononcé de cette partie submergée de notre hémisphère, lequel s'accentuant de plus en plus avec puissance et énergie—la contraction de la croûte aidant—sa surface se *coffra* extérieurement ; et ne pouvant résister davantage à la pression immense qui s'exerçait et de l'est et de l'ouest en même temps, elle éclata longitudinalement et puis se cabra : ce fut le signal de la débâcle. Alors, ne connaissant plus de limites à leur impulsion après cet effort suprême et victorieux,ces deux vastes parties de la couche géologique si violemment séparées s'exhaussèrent abruptes dans les airs,en séparant la plaine sans bornes du nord au sud par un double rempart de fragments énormes de la croûte terrestre, grinçant les unes contre les autres leurs parois intérieures chauffées à blanc et toutes trempées de matières en fusion qu'elles ne pouvaient maîtriser davantage, et dans un dernier élan déchirèrent de leurs arêtes anguleuses et fixes les sombres nuages qui dans le moment enveloppaient la terre. L'impulsion intérieure inestimable, imprimée à ces matières enfin libres d'entraves, centupla la force contractive qui agitait sans cesse la croûte en travail ; et la projection irrésistible,que subirent alors les deux revers retroussés de cette terrifiante entaille, fit se renverser en arrière leurs cimes orgueilleuses à bout d'équilibre, qui, toujours se renouvelant par la puissance de leur mouvement ascensionnel, accumulèrent montagnes sur montagnes dans un fouillis inconcevable de grandeur et d'audace, s'effaçant à demi sous les vagues toujours montantes des torrents souterrains qu'activait l'affreux

débordement des laves en éruption, envahissant les abîmes créés partout et cimentant les chaînes de montagnes à de nouvelles chaînes de montagnes, depuis les rivages glacés de l'Alaska jusqu'à ceux tempérés de Panama.

Cet ébranlement sans nom égrenait partout, sur la frange des grandes plaines humides qui émergeaient à côté, les fragments de cette croûte forcément repoussée en arrière et se brisant en éclats sous son propre poids ; créant ces portiques altiers et menaçants, ces gorges profondes et mystérieuses, espacées de contreforts pleins d'audace, arc-boutant hardiment le flanc de ces montagnes superposées que les entrailles de la terre faisaient bondir de son sein ; relevant du coup les limites orientales du littoral du Pacifique ; soulevant les immenses plaines des Territoires depuis si longtemps submergées ; sculptant en longitude sur notre hémisphère cette épine dorsale incomparable qui solidifia l'Amérique septentrionale comme jamais elle ne l'avait été, et lui restituant en même temps, avec compensation, cette envergure plein l'espace que la mer lui avait enlevée avec moins d'éclat aux premiers âges du monde.

* * *

Ce fameux soulèvement de la croûte terrestre ne s'opéra pas seulement sous le vaste pays qui circonscrit aujourd'hui la base des montagnes Rocheuses, des Sierra et des Cascades ; il s'annonça beaucoup plus loin, peut-être exerça-t-il sa puissance sur toutes les parties du globe. Au moins on peut dire que l'Amérique du Nord reconquit à cette époque son titre de continent, que les bouleversements géologiques antérieurs avaient forcé la mer d'effacer pour un temps de dessous la voûte des cieux. C'est probablement cette fois-là que le bassin silurien du Saguenay perdit l'amertume de ses eaux, qu'y entretenait le vaste océan boréal par le *détroit* de Nekoubau, et qui s'adoucit tout de bon lorsque celui-ci laissa une dernière fois son lit pour de plus lointains rivages.

On peut dire que les plaines du Nord-Ouest sont revenues à la surface fort entamées par ces énormes chaînes des montagnes Rocheuses, si avides d'espace lorsqu'elles apparurent ; mais, d'un autre côté, ce qu'elles ont perdu en étendue, elles l'ont bien retrouvé en valeur ; car les richesses incalculables qui se sont fait jour des entrailles de la terre au moment où la croûte entr'ouverte laissait champ libre aux éruptions—donnant du coup une chance unique aux matières précieuses en ébullition au foyer intérieur de s'exhiber en permanence à la surface—, sont bien, n'est-ce pas? une compensation suffisante pour toutes les pertes subies pendant cette tourmente : sans compter ces autres richesses qui, pendant leur immersion indéfinie sous les eaux de la mer, n'ont fait qu'augmenter leur valeur par la maturation de leurs immenses accumulations de dépôts sous forme de résidus végétaux en voie de se carboniser, et de fait qui l'ont été ; la preuve, c'est que la houille des Territoires est entrée dans le système économique universel avec toute son énergie sans que personne n'ait protesté. Oui, la houille ! Ici les géologues doivent convenir—et de fait ils avouent—qu'elle existe, parce que la chose leur crève les yeux ; parce que tout le monde voit qu'elle brille même au grand jour sur les plages des rivières du Nord-Ouest, sur celles de la Saskatchewan et de ses tributaires, sur celles de la Souris même ; qu'elle existe de plus sous ces quartiers de montagnes que nous avons vus tantôt se renverser dans la plaine aux premiers frémissements de la terre. C'est difficile, voyez-vous, de ne pas se rendre à l'évidence en face d'un témoignage aussi convaincant.

P.-H. Dumais.

(*A suivre.*)

Excursion en Egypte

(Continué de la page 10)

Une demi-heure après notre arrivée au Caire, nous montons à âne, et, de trois à six heures, nous visitons les

quartiers les plus intéressants de la ville, les bazars, deux des plus belles mosquées. Nous avons la bonne fortune de rencontrer trois mariées avec leurs cortèges de musiciens.

"Comment expliquer la fascination que cette ville étrange n'a jamais manqué d'exercer ? Elle n'est nullement cependant ce que nous entendons par une belle ville. La montagne à laquelle elle s'appuie est entièrement privée de végétation, et elle-même est l'une des plus jeunes parmi les grandes villes de l'Orient. Par un côté seulement elle bat toutes les villes que je connais : elle est si féconde en changements que, dans l'espace d'une courte promenade, elle nous conduit à travers plus d'éléments divers de civilisation, plus de manifestations opposées de l'art, plus de contrastes naturels, que nul endroit au monde ; ici les trois parties de la terre se touchent du front.

"Nous n'avons pas secoué la poussière que le vent du désert nous apportait parmi les restes grandioses de la cité des Pharaons,et déjà nous voici sur le trottoir soigneusement arrosé d'une rue dont les deux côtés sont bordés de maisons élégantes bâties à l'européenne. Quelques pas plus loin,nous nous enfonçons entre les deux hauts murs d'une rue sombre. Aucune fenêtre aux vitres éclatantes ne met gaiement la vie domestique en rapport avec le va-et-vient de la rue ; des balcons scrupuleusement grillés de treillages en bois font saillie devant nous, derrière nous, par-dessus nous, à droite et à gauche, et dérobent tout se qui loge et s'agite au delà, aux regards des passants ou des voisins. A travers les fenêtres et les ouvertures, l'œil de plus d'une femme arabe s'abaisse sur nous ; car les mosrhebyehs, c'est ainsi qu'on appelle ces cages formées de lattes disposées sur un riche modèle et artistiquement tordues, donnent de l'air aux appartements des femmes et permettent aux belles de voir sans être vues. Le nom de ces saillies, qui sont parmi les particularités qu'on n'oublie pas du vieux Caire, vient de l'arabe sharàboiro ; c'est là en effet, dans des cavités rondes

ménagées au plancher, que l'on met les goullehs, vases en terre poreuse qui servent à rafraîchir l'eau. Ces ruelles vraiment orientales, si étroites que deux cavaliers ont peine à y passer de front, sont toujours remplies d'ombre et de fraîcheur ; le Caire a bien raison de les préférer aux larges rues des quartiers nouveaux.

"Nous nous frayons un chemin à travers l'une des grandes artères de la ville,et passons devant la haute porte d'une mosquée. De pieux musulmans sortent et se dérangent poliment pour faire place à des moines franciscains, qui semblent sérieusement se consulter auprès de la maison d'Allah. Ici, nous tournons dans une rue plus spacieuse. Hommes, bêtes,voitures s'y pressent : tandis que les premiers causent et s'appellent, on entend çà et là le braiment d'un âne ou le grognement d'un chameau ; mais nulle part l'oreille n'est blessée par le tintamarre étourdissant des cités européennes ; car les roues roulent sans bruit sur la chaussée molle et non pavée. Nous avons à peine réussi à nous ouvrir un passage à travers la presse, et déjà nous sommes arrivés sur une place déserte,environnée de maisons en ruines. Des vautours planent circulairement et, dans la boue, des chiens errants cherchent des os. Une ordure sèche et poudreuse, dans laquelle même les mauvaises herbes n'ont garde de prendre racine, s'entasse ici en monceaux épais, tandis que là-bas, derrière ce mur, dans les jardins arrosés d'un riche, les plantes de toutes les zônes se trouvent rassemblées, se gonflent de suc et grandissent avec une rapidité merveilleuse. Devant la porte, un arabe, monté sur un cheval richement caparaçonné, jette un coup d'œil sombre sur les belles Européennes qui, riant et le visage découvert, passent à grand bruit devant lui dans leur voiture viennoise. Un coureur précède les chevaux et leur fraye un chemin à travers la foule, jusqu'au moment où ils arrêteront devant un magasin brillant, dont l'étalage met en vente tout ce que les capitales de l'Europe ont inventé de plus récent pour la parure des

femmes. Juste en face un arabe offre, sur un char à bras misérable, sa pitoyable camelote, à laquelle il est difficile de donner un nom spécial. Une longue file de chameaux nous force à nous ranger. Comme des navires que traîne un remorqueur, chacun d'eux est attaché au précédent et a sur le dos une balle qu'il porte au chemin de fer. Le sifflement de la locomotive se mêle ici au grognement rauque de la patiente bête de somme. Dans les superbes jardins de l'Ebekiyèh, la noire gardienne d'un marmot arabe s'assied à côté d'une bonne française et de l'enfant blond qu'elle surveille, tandis qu'un petit maître italien allume sa cigarette à celle d'un trafiquant nubien. Des fenêtres ouvertes d'un salon orné de tables de marbre et de glaces à cadres dorés, s'échappent les derniers airs européens chantés devant une réunion de dames. Vous écoutez machinalement, et vous êtes tiré brusquement de votre rêverie par le son clair de l'or que des joueurs échauffés lancent sur la roulette,dans une pièce voisine de la salle de concert. Vous tombez de là dans une ruelle latérale, bordée de balcons et de fenêtres de harem finement tournées. Devant uu café, assis sur la terre nue, des personnages basanés et noirs écoutent avec beaucoup d'agrément le récitatif nasal d'un chanteur populaire ; mais cette musique simple ne dit rien à votre oreille blasée, et vous vous dégagez de la foule. Cette fois, c'est une belle allée, et vous marchez à l'ombre de grands bebbukhs, pour vous retrouver bientôt entre les parois d'une ruelle étroite, bariolée, vivante. Le large Nil vous apparaît et scintille au loin, une forêt de mâts se dresse devant vous : c'est le port de Boulaq. Côte à côte avec un steamer richement équipé aborde un lourd chaland nubien aux voiles latines en lambeaux, identique pour la forme aux bateaux que nous voyons sur les tableaux du temps des Pharaons apporter les tributs du Soudan à l'Egypte."

Parmi les descriptions que j'ai lues du Caire, je n'en ai pas trouvées qui rende mieux mes impressions personnelles.

que celle de M. Ebers ; c'est ce qui m'a décidé à la joindre à mon récit, persuadé que je n'aurais pas réussi à la faire aussi exacte.

Des deux mosquées que nous avons visitées, la première, celle de Touloun, est le plus ancien monument que renferme le Caire. Elle fut bâtie l'an 263 de l'hégire (876), par Ahmed-ebu-Touloun, qui gouvernait l'Egypte pour son propre compte tout en reconnaissant la suzeraineté du khalife abbasside El-Motamed-ebu-Moutaouakkel. Cette mosquée peut être considérée comme le type le plus pur de l'architecture arabe en Egypte, pendant la première époque. L'édifice a été construit d'un seul jet, et les réparations faites par le sultan Melek-el-Mansour, en 696 de l'hégire (1296), n'y ont apporté aucunes modifications importantes.

Nous visitons ensuite la mosquée du sultan Hassan. Ce magnifique édifice s'élève à l'extrémité du boulevard Mehemet-Ali au pied de la citadelle. C'est un des plus beaux monuments de l'Egypte musulmane, tant par la hardiesse de sa coupole, la hauteur de ses minarets, ses dimensions imposantes, que par la richesse de son architecture. L'origine de ce monument remonte à l'année 757 de l'hégire (1356).

E. GASNAULT.

(A suivre.)

Publications reçues

—E.-Z. Massicotte, *Monographies de Plantes canadiennes—Suivies de Croquis champêtres, et d'un calendrier de la Flore de la province de Québec—Avec des illustrations par Edm.-J. Massicotte.* Montréal. C.-O. Beauchemin & Fils. 1899.—50 cts l'ex.

Ce n'est pas tous les jours, surtout en ce pays, que l'on voit les avocats publier des ouvrages d'histoire naturelle. M.

Massicotte nous démontre pourtant, par la publication du joli volume dont on vient de lire le titre, que la chose n'est pas impossible. A dire le vrai, cet ouvrage n'est pas strictement scientifique ; il est aussi beaucoup une œuvre de poète. On y trouve même ce que signifient telles et telles plantes dans le "langage des fleurs,"—une langue dont les naturalistes font généralement bon marché.

Dans les quelques pages consacrées à chacune d'un certain nombre de nos plantes sauvages, il y a des renseignements descriptifs, historiques, utilitaires, anthologiques, etc. Et tout cela est d'une lecture intéressante. Nous avouerons pourtant que les gravures de ces plantes communes nous ont charmé davantage, à cause des souvenirs qu'elles nous ont rappelés : souvenirs de nos premières herborisations, où la rencontre de quelqu'une de ces pauvres fleurs nous valait tant de bonheur. En un mot, ce volume a été pour nous comme un "album" de photographies, que l'on feuillette avec émotion, parce qu'on y revoit de vieux amis, non pas oubliés, mais disparus ou éloignés.

—*Nos Saints ou Abrégé de la vie des Saints et des Bienheureux des trois Ordres de notre séraphique Père S. François, Orné de 212 gravures,* par un Frère Mineur de Montréal. Québec, Imprimerie franciscaine missionnaire. 1899.

Nous recevons ce précieux ouvrage de notre confrère montréalais, la *Revue du Tiers-Ordre*, qui l'offre en prime à ses abonnés. C'est un volume de 472 pages in-8o. imprimé sur papier de luxe, dont chaque page est entourée d'un encadrement de fantaisie. La vie de chacun des saints personnages de l'Ordre franciscain est racontée ordinairement en une ou deux pages de texte compact, avec, le plus souvent, son portrait en photogravure. Ces vies sont fort bien écrites, et la lecture en est très édifiante, comme on l'imagine bien, non seulement pour les Tertiaires, si nombreux à présent dans le pays, mais encore pour tous les chrétiens.

—N.-E. Dionne, *Pierre Bédard et son temps.* Ce mémoire, préparé pour la Société royale, est fort intéressant. L'histoire de ce grand patriote est trop ignorée aujourd'hui, et nous félicitons notre ami le Dr Dionne d'avoir fait revivre aux yeux de nos contemporains cette belle figure du commencement du siècle.

—*Annales de la Société entomologique de Belgique.* Tome 42e. Bruxelles, 1898. Gros in-8o de 564 pages, Cette publication annuelle de travaux sur l'entomologie universelle est sans doute l'une des plus importantes de l'Europe.

—Moyennant l'envoi de 10 cents en timbres-poste à la librairie J.-B. Baillière et Fils, 19, rue Hautefeuille, Paris, nos lecteurs peuvent se procurer une brochure de 108 pages à deux colonnes, intitulée : *Bibliographie géologique et paléontologique.*

(*A suivre.*)

LE
NATURALISTE CANADIEN

VOL. XXVI (VOL. VI DE LA DEUXIÈME SÉRIE) No 9

Chicoutimi, Septembre 1899

Directeur-Proprietaire : l'abbe V.-A. Huard

Au pole Nord

Le 28 août dernier, nous avons eu le plaisir de recevoir la visite du Capt. J.-E. Bernier, l'auteur bien connu d'un projet de voyage au pôle Nord. Deux heures durant, l'aimable marin nous a entretenu de l'expédition qu'il prépare de longue main, nous décrivant le navire de construction plutôt étrange qui le conduira le plus loin possible dans l'océan polaire, nous expliquant les raisons qui ont déterminé le choix de la route qu'il entend suivre, nous racontant d'avance les travaux et les observations des membres de l'expédition, nons donnant même des détails sur plusieurs points de son plan de voyage qu'il garde relativement secrets. Et il fait bien de ne pas livrer au public tous les détails de son organisation ! Car il y a, dans l'univers, des pays où il faut piétiner sur place moins longtemps qu'au Canada, avant de pouvoir réaliser des projets scientifiques. Nos voisins des Etats-Unis, par exemple, ne se gêneraient guère de mettre à exécution sans aucun retard les plans du Capt. Bernier, s'ils en connaissaient seulement toutes les lignes essentielles.

En février, nous désignions M. Bernier comme "l'homme de l'œuvre." La connaissance personnelle que nous avons eu le plaisir de faire du hardi navigateur a pleinement justifié à nos yeux la justesse de cette appellation. Ce désir d'explorer le sommet septentrional du globe est en effet, chez lui, comme une sorte de vocation. A part son extraordinaire vigueur physique, à part l'expérience et la science qu'il a acquises par un tiers de siècle de navigation sur tous les océans, le capitaine a mûri son projet de voyage au pôle Nord depuis plus de vingt années. Aussi il paraît connaître toutes les conditions climatériques et autres des régions boréales comme s'il y avait passé sa vie. Il est au fait de toutes les explorations antérieures de ces lieux, et des résultats qu'elles ont valu à la science, et des erreurs ou des fautes commises par ses devanciers. C'est merveille surtout de voir avec quel sens pratique et quelle prudence impeccable il a pensé à tous les détails du futur voyage d'exploration, "ne laissant rien à la fortune de ce qu'il peut lui ôter par conseil et par prévoyance" (comme parlait Bossuet, qui, par exemple, ne disait pas cela du Capt. Bernier). Bien qu'enthousiaste de son idée, il en calcule froidement toutes les chances et tous les risques, il prévoit tout ce qu'il est humainement possible de prévoir, et il prend ses mesures en conséquence. En de telles conditions et avec un homme de cette trempe, le projet nous paraît d'exécution relativement facile ; et nous croyons que le succès de l'entreprise est plus que probable.

Malheureusement, voilà l'entreprise retardée d'une année, le gouvernement d'Ottawa n'ayant pas accordé, au cours de la récente session, la subvention sur laquelle comptait l'opinion publique, comme aide au Capt. Bernier—qui, jusqu'aujourd'hui, a dépensé $5000 de sa fortune personnelle en faveur de la réalisation de son projet. Cette abstention du gouvernement nous avait fait penser d'abord que l'Etat se désintéresse tout à fait de cette question d'une expédition

canadienne ; mais nous avons appris avec joie que ce n'est que partie remise jusqu'à la prochaine session, où l'on votera certainement, paraît-il, le secours demandé. Tant mieux ! Et il ne faudra pas retarder davantage, si l'on ne veut pas que le brave marin canadien, vieillissant comme nous d'un an par année, et désespérant de rien obtenir de sa patrie, aille offrir aux Américains une aubaine dont ils sauraient tout de suite profiter. Mais, on peut le croire, ce serait la mort dans l'âme que notre compatriote se verrait obligé de planter au pôle le drapeau étoilé au lieu de nos couleurs nationales.

Croirait-on que, déjà, quatre-vingt-dix personnes ont demandé à faire partie de ce voyage d'exploration qui durera quatre années, et dont le personnel ne comprendra que huit hommes en tout ! Un professeur des Etats-Unis, dont plusieurs spécialités scientifiques indiquent la compétence, paraît avoir été accepté des premiers. Des demandes ont même été reçues de la part de deux prêtres canadiens-français ! Le Capt. Bernier ignore encore si les circonstances lui permettront de s'assurer ainsi la présence d'un ecclésiastique dans le personnel de son expédition. Il dit toutefois volontiers combien il aurait de bonheur à voir un prêtre au nombre de ses compagnons, non seulement afin de n'être pas privé durant un si long espace de temps des secours religieux, mais aussi parce qu'il aurait tant de joie s'il voyait un prêtre canadien-français planter la Croix sur l'extrémité de l'axe de la terre, en même temps qu'il y fixerait lui-même le drapeau du Canada... Voilà une belle idée et qui honore le marin patriote et chrétien qui s'en inspire. Si un aussi beau rêve se réalise par la grâce de Dieu, il y aura, en ce temps-là, un sublime sujet de poème lyrique, qui fournira à quelque jeune barde de la vallée du Saint-Laurent l'occasion de faire résonner son luth longtemps silencieux.

Quelques aperçus sur la géologie du Saguenay

(Continué de la page 122)

Eh bien, dites-nous qui aurait mis à découvert ces riches dépôts houillers, ces intéressantes mines de charbon, que personne n'aurait soupçonnés sous ce fond de mer après le soulèvement que nous venons d'entrevoir, et que nous ignorerions peut-être encore, si les rivières, formées des torrents surgissant de ces fameuses montagnes, n'eussent pas, en creusant leurs lits profonds dans cette grande plaine toute trempée et dénudée pour *rattrapper* la mer qui fuyait, frôlé d'aussi près par hasard ou par accident quelques-uns de ces dépôts houillers et dévoilé ainsi leur secrète existence ? Ce ne sont pas les géologues !

Vous dites que ce ne sont pas les géologues ? Parce que c'est d'après eux-mêmes que vous parlez ainsi, n'est-ce pas ? Mais il n'y a rien de surprenant à cela. Ces messieurs ne sont pas géologues dans le but simplement de faire des découvertes, de chercher ici et là si telle couche géologique ne contiendrait pas par hasard de ceci, de cela ; ils savent d'avance à quoi s'en tenir. Leur spécialité ne s'étend pas à des limites incertaines ; elle consiste bien à constater si telle matière, par exemple, trouvée dans telle formation, soit : l'or, l'argent, le cuivre, le fer, ou le granit, le marbre, le quartz, le schiste... la houille ! est bien la chose vraie, le minerai indiqué, la roche nommée par le *prospector* en voie de découverte, qui, lui, est justement l'homme à voir à ces sortes de choses. "Non pas nous !" se disent ces hommes de la science. "Nous, Dieu merci, nous n'avons pas à nous occu-
"per de ces détails. Ce sont les secrets de la science que
"nous cherchons à deviner, à découvrir, mais non pas ces
"mines d'or, d'argent, de houille, de pétrole, ni ces carrières
"de marbre, de granit, de calcaire, etc., qui intéressent, il est
"vrai, le commun des mortels. Mais, voyez-vous, notre

"science ne regarde pas à la valeur, ni à l'importance des mé-
"taux, des minéraux ou d'autres matières : elle les constate
"*de visu*, bien entendu, elle en prend note : voilà tout. Que ce
"soit un grain de sable ou un grain d'or, elle ne tâtonne pas
"pour le dire et le prouver, s'il vous plaît. *La géologie*,
"voyez-vous, *est la doctrine ou la science*, si vous voulez, *de
"la formation et de la structure de la terre en dessous de la
"surface.* La terre peut exister sans l'or et la houille ; tout
"comme l'huître peut vivre sans la perle ; de même la scien-
"ce géologique existera elle aussi toujours quand même.
"Voilà !"

* * *

Si la houille est si bien constatée dans les Territoires du Nord-Ouest, comme nous venons de le voir, pourquoi son existence dans le grand bassin silurien du lac St-Jean serait-elle idéale et controuvée, quand la formation géologique de ces deux régions, pour ainsi dire identique et du même âge, quoique sous une échelle différente, tend à prouver tout le contraire, c'est-à dire, que la houille doit tout naturellement y exister et qu'elle y existe évidemment ?

Ce rapprochement que nous venons de faire ne doit pas être préjudiciable, comme vous voyez, à la théorie que nous défendons. Au contraire, si nous n'avons rien exagéré—ce dont nous sommes convaincu—ce rapprochement nous mettra sur la voie des découvertes que le hasard seul a pu retarder : car si la vallée du lac St Jean se fût égouttée par la fameuse crevasse qu 'un cataclysme ouvrit un jour sous son lit, et que celle-ci eût tenu ouvertes ses deux superbes lèvres, qui ont fait défaut par endroits, nous aurions vu reluire depuis longtemps, au grand jour, sur leurs rebords imposants, de pareils dépôts de houille comme on en voit briller sur les berges élevées de la Saskatchewan et de ses tributaires.

LE SYSTÈME LAURENTIEN DU SAGUENAY

La formation cristalline du système laurentien repré-

sente la matière première qui contribua à solidifier la croûte de la terre. Mais c'est surtout ici dans le *Royaume de Saguenay* et dans une bonne partie du Canada qu'elle se déploie avec plus d'ampleur et de caractère, exhibant scrupuleusement en même temps le relief vrai de son orographie primitive. Elle domine au nord du Saint-Laurent depuis le Labrador jusqu'à la limite ouest de Keewatin ; elle disparaît ensuite sous d'autres formations plus récentes en courant à l'ouest, mais se continue vers le nord-ouest depuis le lac des Bois jusqu'à l'océan Glacial, à mi-chemin de la baie d'Hudson et du grand fleuve Mackenzie.

Cette formation, surtout dans le Saguenay, se compose généralement de roches feldspath, sous forme de gneiss rouge et gris, marié de granit, syénite, trap et porphyre assumant une position mitoyenne avec le mica-schiste, le quartz, le calcaire et le fer magnétique.

Avant la superposition de nouvelles couches géologiques, la croûte laurentienne s'étendait jusqu'à la mer occidentale ou océan Pacifique ; mais les eaux ayant envahi le vaste espace qui devait plus tard former les grandes plaines américaines et les montagnes Rocheuses, elles y séjournèrent assez longtemps pour y accumuler des argiles et des calcaires à une telle profondeur, que tout le système laurentien de cette partie de l'Amérique du Nord s'effaça sans retour, enfouissant en même temps sous ces nouvelles formations toutes les agglomérations des plantes que les diluviums primitifs supportaient et nourrissaient avec tant d'énergie et d'excès durant la première période végétative.

Les Laurentides ne sont pas, à proprement dire, une chaîne de montagnes ; elles constituent tout au plus des chaînons irréguliers et forment ici et là un assemblage de mamelons qui se ressemblent tous, ayant l'apparence—vues à vol d'oiseau—d'un vaste macadam de cailloux roulés comme ces *places de ville* d'autrefois, ou mieux encore, comme les vagues pétrifiées de la mer après la tempête. Ce que nous avons contemplé

un jour, du haut de la montagne Blanche, à la source de la rivière Portneuf, comté de Saguenay, en était bien l'image frappante.

C'était durant l'hiver 1872-73 ; la neige, qui mesurait bien dix pieds de profondeur, était couverte d'un brillant verglas qui menaçait fort notre vue et encore plus nos raquettes. En attendant une nouvelle bordée pour adoucir les *chemins*, nous fîmes l'ascension d'une des plus hautes montagnes de la région, de forme conique et de plus de quinze cents pieds d'altitude, en pratiquant des échelons dans la neige croûtée de la terrasse inférieure au sommet. Blanche elle était, cette montagne, tout comme le pays environnant pour quarante à cinquante milles au sud ouest (les feux ayant détruit la forêt dans cette direction). Les monts Ste-Marguerite, que l'on voit à cinquante milles au nord-est de Chambord, se voyaient pareillement à la même distance au sud-ouest de la montagne Blanche, et formaient une ligne bleue, un rivage lointain se dessinant à l'horizon, et limitant dans cette direction l'éblouissant panorama que nous ne pouvions contempler.

P.-H. DUMAIS.

(*A suivre.*)

Excursion en Egypte

(Continué de la page 126)

N'ayant que peu de jours devant nous pour visiter le Caire et ses environs, nous nous rendîmes après dîner à la vaste nécropole qui s'étend à l'est du Caire, désignée improprement sous le nom de tombeaux des Khalifes, et où s'élèvent les mosquées sépulcrales des anciens sultans mamelouks. Ces monuments ne recevant plus, depuis le commencement de ce siècle, les sommes affectées jadis à leur entretien, sont complètement abandonnés ; les murs sont

lézardés, les minarets, dont le sommet est tronqué, tombent en ruine, et, dans certains endroits, les coupoles effondrées ont fourni aux Arabes d'abondants matériaux pour se construire des logements où des familles vivent à l'ombre des édifices croûlants, derniers chefs-d'œuvre de la plus pure architecture sarrazine. Une seule mosquée, celle de Qu: ï :-Bey, la perle de tous les monuments du Caire par ses admirables détails, vient d'être restaurée

L'ensemble de tous ces édifices tristes et délaissés au milieu d'une vallée déserte, ces minarets qui se dressent comme des sentinelles géantes et semblent braver la faux du temps qui les a mutilés, pour veiller jusqu'à la dernière heure sur la cité des morts qu'ils ont mission de garder, au loin l'horizon immense brusquement fermé au sud-est par les flancs décharnés du Gebel-Mogattam, tout cela, vu en sortant du Caire par le Bab-el-nasr, produit un effet saisissant impossible à décrire, surtout par le magnifique clair de lune qui éclaire notre retour.

Le lendemain, 18 mars, en parcourant une portion de la ville que nous n'avions pas visitée la veille, nous passons devant le collège des RR. PP. Jésuites et nous entrons leur faire une visite ; ils furent bien aimables pour nous et nous firent parcourir leur établissement dans tous ses détails.

Il est situé près du Mouski et a été fondé en 1879, dans le but de former pour la nation copte un clergé destiné à maintenir dans la foi les Coptes catholiques,à convertir les Coptes schismatiques et à lutter contre les progrès du protestantisme dans la Haute-Egypte. Ce séminaire a été confié par le souverain pontife Léon XIII à la Compagnie de Jésus. Comme les ressources manquaient pour nourrir et entretenir les enfants coptes qu'on y a recueillis, et qui avaient été recrutés parmi les pauvres familles catholiques de la Haute Egypte, les Pères de la Compagnie de Jésus ont groupé autour de ces enfants catholiques d'autres enfants de tous rites et de toutes religions. Ces derniers pay-

ant l'enseignement qu'on leur donne, fournissent les moyens d'élever les séminaristes coptes. C'est ainsi qu'a été établi le collège de la Sainte-Famille, qui compte actuellement (1887) cent cinquante élèves externes ou demi-pensionnaires. Aucun culte, aucun rite n'est exclu ; les enfants musulmans, israélites, schismatiques ou hérétiques sont admis aux mêmes conditions que les catholiques. Il n'y a d'élèves gratuits que les vingt-deux élèves coptes du séminaire. Notre visite faite, les bons Pères nous donnèrent pour nous guider un de leurs grands élèves, un jeune Russe, parlant très bien le français, qui nous conduisit aux bazars et dans quelques-unes des parties les plus intéressantes de la ville.

Le 18 mars étant un vendredi,jour où les derviches Tourneurs ont leurs zikis publics (réunions), nous profitons de ce que nous traversons le quartier de Helmîeh, où ces derviches ont leur couvent, pour assister à leurs exercices. La cérémonie a lieu dans une salle carrée, au centre de laquelle est un parquet circulaire ; nous prenons place, avec un certain nombre de curieux, le long de la balustrade circulaire qui sépare le sanctuaire du reste de la salle où les profanes sont admis.

Les derviches entrent lentement les uns après les autres, et prennent place dans l'enceinte le visage tourné vers la giblah, devant laquelle se tient le cheik assis sur un tapis. Ils sont coiffés d'un bonnet en feutre gris ayant la forme d'un cône tronqué ; ils portent une veste étroite et très courte sous laquelle est une longue robe blanche serrée à la taille et terminée par un bourrelet de sable ; leurs épaules sont couvertes d'un manteau léger de couleur foncée. Le cheik commence, presque à voix basse, une invocation à laquelle un iman répond par une prière. Puis on entend un solo de flûte d'une grande douceur. Ensuite on annonce à grand bruit que la danse va commencer.

Les derviches, restés jusqu'à ce moment accroupis, se

lèvent et défilent lentement autour de l'enceinte, les bras croisés ; chaque fois qu'il passe devant la giblah, le premier fait un salut à celui qui le suit. La musique continue, mais sur un rythme plus accentué, et la voix se mêle aux instruments. À un moment donné, les derviches jettent leur manteau, se saluent et se mettent à tourner doucement, silencieusement, sur eux-mêmes, les uns les bras croisés, les autres les bras tendus, la paume de la main droite dirigée vers le ciel, l'autre vers la terre ; ils ont les yeux fermés, la tête penchée sur l'épaule. Le mouvement de la musique est de plus en plus pressé, la valse devient plus rapide ; le poids des bourrelets de sable leur fait décrire des ellipses qui se croisent sans jamais se toucher.

La valse dure ainsi une heure, à peine interrompue trois ou quatre fois. A la fin, les derviches reprennent leurs manteaux et s'accroupissent en formant un demi-cercle. L'iman prononce une prière, un de ses acolytes continue par une sorte de litanie terminée par : Gloire à Dieu ! A ces mots, les derviches se prosternent la face contre terre ; en se relevant, ils poussent un *Hou* prolongé et se retirent (*Hou* veut dire *lui* Dieu.)

E. GASNAULT.

(*A suivre.*)

L'ABBE PROVANCHER

(Continué de la page 85)

Le *Traité élémentaire de Botanique* et la *Flore canadienne* ne sont pas les seuls ouvrages intéressant la botanique qu'ait publiés l'abbé Provancher. Ceux-là tiennent plutôt de la science technique. Mais notre auteur se livrait avec trop d'ardeur à la botanique appliquée, je veux dire particulièrement à la pratique de l'horticulture, pour ne pas désirer faire part à ses compatriotes de l'expérience qu'il avait acquise en ce genre d'occupations, et contribuer ainsi à vulgariser,

pour ainsi dire, les notions d'un art non moins agréable que profitable. Le *Verger canadien*, tel fut l'ouvrage qui réalisa des aspirations aussi légitimes. Et ce qui prouva que l'idée était excellente, ce fut le succès considérable de cette publication. Peu de livres canadiens reçurent, autant que le *Verger*, la faveur de notre public ; et, à coup sûr, de tous les ouvrages de Provancher, celui-ci obtint et retient encore aujourd'hui une vogue réelle. Voilà ce que c'est que de publier des livres dont on a besoin et dont il est exact de dire qu'ils "comblent une lacune". Mais, aussi, qu'heureux est l'auteur qui peut le premier prendre possession d'un domaine fécond et encore inexploré !

En suivant l'ordre chronologique, il aurait fallu parler du *Verger canadien* avant que de traiter de la *Flore canadienne*, puisqu'il fut publié six mois avant celle-ci et alors que l'auteur était encore curé de Saint Joachim. Une lettre, adressée à l'auteur par Sir J.-M LeMoine, l'érudit châtelain de Spencer Grange, lettre que je vais reproduire ici presque en entier à cause des choses intéressantes qui s'y trouvent, va nous faire connaître de façon assez précise la date de la publication du *Verger canadien*.

Québec, 28 août 1862.

Monsieur,

Je viens d'acquérir la seconde copie qui a été distribuée de votre intéressant volume *Le Verger canadien*, l'honneur de posséder la première copie étant dévolue à un Prussien, m'a dit M. Darveau.

Je pense que votre livre va bientôt se vendre en grand nombre : car il y avait peu d'œuvres littéraires plus désirables pour les besoins de nos campagnes que le volume que vous venez de publier. Résidant moi-même à la campagne, j'y possède un assez grand jardin, que l'ex-propriétaire, M. Atkinson, avait planté comme verger avec les pommiers les plus en renom ; le charançon les a maintenant presque entièrement détruits. Les cerises ne viendraient pas à maturité

chez moi ; mais je pense que le sol serait fort propice pour la culture des prunes. Ce que vous dites des fraises m'a fort intéressé ; car j'ai une couple d'arpents de fraises (*Albany's seedling*, *Hovey's* et *Wilson's seedling*). Elles sont fort productives, ce qui me porte à croire que votre terrain leur convient moins que le mien : car vous signalez ces espèces comme peu productives.

Je crois que je peux d'avance prédire un succès complet pour le *Verger canadien.*

J'eusse désiré que vous eussiez traité de la culture de la vigne sauvage : car, en sus des grandes serres que je possède, je me propose de tenter l'année prochaine ce genre de culture, sur lequel j'ai déjà attiré l'attention des amateurs par quelques lignes dans la presse...(*A la hâte.*)

J.-M. LeMoine.

L'ouvrage fut donc livré au public vers la fin d'août 1862, un mois avant le départ de l'abbé Provancher pour la cure de Portneuf. On peut même lire, sur la couverture de la petite brochure, que la *Flore canadienne* est "sous presse et paraîtra prochainement."

Le Verger canadien "ou Culture raisonnée des fruits qui peuvent réussir dans les vergers et les jardins du Canada, ouvrage orné de nombreuses gravures sur bois, par l'abbé L. Provancher, curé de St-Joachim, Montmorency (Québec, Joseph Darveau, imprimeur-éditeur, 8, rue Lamontagne, Basse-Ville. 1862)" est un modeste in-douze de 154 pages. Il débute par une préface de bonne étendue dans laquelle, suivant la touchante coutume des auteurs, l'abbé Provancher s'attache à démontrer l'utilité de son livre pour la population bas canadienne. Donnons-en la première phrase qui, dans sa respectable longueur, est très suggestive, comme on dit à présent, en d'autres termes : contient en résumé beaucoup d'idées et de faits.

"Appliqué par goût depuis plusieurs années à la culture des fruits,—commence notre auteur,—et convaincu de l'im-

portance de cette culture tant par rapport aux aliments aussi sains que savoureux qu'elle présente que par les énormes profits qu'on peut y réaliser, sans compter les jouissances si variées, si agréables et si pures qu'elle offre naturellement, j'ai cru pouvoir rendre un utile service au public canadien en lui faisant part de mon expérience à cet égard, comptant qu'il ne manquerait pas de tenter de suite de tirer parti d'une source de revenus si considérable chez bien d'autres peuples, notamment chez nos voisins de l'Union américaine, et que la richesse de notre sol et la vigueur de végétation qui caractérise notre climat peuvent aussi rendre en ce pays si profitable." Comme on voit, il y a là tout un plaidoyer en faveur de l'horticulture.

L'auteur expose ensuite qu'il y a sans doute beaucoup de livres, publiés en France, traitant des même sujets ; mais, dit-il avec beaucoup de raison, il y a trop de différences de climat et de sol entre la France et le Canada, pour que ces ouvrages européens puissent être vraiment utiles à nos horticulteurs. Il s'inspirera donc des auteurs de France, d'Angleterre et des Etats-Unis, mais en ayant soin d'ajouter, de retrancher et de modifier ce qu'il faudra.

Suit un alinéa qui est bien dans la manière originale de l'abbé Provancher. "Quand on voit, dit-il, nos cultivateurs dans les rues de nos villes savourer si avidement les fruits de nos marchés qu'ils payent à beaux deniers comptants, on ne peut s'empêcher de se dire tout étonnés : mais pourquoi eux,qui ont du terrain à leur demande,n'en cultivent-ils pas, des fruits, de manière à pouvoir en vendre au lieu d'en acheter ?.... Et que répondent-ils lorsqu'on leur adresse cette question ? Ah ! chez nous, les fruits ne viennent pas, le terrain ne leur est pas favorable ; moi,dit celui-ci, je n'ai pas le temps de m'occuper de ces choses-là, il faut avant tout cultiver ma terre ; moi, dit cet autre, j'en ai planté vingt fois, des arbres, et ils n'ont jamais rien donné de bon, etc. Eh ! bien, je viens, dans les pages qui suivent, répondre

à toutes ces objections." Que de naturel dans ce passage ! Ceux qui ont connu l'abbé Provancher ne croient-ils pas, en lisant ces lignes, l'entendre lui-même débiter ce dialogue ?

V.-A. H.

(*A suivre.*)

Destruction des œufs d'oiseaux de mer

Dans *Labrador et Anticosti* nous avons appelé l'attention des autorités civiles sur l'effroyable destruction que l'on fait des œufs d'oiseaux, dans le golfe Saint-Laurent, et sur le tort que l'on cause par là à la population du Labrador. Nous avons été heureux de voir, par le *Hansard* du 3 juillet dernier, que la question est venue devant la chambre des Communes d'Ottawa. On n'a parlé, il est vrai, que de l'île aux Oiseaux ; mais nous espérons que le gouvernement, s'il s'occupe de la chose, étendra sa sollicitude sur toutes les îles du golfe.

C'est l'honorable M. Foster qui a attiré l'attention du gouvernement sur ce sujet, à propos du vote d'un crédit pour le "service océanique et fluvial." Voici ses paroles :

"Je profite de l'occasion pour appeler l'attention du ministre de la Marine et des Pêcheries (sir Louis Davies) sur une question importante, bien que ce ne soit pas strictement au point de vue commercial. Je viens de lire dans une revue, le "Century", livraison du mois de juillet, un article fort bien écrit, où l'auteur donne l'histoire naturelle des oiseaux sur le rocher des Oiseaux, à l'entrée du golfe Saint-Laurent. L'auteur parle au nom de la science surtout et il affirme que les espèces sont menacées dans leur existence par l'enlèvement inconsidéré des œufs et par la destruction des oiseaux, et que, depuis cinquante ou soixante ans, le nombre de ces oiseaux a beaucoup diminué. Comme le ministre le sait, sans doute, l'histoire naturelle des oiseaux sur cette île est tout à fait unique dans son genre, et cette île semble être une station de reproduction pour les oiseaux de mer, tout comme les "rookeries" de l'océan Pacifique nord

le sont pour les phoques à fourrure. L'auteur suggère l'établissement d'une saison réservée, de façon à donner aux oiseaux toute la sécurité possible pour la ponte et la couvaison, entre certaines périodes. Il y a bien, sur cette île, en un certain sens, une source d'approvisionnement, mais il importe encore davantage de veiller à la conservation des oiseaux de cette grande étendue du golfe Saint-Laurent. Si le ministre voulait bien étudier la chose, il pourrait peut-être trouver bon de faire une réglementation quelconque, afin d'empêcher le pillage inconsidéré des œufs et la destruction des oiseaux."

Toute la réponse du ministre de la Marine a été un remerciement adressé à M. Foster pour lui "avoir signalé ces faits." Nous espérons toutefois que l'honorable Ministre s'occupera expressément de la question. Le moyen proposé par un écrivain du *Century*, qu'il y ait de temps à autre toute une saison réservée durant laquelle on laisserait en paix les oiseaux de mer, nous paraît excellent et d'application facile. Mais c'est au gouvernement qu'il appartient de régler l'affaire en ce sens par une mesure légale ; et cette prohibition, pour avoir toute son utilité, devrait s'étendre à toutes les îles du golfe Saint-Laurent.

Une distinction

Nous avons appris avec plaisir, par la livraison de juillet du *Bulletin de l'Académie internationale de Géographie botanique* (Le Mans, France), que notre collaborateur, M. l'abbé P. Lemay, missionnaire à Rivière-Pentecôte, P. Q., a été nommé "membre auxiliaire" de l'Académie de Géographie botanique. Nos félicitations au nouveau titulaire.

Frêne-Lilas

Le *Naturaliste* (Paris) nous apprend que, quatre fois sur cinq, le greffage du lilas commun sur le frêne réussit parfaitement. Il n'y aurait rien d'étonnant en l'affaire, puis-

que les deux plantes appartiennent à la même famille des Oléacées ou Oléinées. Il faudrait voir, maintenant, si nos lilas et nos frênes d'Amérique se prêteraient à de telles fantaisies. Si quelqu'un de nos lecteurs tente l'expérience, le printemps prochain, il voudra bien, sans doute, nous donner des nouvelles de ses essais.

Nous remercions de tout cœur la *Review* (St. Louis, Mo.) de l'appréciation très bienveillante qu'elle a faite dernièrement de notre journal. Une expression d'estime signée par "Arthur Preuss" est, à nos yeux, d'un grand prix.

Aux bibliophiles

Pour continuer et compléter notre étude du *Verger canadien*, nous désirons vivement "voir" les 2e, 3e, et 4e éditions de cet ouvrage. Nous prions ceux de nos lecteurs qui posséderaient un exemplaire de quelqu'une de ces éditions de vouloir bien nous le communiquer pour quelques jours. Ils peuvent être assurés que le ou les volumes prêtés leur seront rendus—quelque paradoxal que cela puisse leur paraître.



LE

NATURALISTE CANADIEN

VOL. XXVI (VOL. VI DE LA DEUXIÈME SÉRIE) No 10

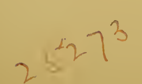
Chicoutimi, Octobre 1899

Directeur-Proprietaire : l'abbe V.-A. Huard

L'histoire naturelle à l'Exposition de Québec

CHAQUE fois qu'il se tient une Exposition à Québec, le *Naturaliste* est fidèle à entretenir ses lecteurs de ce qu'il s'y trouve d'intéressant au point de vue de la science en général, et de l'histoire naturelle en particulier. En consultant ce qu'il a publié là-dessus dans le passé, on constate facilement une chose : c'est que le plus grand succès à cet égard a été obtenu en 1871, et que depuis lors le nombre et la variété des spécimens d'histoire naturelle ont suivi une progression décroissante, qui cette année s'est rendue à une limite bien voisine de zéro. L'Exposition de 1871, au témoignage de l'abbé Provancher, était remarquable par les collections zoologiques qu'elle renfermait. On y voyait des mammifères, des oiseaux, des poissons, des reptiles, des insectes, et jusqu'à une collection de 1200 œufs. Un visiteur étranger aurait donc pu s'y faire une idée de la faune de la Province.

Rien de tout cela en 1899 : nous avons plusieurs fois fait le tour du palais de l'Industrie sans rencontrer l'ombre d'une collection. Pourtant, s'il est une chose qui soit intéressante, instructive et utile, c'est bien celle-là. L'homme



est environné d'êtres avec lesquels il a des relations nécessaires ; car si les uns sont pour lui des auxiliaires précieux, les autres—et leur nombre est grand—deviennent souvent par leurs dégâts des ennemis redoutables. Parmi ces derniers, les plus à craindre, non pas à cause de leur taille, mais à raison de leur prodigieuse fécondité, sont sans contredit les insectes. Dès lors, n'est-il pas important de faire la distinction entre les amis et les ennemis, en vertu de ce principe qu'un ennemi dont les ruses sont dévoilées est à moitié vaincu? Comment mieux atteindre ce but qu'en réunissant et classant les êtres qui nous entourent par milliers ?

Mais ici une observation trouve sa place. A part les collections générales où les insectes, par exemple, sont rangés suivant leurs ordres et leurs familles, ne serait-il pas à propos d'ouvrir une nouvelle section pour les collections spéciales renfermant les insectes utiles et leurs produits, les insectes nuisibles et leurs dégâts ? Parmi les insectes utiles, on pourrait, par exemple, exhiber les abeilles avec leur miel et leur cire, les cynips avec leurs noix de galle. Parmi les insectes nuisibles pourraient prendre place les longicornes, les chrysomélides, les dermestes, avec quelques exemples des ravages causés par leurs larves. De la sorte, l'homme le plus étranger à la science entomologique pourrait, en quelques instants, faire connaissance avec tous ces petits travailleurs dont l'activité nous est parfois si dommageable. De semblables collections ont déjà fourni la matière à des expositions spéciales, à Paris, notamment en 1872 et en 1874.

Et d'ailleurs, quand ce côté utilitaire n'existerait pas, il y a encore un autre point de vue plus élevé, bien digne de notre attention. Un coup d'œil jeté sur une collection zoologique élargit nos idées, nous fait admirer la puissance et les ressources infinies du Créateur, qui s'est plu à confondre notre imagination par la multiplicité des formes de la vie.

Les créatures remplissent ainsi la mission pour laquelle Dieu les a tirées du néant : *Benedicite omnia opera Domini Domino.*

Après ces considérations, disons quelques mots de ce qui regardait l'histoire naturelle au moins d'une manière éloignée : l'Exposition d'horticulture. J'ai dit *d'une manière éloignée*, car ici la nature n'agit plus seule, mais elle est aidée, dirigée et parfois même violentée par la main de l'homme. Il y avait donc, dans ce département, bon nombre de plantes d'ornement remarquables les unes par la richesse de leur feuillage, les autres par la beauté de leurs fleurs. Citons entre autres de magnifiques bégonias, coleus, fuchsias, œillets, géraniums, héliotropes, gloxinias, palmiers, fougères, etc. Plusieurs amateurs exposaient des bouquets de verveines, phlox, marguerites et dahlias, etc. Les fruits étaient moins abondants que l'année dernière. Les légumes au contraire semblaient plus nombreux et de meilleure qualité.

Voilà pour le règne végétal. Le règne animal avait son contingent ordinaire d'individus élevés avec de grands soins. Enfin le règne minéral n'était pas complètement oublié : une compagnie minière du Parry Sound exposait des échantillons d'un riche minerai de cuivre, appelé bornite. Ce minerai a la composition des chalcopyrites et renferme de plus un peu d'or.

Telle a été cette année l'Exposition de Québec au point de vue de l'histoire naturelle. Les lecteurs du *Naturaliste* ont pu s'en convaincre : c'est la première fois qu'une telle disette se fait sentir. Sans vouloir épiloguer sur les causes d'une abstention si générale, formons des vœux pour qu'elle ne se renouvelle plus. Espérons qu'à l'avenir l'Histoire naturelle fera bonne figure à côté de ses sœurs l'Industrie, l'Agriculture et l'Horticulture.

ELIAS ROY, *ptre*,

du collège de Lévis.

Réd.—Nous avons regretté vivement qu'il nous fût impossible, cette année, de visiter l'Exposition de Québec. Désireux toutefois que le *Naturaliste*, suivant sa coutume, en parlât quelque peu à ses lecteurs, nous avons prié notre collaborateur, M. l'abbé Roy, de nous faire part de ses impressions sur cette grande foire industrielle et agricole ; et il a droit à nos remerciements pour l'intéressante chronique que l'on vient de lire.

Quelques jours seulement avant l'ouverture de l'Exposition, nous apprîmes par hasard qu'il y avait, dans le prospectus, une section spéciale consacrée à l'histoire naturelle. Nous ignorons s'il en était de même dans la première Exposition (1898) dirigée par la Compagnie actuelle. En tout cas, nous sommes content de voir que la Compagnie a eu cette attention pour l'histoire naturelle, et nous l'en félicitons. Nous regrettons seulement que l'on n'ait pas songé à faire l'envoi du programme de l'Exposition au *Naturaliste canadien*, qui aurait pu, en temps utile, faire connaître à son public spécial que l'on comptait aussi sur les naturalistes pour le succès de l'Exposition.

Comme on l'a vu par la communication de notre collaborateur, il n'y a eu aucune entrée dans cette section consacrée à l'histoire naturelle. Cela, nous devons l'avouer, ne nous surprend que médiocrement. Nous avons déjà dit, ici même, à propos de l'Exposition tenue à Québec en 1894, que nous croyons peu réalisable le transport des collections d'histoire naturelle aux Expositions, à cause du travail considérable que nécessiterait leur emballage fait soigneusement, et surtout à raison des risques sérieux de détérioration qu'auraient à subir des spécimens souvent fragiles et parfois excessivement précieux. On pourrait dire même que, dans les localités assez importantes pour tenir des Expositions, il y a presque toujours des musées plus ou moins considérables, et que les gens désireux de voir des collections

d'histoire naturelle n'ont qu'à visiter ces musées pour être satisfaits. Mais, il n'en est pas moins vrai que, si la présence de collections d'histoire naturelle était facilement réalisable dans les Expositions, l'on atteindrait de la sorte la grande foule elle-même, et "nos chères études" auraient chance de gagner des adeptes parmi des gens dont un bon nombre n'ont même pas l'idée de l'histoire naturelle.

Pour ce qui est des collections spéciales, nous croyons avec M. l'abbé Roy à la grande utilité qu'elles auraient, en faisant connaître au gros public les insectes utiles ou nuisibles, par exemple. Les collections de ce genre étant restreintes, il serait beaucoup plus facile de les envoyer à l'Exposition.

Nous voyons, par le prospectus de la prochaine Exposition universelle de Paris, que l'histoire naturelle n'y sera représentée que de cette façon ; et cela, dans la classe 42 du septième Groupe (agriculture), laquelle est intitulée : *Insectes utiles et leurs produits. Insectes nuisibles et végétaux parasitaires.* Nous avons là, pour ne parler que des insectes, de l'entomologie dite économique, une science dont on s'occupe, aux Etats-Unis, plus qu'en aucun pays du monde, mais encore à peu près inconnue dans la province de Québec.

Bien qu'il y ait peu d'espoir que, d'ici à longtemps, l'histoire naturelle fasse souvent grande figure (comme en 1887) dans nos Expositions, le *Naturaliste canadien* n'en a pas moins le dessein de continuer à s'intéresser à ces solennités de l'Art, de l'Industrie et de l'Agriculture, où il a toujours chance de glaner, à l'intention de ses lecteurs, quelques renseignements concernant, au moins de loin, telle ou telle branche de l'histoire naturelle.

Le 8 octobre nous avons eu le plaisir de rencontrer, pour la première fois, notre collaborateur M. l'abbé Em.-B. Gauvreau, qui venait justement d'arriver d'un voyage d'Europe. Comme nos lecteurs le constateront bientôt, en lisant ici même quelques-unes de ses impressions de voyage, M. Gauvreau n'a pas oublié le *Naturaliste canadien*, durant son séjour de l'autre côté de l'océan.

L'ABBÉ PROVANCHER

(*Continué de la page 142*)

Citons enfin cet alinéa où l'auteur localise, pour ainsi dire, l'utilité de son livre : "Mes expériences ont eu lieu sur différents endroits des districts de Québec et des Trois-Rivières, il va sans dire que les règles que je donne ici trouveront une application encore plus facile à Montréal ou dans le Haut-Canada ; cependant comme mon travail a eu pour but particulier le Bas-Canada seulement, j'ai cru devoir me dispenser de mentionner certaines cultures qui pourraient réussir jusqu'à un certain point dans le Haut, mais qui échoueraient infailliblement dans le Bas, comme celles des Abricotiers, des Pêchers, etc." Le *Verger*, en conclusion, est fait plus spécialement pour la province de Québec ; et ce qu'il y a de "Canadien" et de "Canada" dans son titre, pour avoir été justifiable à l'époque où le Canada ne comprenait qu'Ontario et Québec, ne le serait plus beaucoup aujourd'hui. Aussi, comme nous le verrons à propos d'éditions subséquentes, l'auteur ne manquera pas de faire subir à ce titre les modifications exigées plus tard par les changements politiques qui survinrent.

Le *Verger canadien* s'occupe non seulement des arbres de verger proprement dits, comme le proclame l'abbé Provancher dès le début de son ouvrage, "mais encore de tous les fruits qui peuvent convenablement trouver place dans l'emplacement d'un verger." Voici, dans l'ordre suivi par l'auteur, la liste des arbres et autres végétaux fruitiers dont il est question dans le manuel : *Pommier*, *Poirier*, *Prunier*, *Cerisier*, *Groseillier*, *Gadelier*, *Frambroisier*, *Ronce*, *Fraisier*. Et encore, le poirier n'est mis là que sous bénéfice d'inventaire, au moins pour ce qui est de la province du Bas-Canada : car l'on n'ose affirmer que cet arbre puisse réussir dans la région de Québec, ni même dans celle de Montréal.

Chacune des plantes fruitières qui viennent d'être énumérées est l'objet d'un chapitre spécial dans le *Verger;* et chacun de ces chapitres reproduit dans un ordre identique les renseignements nécessaires. Aussi un simple coup d'œil jeté sur le premier chapitre suffira pour donner une idée complète de la méthode suivie.

Ce premier chapitre, consacré au pommier, est le plus développé de tout l'ouvrage, soit à cause de l'importance plus grande qu'a chez nous la culture de cet arbre fruitier, soit parce que plusieurs des sujets qui y sont traités s'appliquent également au poirier, au prunier, etc., et n'ont plus qu'à être rappelés, aux endroits qu'il faut, par des renvois particuliers.

La monographie du pommier commence par son histoire botanique. On dit d'où nous vient cet arbre fruitier, qui n'est pas indigène à l'Amérique ; on le range à sa place dans la classification scientifique ; on en fait la description technique ; on expose les qualités de sol et de climat qu'il exige. Et, là-dessus, il est consolant pour le lecteur d'entendre l'auteur énoncer le principe général que "partout où mûrit le blé, la pomme peut aussi y mûrir."

La multiplication du pommier amène un véritable traité de la greffe. On parle aussi, au long, de la taille des arbres. Des gravures appropriées facilitent l'intelligence de la théorie, laquelle d'ailleurs est exposée de façon fort claire, suivant la manière habituelle de l'abbé Provancher.

Les maladies et les ennemis du pommier donnent encore lieu à des développements très pratiques. Ces *maladies* sont peu nombreuses, heureusement. Il n'en est pas de même des *ennemis* du précieux arbre fruitier qui sont légion et font souvent le désespoir de l'horticulteur. Ces ennemis— pour ne rien dire des gamins dont les déprédations ne sont jamais importantes, et que les propriétaires de vergers pourchassent, de l'air le plus courroucé du monde, plutôt pour

"sauver le principe" que les pommes—ces ennemis, dis-je, se recrutent presque exclusivement dans le règne entomologique ; et comme les insectes suppléent généralement à leur faiblesse individuelle par leur nombre illimité, l'horticulteur ne parvient pas toujours à défendre ses arbres contre leurs ravages, même s'il applique de son mieux les bons conseils qu'il peut lire, sur le sujet, dans le *Verger canadien*.

La liste des variétés de pommiers dont la culture convient davantage à notre climat, termine ce long chapitre, qui à lui seul forme le tiers du volume. Beaucoup des notions et des renseignements qui y sont donnés s'appliquent également aux autres arbres fruitiers, et l'auteur n'aura plus à y revenir dans les chapitres suivants. V.-A. H.

(*A suivre.*)

Quelques aperçus sur la géologie du Saguenay

LE SYSTÈME LAURENTIEN DU SAGUENAY

(*Continué de la page 135*)

De fait, le soleil, brillant de tout son éclat aux premiers jours de mars, répandait sur des milliers de mamelons cristallisés ses flots de lumière qui décuplaient la clarté du jour, si bien que nous en étions aveuglé. Avec des verres colorés nous pûmes heureusement affronter cette fulguration d'un nouveau genre, en amortissant les millions de feux que renvoyaient tous ces cônes de glace comme des coupoles de diamants scintillant sans répit sous l'astre radieux.

C'étaient bien là les Laurentides, comme une mer pétrifiée avec ses houles régulières, ses vagues aigrettées, se déroulant dans le lointain jusqu'aux monts Sainte-Marguerite qui, comme autant d'îles émergeant à l'horizon, se confondaient avec le ciel bleu.

Voilà, en abrégé, la plus simple et la plus exacte description que nous puissions faire de cet assemblage de montagnes qui ornent la partie nord de la province de Qué-

bec, et où s'étale avec ampleur la belle vallée du lac Saint-Jean, comme une perle précieuse sur un vaste écrin velouté.

On peut dire ici qu'il ne se rencontre pas souvent sur la surface du globe un champ plus uniforme, plus parfait et aussi étendu de la formation primitive, qui illustre à la perfection, dans ce coin de terre-ci, la physionomie frappante, vraie, de notre planète sortant des eaux.

* * *

Un cercle de cent milles de rayon, plus ou moins, de cette oréographie laurentienne contourne la grande dépression saguenayenne ; et les plus hauts sommets de ses chaînons granitiques, atteignant une hauteur de deux mille cinq cents à trois mille pieds au-dessus des eaux du Saint-Laurent, lui forment un rempart circulaire qui la défend, grâce à Dieu, contre les écarts atmosphériques subits, les ouragans, les cyclones, que les pays plats et les vallées ouvertes subissent parfois avec tant de rigueur. Rien d'étonnant que l'on soit surpris d'apprendre tous les jours, de là et d'ailleurs, l'action des affreux désastres qui fondent sur les contrées qui nous environnent, par la faute de ces vents sans frein ni loi que la saison chaude retrempe ou amortit à sa fantaisie, tandis que la vallée du lac Saint-Jean, relativement, n'a jamais subi que d'imposants petits grains de nord ouest plus ou moins attrayants ou ébouriffants, que l'ancien *détroit de Nekoubau* se permet quelquefois de laisser passer en enfilade de la baie d'Hudson jusqu'à Tadoussac, ventilant en passant notre vallée et purifiant l'air des vapeurs chargées de fumée que les vents de sud-ouest nous prodiguent, plus ou moins, durant la belle saison, mais sans jamais, que nous sachions, avoir fait de victimes.

* * *

Si nous étudions bien les limites de la disjonction de ce vaste champ ovalaire taillé dans les Laurentides, qui en s'immergeant à la *période paléozoïque* forma cette dépression si

extraordinaire dont nous venons de parler, et qui constitue aujourd'hui le bassin alluvial du lac Saint-Jean, nous sommes frappés de la vérité de ce travail géologique par l'exhibition intéressante d'une nouvelle formation, émergeant à son tour des issues anfractueuses et circonvoisines du disloquement de cette partie de la croûte abîmée d'avec celle restée solide et ferme, et qui, sans les rajuster, cimenta les deux ensemble en un tout compact, mais sans en effacer cependant la ligne démarcative, qui, comme une soudure faite à dessein autour du fond du bassin, atteste la vérité vraie de sa vaste étampure. On voit dans les cantons Kinogami, Jonquière, Métabetchouan, Ashuapmouchouan, Dufferin, etc., des indices que cette formation, extraite forcément comme de la cire chaude sous la pression d'un cachet, existe, puisqu'elle tranche nettement sur le système laurentien tout en y adhérant avec consistance; les mines de fer de Kinogami, la roche magnésienne de Métabetchouan, le fer magnétique d'Ashuapmouchouan, etc., etc., sont là comme des jalons indiquant de loin en loin cette soudure dont nous parlons, et qui rend un témoignage frappant de ce remarquable accident à la croûte laurentienne, à la surface de laquelle ont surgi comme par enchantement deux des comtés les plus importants et les plus étendus de la province de Québec.

LE BASSIN DU LAC SAINT-JEAN

La formation de Trenton (*Hunt*)

L'effondrement qui se produisit à la surface des Laurentides, après leur sortie des eaux, ne laisse aucun doute, dans l'esprit du géologue ou de l'observateur intelligent, que la dépression remarquable qui s'ensuivit—et où s'étale à l'aise le bassin saguenayen et son lac—fut le résultat inévitable d'un travail extraordinaire de la première période géologique, que le Créateur, en Artiste divin, opéra sur ce coin du monde pour l'orner d'un relief unique, que l'homme,

un jour, ne manquerait pas de reconnaître et de contempler comme un signe, sinon de Sa magnificence, du moins de Sa paternelle prévoyance pour lui et sa descendance.

La mer, qui s'était reculée de ces terres primitives pour faire place à la venue luxuriante des plantes, envahit subitement toutes les issues possibles vers cette dépression aux premiers symptômes d'enfoncement. Et les eaux, troublées tout à coup, s'épanchèrent vers ce centre commun, y entraînèrent avec elles tous les dépôts séculaires et tous les végétaux qui les recouvraient, les engloutirent dans le gouffre ainsi créé, et, nivelant celui-ci à la hauteur de la mer envahissante, elles y introduisirent, par surcroît, le mouvement plus régulier du flux et du reflux.

Ce bouleversement, que nous venons d'entrevoir et qui était le présage de plusieurs autres à la croûte du globe, fut pour les Laurentides l'origine d'une nouvelle formation dans ce bassin improvisé. De fait, toutes les plantes qui croissaient avec magnificence sur ce vaste champ effondré, jointes à cellesque les torrents y amenaient de toutes parts sous l'action énergique de ce flux inattendu, s'accumulèrent au fond du gouffre, et, recouvrant d'une couche épaisse le lit déjà étendu des matières qui s'y étaient déposées antérieurement, sous forme de sable, de marne et de glaise, formèrent les premières ébauches de cette stratification qui se distingue des matières ignées de l'enveloppe primitive, bien qu'elle se soit formée elle-même des décompositions et de l'agglomération des produits diluviens qui en découlèrent.

Cette espèce d'étamure, adhérant à la croûte laurentienne submergée, forma ces premiers étages de grès et de calcaire reconstituant l'assiette du grand lac silurien, dont toute l'étendue circulaire de ses hauts bords et de ses terrasses inférieures se trouve aujourd'hui émergée. Les couches horizontales et uniformes que ces calcaires représentent, expliquent l'origine sous-marine de leur formation :

ayant mieux pris consistance à l'abri des commotions et des accidents que la croûte ignée en se refroidissant.

Il est bien permis de se demander, encore une fois, ce que sont devenus tous les végétaux qui recouvraient cet immense parterre avant son immersion, et que nous venons de voir s'entasser dans le creux de cette assiette moulée si à propos au fond du réservoir ? Naturellement ils ont dû être à leur tour recouverts tranquillement de nouvelles couches de sédiments, formées d'abord de toutes les matières en suspens dans les eaux du bassin après l'effondrement ; puis ensuite, de celles qui continuèrent à se former des produits de la désagrégation des parties exposées et très étendues des bords du bassin—grâce aux influences du climat et des variations atmosphériques sous cette latitude—qui toutes contribuèrent puissamment à faire de ces couches de détritus et de diluviums, au fond de cette dépression lacustre, une nouvelle stratification, (un nouvel étage,) représentant aujourd'hui le sous-sol de cette remarquable vallée dont nous nous efforçons dans le moment de découvrir les secrets.

Vous venez de perdre de vue, n'est-ce pas ? les débris de cette végétation vigoureuse que le sol vierge des premiers âges, si bien préparé, supportait sans fatigue et sans cesse. Vous venez de les voir se recouvrir d'une profonde couche de sédiments, d'une nouvelle formation, épaississant d'autant la croûte de la terre, et y enveloppant hermétiquement tous ces produits séculaires qui, un jour, après leur transformation, indemniseront bien, nous l'espérons, les travaux persévérants de ceux qui les découvriront.

Maintenant, examinons minutieusement cette dernière couche sédimentaire, que nous venons d'étendre, sans effort, sur les dépôts de plantes herbacées accumulés ainsi sous l'eau ; et demandons-nous comment il se fait que ces fines argiles qui la représentent, lavées pendant des siècles et relavées de nouveau avec énergie durant la révolution qui

créa le bassin saguenayen, exemptes par conséquent de toutes matières bitumineuses ou inflammables quelconques, se soient sans raison imprégnées, tant à l'intérieur de ces dépôts qu'à l'extérieur, de ces substances étrangères qui nous étonnent, et cela sans le secours de nouvelles commotions, ou sans passer par de nouveaux procédés ?

Nous avons entendu parler de pierres bitumineuses; nous avons lu aussi la description de formations géologiques qui employait le mot "bitume" en faisant l'analyse de certain schiste et même de certain calcaire ; plus que cela, nous avons vu, de nos yeux vu, la pierre en question (le schiste) prendre feu et brûler sans combustible à sa portée, par sa propre vertu. Mais, par exemple, nous n'avons jamais eu l'avantage de saisir la raison pour laquelle elle possédait cette qualité qui la distingue et par quel prodige elle l'avait acquise.

Il n'y a pas de doute, cependant, que les géologues, qui les premiers ont fait cette découverte, ont dû s'empresser d'en faire l'analyse et de l'expliquer: autrement, il y aurait ici une lacune qui donnerait issue à des suppositions plus ou moins justes, mais qui ne pourraient satisfaire le légitime désir d'y voir clair de ceux que la question intéresse.

(*A suivre.*) P.-H. DUMAIS.

PETITES NOTES DU FLEURISTE

—Les *Freesias*, bulbes qui fleurissent l'hiver, sont de culture facile. Pourvu qu'on les laisse reposer durant l'été, ils continuent à fleurir tous les hivers.

—Les *Convolvulus*, vulgairement nommés *Gloires du matin*, *Morning Glories*, fleurissent très bien dans la maison, durant l'hiver. Qu'on essaye, et l'on verra.

—Les *Tulipes* passent pour avoir un caractère assez revêche, lorsqu'on les soumet au forçage. Nous avouerons que 90 fois sur cent, nous avons avec ces plantes perdu tout notre latin. Il paraît pourtant qu'il y a moyen de s'entendre avec elles. Il suffirait de les laisser dans l'obscurité et au

frais jusqu'à ce que leurs feuilles se soient bien développées, et même que le bouton floral apparaisse ; vous les mettez alors sur la fenêtre, et elles fleurissent *correct*. C'est au moins vraisemblable.

L'expedition Bernier au pole Nord

Un correspondant des Etats-Unis, qui signe *Cleric*, nous écrit, à propos de notre article du mois dernier sur le projet de voyage au pôle Nord, formé par le Capt. Bernier, des choses qui prouvent qu'il n'a compris ni ce que le *Naturaliste canadien* a dit sur le sujet, ni le compte rendu qu'en a donné notre bienveillant confrère de la *Review*, de St. Louis, Mo.

Ce correspondant n'a qu'à nous donnèr (confidentiellement) son nom, et nous ferons ensuite à sa communication l'accueil qu'elle mérite. Nous ne saurions nous commettre avec des masques.

Les étoiles filantes de novembre

Nous rappelons à nos lecteurs que, durant les nuits des 13, 14 et 15 novembre prochain, auront lieu des observations des Léonides, essaim périodique d'étoiles filantes. Ces observations, au dire du *Cosmos*, "promettent d'être très intéressantes, le maximum observé tous les 33 ans devant se produire cette année."

On pourrait relire ce que nous écrivions sur le sujet dans la livraison d'octobre 1897. On y verra combien féeriques ont été les deux précédentes apparitions du phénomène, en 1833 et 1866. A tout le moins, on devrait, durant les trois nuits désignées, jeter de temps à autre un coup d'œil du côté du ciel. Et si quelqu'un est bien en cour avec le bonhomme Eole, qu'il en profite pour obtenir, ces nuits-là, le concours de vigoureux Aquilons qui tiennent à l'écart les nuages importuns.

Reptiles, Batraciens, et le "Soleil"

Vers la fin du mois de septembre, on vit une lutte homérique dans le *Soleil*, de Québec. " Comment, disait un correspondant, on vient ranger les grenouilles parmi les reptiles! Ne savez-vous pas que les grenouilles sont des batraciens, et par conséquent tout autre chose que des reptiles !" —Deux jours après, voici venir, armé de Larousse et d'Elie Blanc, l'écrivain ainsi taxé d'ignorance, et qui replique vivement que les grenouilles, étant des batraciens, sont par là-même des reptiles.

Sans entrer dans le vif de la question, disons seulement qu'il y a là affaire de chronologie non moins que d'histoire naturelle. Il y eut un temps, en effet, où l'on rangeait les batraciens parmi les reptiles. Mais, "nous avons changé tout cela ;" et, aujourd'hui, quoi qu'en aient dit Elie Blanc et Larousse (qui ne sont guère des autorités en histoire naturelle), les batraciens forment une classe distincte de celle des reptiles. Voilà comment, en cette fin de siècle, étant grenouille, on est batracien, mais non reptile.

REVUE DE LA PRESSE

(*Préparée pour la livraison de septembre*)

—Nos félicitations à la *Semaine religieuse de Québec* et au *Progrès du Saguenay*, qui ont respectivement commencé leur 12e et 13e année, et continuent, chacun dans sa sphère, leur rôle utile.

—L'*Enseignement primaire* a célébré son 21e anniversaire, et annonce un programme fort attrayant pour l'année qu'il a commencée. A notre ami M. Magnan, félicitations pour le passé, bons souhaits pour l'avenir.

—Depuis le milieu d'août, une nouvelle feuille, le *Journal*, paraît à Chicoutimi. Directeur, M. L.-G. Belley, avocat. Publication hebdomadaire. $1 00 par an.

—Le *Courrier du Livre*, de Québec, publiait en son numéro d'août une importante étude sur l'*Imitation de Jésus-Christ*, par M. le Dr Dionne.

BIBLIOGRAPHIE

—Notre collaborateur, M. W. Hague Harrington, a bien voulu nous faire envoi de ses diverses études publiées dans le *Canadian Entomologist* et l'*Ottawa Naturalist*, et de sa monographie des *Urocérides* du Canada, lue devant la Société royale du Canada. Tous ces travaux sont particulièrement intéressants pour les entomologistes canadiens.

—*Annuaire de l'université Laval*, 1899-1900. Cette publication, que nous suivons depuis tant d'années, nous intéresse toujours beaucoup, spécialement en nous permettant de constater les développements des riches collections d'histoire naturelle de l'Université.

—*Proceedings of the Academy of Natural Sciences of Philadelphia*, 1899, Part I.

—*Missouri Botanical Garden. Tenth Report*, 1899. Ce volume est l'un des plus beaux Rapports scientifiques que nous connaissons. Il contient un index des dix volumes déjà publiés par le Jardin botanique. (*A suivre.*)

LE

NATURALISTE CANADIEN

VOL. XXVI (VOL. VI DE LA DEUXIÈME SÉRIE) No 11

Chicoutimi, Novembre 1899

Directeur-Proprietaire : l'abbe V.-A. Huard.

L'un de nos abonnés, M. E. Pratte, qui demeurait au No 2309, rue Ste-Catherine, Montréal, a changé de résidence sans penser à nous faire connaitre sa nouvelle adresse. Si quelqu'un de nos abonnés montréalais pouvait nous donner ce renseignement, il rendrait service à l'administration du Naturaliste.

Comment on devient naturaliste

Nous traduisons ce qui suit de la livraison d'octobre des *Entomological News* (Philadelphia, Pa.) du mois d'octobre :

"Harrisburg, Pa., 17 août.—Benjamin-F. McCartney, le gendre du sénateur "Jim" Mitchell, est parvenu à (has landed in) la situation de Zoologiste économique, et entrera en charge le 1er septembre. Les titres de McCartney à cette position scientifique consistent en ce qu'il a été commis dans le magasin d'épicerie du sénateur Mitchell, comté de Jefferson, et qu'il est devenu connaisseur en fait de peaux de chats sauvages, grâce à ce que les gens venaient en échanger pour de la cassonade."

"Ce qui précède est une coupure du *Philadelpia Record*, et, au meilleur de notre connaissance, le renseignement est parfaitement exact, et donne une idée juste de l'état des choses scientifiques dans la Pennsylvanie, en autant que cela concerne les emplois publics..."

Ceux qui ont encore souvenir de certaine affaire du printemps dernier, ne pourront s'empêcher de constater, à la lecture de cet extrait, que la province de Québec vient de perdre le "record" qu'elle avait atteint en fait de nomination à des emplois scientifiques.

L'ABBÉ PROVANCHER

(*Continué de la page 152*)

Le style souvent pittoresque de Provancher fait que la lecture du *Verger* est intéressante même pour les gens qui n'ont avec les pommes et autres fruits que les relations... du dessert. Fréquemment, l'auteur mentionne ses expériences personnelles dans l'horticulture, et l'on voit qu'il a vécu, comme on dit aujourd'hui, les instructions qu'il donne. Cela est évidemment propre à donner beaucoup d'autorité à un ouvrage technique.

Et comme, d'ailleurs, il y a dans nos campagnes beaucoup de gens qui ont autour de leur maison quelques pommiers et autres arbres fruitiers, et qu'ils ne sont pas fâchés d'aller y prendre, l'automne, autant de beaux fruits qu'il est possible ; étant donné, d'autre part, que pour avoir de beaux fruits il faut d'abord avoir des arbres de choix et bien cultivés : il n'est pas étonnant que le *Verger canadien* eut de la vogue et s'enleva assez rapidement des tablettes du libraire. Aussi, deux ans à peine après la publication de l'ouvrage, il fallut en donner une deuxième édition. Au risque de faire peu d'honneur à la littérature canadienne, il faut reconnaître que, pour notre pays, c'est là un remarquable succès de librairie, surtout quand on songe que cela se passait voilà trente-cinq ans,—ce qui n'empêche pas que, bien entre nous, nous pouvons nous dire à l'oreille que, même en ces années-ci, ils sont faciles à compter les ouvrages canadiens, littéraires ou scientifiques, qui renouent connaissance avec les presses typographiques.

L'introduction de cette nouvelle édition (1) est datée de Portneuf, et du mois de mai 1864. Cela nous ramène

(1) En réponse à la demande qui se trouvait à la fin de l'avant-dernière livraison du *Naturaliste canadien*, MM. les abbés J.-G. Paradis, curé de Saint-Gédéon (Lac Saint-Jean), et J.-B. Plamondon, St-Roch de Québec, se sont empressés de m'expédier l'exemplaire qu'ils possèdent de cette 2e édition du *Verger*. Je les remercie de leur obligeance. (A.)

tout à fait à l'époque où nous étions parvenus dans cette notice biographique.

S'il y a au monde quelque chose qui ressemble à la première édition du *Verger canadien*, c'est la seconde ! Même format, même papier, même texte et mêmes gravures. Je remarque seulement que, à la page du titre, l'abbé Provancher fait suivre son nom de ces mots : "Auteur de la *Flore canadienne*, d'un *Traité élémentaire de botanique*, etc". Voilà des désignations qui ne sont pas banales, pour un Canadien-Français d'il y a un tiers de siècle !

Cette seconde édition n'est donc pas "une refonte de l'ouvrage," comme dès le début de sa préface l'auteur prend soin de nous en informer. Voici du reste comment il s'explique au sujet de la réimpression du volume : "A peine la première édition était-elle sous presse que je regrettais déjà d'avoir omis d'y parler de la culture de la Vigne sous verre, et je reçus de suite à ce sujet de nombreuses réclamations. Le sujet m'était d'autant plus facile à traiter que j'avais déjà moi-même commencé cette culture ; aussi ai-je saisi avec empressement la première occasion de réparer mon omission et de satisfaire les nombreux amateurs qui se livrent à ce genre de culture si profitable et si intéressant." Mais, en outre, la canneberge (*atocas*) réclamait aussi que l'on s'occupât d'elle. "Les vastes champs (dit notre auteur) que j'en ai vus en novembre dernier, dans le Massachusetts et le Connecticut, et qui donnaient alors à leurs propriétaires jusqu'à $1200 et $1600 par arpent, m'ont décidé à donner de suite au public les règles de cette culture appuyées de l'expérience que je venais d'en faire et qui m'avait réussi au delà de toute espérance." Il y a donc, dans cette deuxième édition, deux chapitres nouveaux, où l'on traite de la canneberge et de la vigne.

Ces chapitres étant rédigés absolument d'après la même méthode que les autres parties de l'ouvrage, il n'y a rien de particulier à en dire, à part les deux observations que voici.

D'abord, pour ce qui est de la canneberge, il faut constater que, malgré tout le bien qu'en a dit le *Verger*, depuis 1864, l'idée d'en essayer la culture en grand dans notre Province ne paraît pas avoir encore fait beaucoup de chemin. Je ne nie pas, sans doute, qu'on ne s'y livre en quelques endroits ; mais je puis dire que, dans mes courses à travers la plupart de nos comtés, je n'ai jamais rencontré la canneberge qu'à l'état sauvage. Et pourtant, s'écriait notre auteur, "que de terrains en Canada, presque sans valeur aucune aujourd'hui, pourraient être utilisés par cette culture ! Il n'y a encore que quelques années qu'on considérait comme sans valeur les terres marécageuses qui avoisinent le cap Cod, dans le Massachusetts, et aujourd'hui on retire de ces terrains plantés en canneberges de $800 à $1200 de l'acre. Il n'est pas rare en effet qu'on récolte jusqu'à 400 minots dans un acre, et le plus souvent elles obtiennent de $3 à 4 du minot sur les marchés américains." Cela soit dit pour ceux de nos campatriotes qui, par hasard, pourraient se sentir épris de l'envie de s'enrichir promptement ! Il est vrai qu'il faudrait savoir si la canneberge est encore en grande demande sur les marchés, et si le prix en est toujours aussi élevé que jadis : questions pratiques qu'en ma qualité de Canadien-Français j'ignore profondément.

La seconde remarque que je voulais faire, concerne la culture de la vigne. "En Canada, dit notre auteur (page 157), vu la sévérité de nos hivers et la trop courte durée de la saison chaude, la culture de la vigne en plein air est décidément impraticable ; car c'est à peine si dans une telle culture, même avec les variétés les plus rustiques, les fruits peuvent parvenir à maturité une année sur cinq ; encore cette maturité est-elle imparfaite et restreinte souvent à un petit nombre de grappes ou même à un petit nombre de grains dans chaque grappe." Aussi, dans le *Verger*, il n'est question que de la culture de la vigne sous verre, c'est-à-dire en serre froide. Eh bien, il faut dire que l'as-

sertion de l'abbé Provancher, que la culture de la vigne en plein air "est décidément impraticable *en Canada*," a été depuis 1864 démentie par les faits. Tout le monde sait, en effet, que, particulièrement dans la partie occidentale de l'ancien Haut-Canada, on se livre aujourd'hui en plein air, et sur une échelle considérable, à la culture de la vigne. Il est vrai que dans la 3e édition du *Verger*, dont il sera bientôt question, on ne s'occupe plus que des fruits qui peuvent réussir dans la *province de Québec*, ce qui rend plus exacte l'affirmation de notre auteur. Mais, même dans notre Province, la culture de la vigne en plein air est-elle toujours aussi impraticable que le disait l'auteur du *Verger ?* Il y a une dizaine d'années environ, cette culture a attiré beaucoup d'attention dans la Province, et l'on en a fait un peu partout des tentatives qui ont eu quelque succès. L'expérience a démontré, je crois, que, s'il n'y a pas d'espoir de faire de la région de Québec un pays vinicole, du moins la culture de la vigne est praticable dans la partie occidentale de la Province. Cela ne veut pas dire, sans doute, que ce genre d'exploitation y réussisse d'une façon toujours assez certaine pour qu'on s'y livre bien en grand et d'une manière notablement profitable. Mais, en tout cas, il me paraît que l'assertion très absolue de l'abbé Provancher n'est plus conforme à la réalité, soit parce qu'on a pu produire des variétés de vigne plus rustiques, soit parce que, suivant l'opinion de plusieurs, notre climat a subi d'heureuses améliorations depuis un tiers de siècle ; il est même permis de croire que l'une et l'autre de ces circonstances se sont produites à la fois.

V.-A. H.

(*A suivre.*)

Excursion en Egypte

(*Continué de la page 138*)

Désirant aussi voir les derviches hurleurs, dont les zikrs (réunions) ont lieu le même jour et à la même heure, nous nous empressons de nous rendre à leur monastère placé sur la route du Vieux-Caire, et nous arrivons à temps pour en prendre notre part.

La salle des cérémonies est carrée et surmontée d'une coupole. Aux murs sont suspendus des piques, des poignards, des haches, etc. Près de la giblah sont accrochés de petits tableaux représentant quelques sentences pieuses; à gauche est déployé un étendard vert bordé d'une bande rouge. Les derviches assis en rond commencent par faire une invocation sur un rythme lent qu'ils accélèrent peu à peu. Cette prière est entrecoupée d'exclamations où le nom de Dieu est plusieurs fois répété (*Hou*). L'intonation s'accentue en passant par tous les registres de la voix humaine. Puis l'un deux récite à haute voix une prière accompagnée par une flûte. Pendant la prière, une partie des zikrs commence d'abord insensiblement pour arriver graduellement à une exaltation frénétique. Mais c'est surtout pendant la seconde partie des exercices que les derviches justifient leur appellation de hurleurs. Debout, la tête nue, leurs cheveux flottants, les yeux fixés sur le ciel, ils prononcent la profession de foi :Lailaha ila Allah. L'iman se place au milieu du cercle, tout le monde s'incline et se relève en poussant un *Hou* effrayant ; on croirait qu'ils vont décrocher les terribles instruments. Le balancement du corps en avant et en arrière s'accentue de plus en plus, l'orchestre précipite la mesure, les cris redoublent avec une furie sauvage. Les cris n'ont plus rien d'humain, les tambourins sont battus à tour de bras : un vacarme effroyable accompagné de contorsions ; l'exaltation est au comble, tous ces religieux pris de vertige ressemblent à des machines mises en mouvement.

Les derviches à bout de forces s'arrêtent ; l'iman récite une prière que la flûte accompagne, et un autre exercice commence. Celui-ci est moins pénible que le précédent : les pieds restent fixes, le corps se balance à droite et à gauche, et chaque mouvement qui devient plus rapide est accompagné du nom d'Allah, articulé rauque presque incompréhensible. Enfin un *Hou* final, suivi d'une courte prière, nous annonce que la cérémonie est terminée. Nous sortons étourdis, pris de vertige, heureux d'échapper par la fuite à la contagion de cette folie sauvage.

En quittant l'établissement des derviches, nous traversons un bras du Nil momentanément à sec, et nous gagnons l'ile de Baoudah pour voir le nilomètre placé à son extrémité méridionale. Ce monument est composé d'un puits carré où l'on descend par un escalier, et au milieu duquel se dresse une colonne hexagone en marbre, graduée en coudées au nombre de dix-sept. La longueur de la coudée étant de 0,5404 mètres, la hauteur de la colonne est par conséquent de 9, 187m. ; or l'altitude ou la cote de l'extrémité supérieure de la dix-septième coudée étant de 17, 833m. au-dessus de la surface moyenne de la Méditerranée, la cote du zéro de l'échelle nilométrique est donc de 8, 646m. au-dessus de la surface moyenne des eaux de la Méditerranée. Je vous transmets les renseignements qu'on nous a donnés sur place. Le nilomètre sert à faire connaître si l'inondation sera favorable ou non à l'agriculture, en observant la hauteur des eaux pendant la crue.

L'ile de Baoudah s'étend au sud-ouest du Caire ; on y remarque surtout la quantité d'arbres et de plantes exotitiques dont elle est enrichie. Le palmiste des Antilles y balance son élégant panache ; le bambou de l'Inde y prend des proportions gigantesques, et dépasse de beaucoup les arbres les plus hauts. Ces feuilles étrangères si étrangement découpées, ces fruits aussi bizarres de forme que de goût, impriment à ces jardins plantureux un cachet singulièrement

original. Ajoutez à cela de larges allées ombreuses, des massifs impénétrables, des parterres émaillés de fleurs au milieu desquels s'élèvent d'élégantes habitations. Malheureusement, pressés par le temps, nous ne vîmes qu'une bien petite partie de ces beaux lieux.

Nous parcourons ensuite le faubourg, appelé le Vieux-Caire. Cet endroit se nommait d'abord Fostat (tente), en souvenir de la tente d'Amrou, qui l'y avait dressée pendant que ce général assiégeait la citadelle de Babylone. La ville de Fostat, bien déchue de son ancienne importance, fut la véritable capitale de l'Egypte depuis l'an 20 de l'hégire (640 de Jésus-Christ), date de sa fondation par Amrou, jusqu'à l'année 359 de l'hégire (969 de J.-C.), époque de la seconde conquête de l'Egypte sous le calife Moëz, prince fatimite qui commença à construire le Caire. Aujourd'hui elle sert de port méridional au Caire.

La fameuse mosquée qu'on y remarque, et qui porte le nom d'Amrou son fondateur, est le plus ancien édifice de la religion musulmane en Egypte.

Du Vieux-Caire nous passons dans l'ancienne forteresse connue des Européens sous le nom de Babylone. Elle renferme une petite bourgade chrétienne. Une partie de l'enceinte qui l'environne semble accuser un travail romain. Les rues en dehors de cette enceinte sont extrêmement étroites. Six petits couvents sont habités par des moines coptes ou grecs. L'un d'entre eux, appelé Deir-Babyloun, rappelle par son nom celui de la forteresse antique dans le sein de laquelle il est enclavé. Un autre, dédié à Sette Mariam (madame Marie), renferme une chapelle souterraine qui est le but de nombreux pèlerinages, parce que, d'après une tradition accréditée dans le pays, la vierge Marie se serait retirée là quelque temps avec saint Joseph et l'enfant Jésus lorqu'elle vint chercher un asile en Egypte.

E. Gasnault.

(*A suivre.*)

Curiosités végétales

(*Continué de la page 59*)

Des plantes qui sautent, qui roulent, qui dansent : mais oui ! telle la *Cycloloma phatyphyllum !* Malgré son nom barbare et lourd, nul végétal qui puisse égaler sa légèreté et son aptitude à prendre, à certaine époque, des ébats chorégraphiques dignes d'un maître clown, à danser une farandole, au gré du vent qui l'entraîne, loin de son sol natal !

Haute de taille, d'une remarquable corpulence, elle n'a qu'une tige fort légère, sur laquelle elle se dandine, attendant qu'elle soit desséchée, pour partir, sur les ailes de la brise, au bal excentrique qui galope dans les prairies. Et ce sont alors des sauts et des bonds vertigineux, une valse fantastique, une sarabande effrénée, dont les derniers spasmes finissent en une descente furieuse, le long des collines étonnées. Puis c'est la mort : les champs sont jonchés de *Cycloloma*s, qui aimaient trop le bal et que le bal a tuées ! Pauvres plantes dansantes, semblables à de jeunes filles qui ont savouré les délices empoisonnées de la valse et que les quadrilles folâtres ont trop tôt conduites au tombeau.

Mais il n'est pas que des plantes dansantes ; il y a aussi les graines sauteuses. Ce sont les coques d'une euphorbiacée, originaire du Mexique, dont elles constituent le fruit. Quand on soumet ces coques à une certaine chaleur, on les voit se mouvoir, s'agiter, sauter.

Le secret de ce ballet végétal ? Est-ce la température plus élevée qui cause ces petits bonds, si singuliers ?

Nenni. Ces sauteries étonnantes sont l'œuvre d'une petite larve de lépidoptère complètement dissimulée à l'intérieur de la coque et qui, sous l'influence de la chaleur, se réveille, se remue, change de position et communique à son habitation momentanée un mouvement violent, qui force la coque à sauter. Comme vous le voyez

De loin c'est quelque chose ; et de près, ce n'est.... rien

ou bien peu de chose : une larve minuscule ! Cette larve habite sa cellule pendant huit mois ; puis, se creusant une sortie avec ses mandibules acérées, elle se transforme en nymphe, pour devenir, deux mois plus tard, un papillon assez grand, aux ailes gris cendré, classé dans le genre *Carpocapsa* par un entomologiste français, M. H. Lucas, qui, à force de patience, a surpris le secret de l'euphorbiacée et reconnu l'intruse qui en fait sauter les coques !

* * *

Dans les forêts tropicales, on rencontre souvent un singulier végétal dont la tige, noueuse comme celle du bambou, a des feuilles vertes poussant directement sur l'écorce. Les indigènes l'appellent la plante-lézard. Les blanches racines, très minces, jaillissent des nœuds qui attachent la plante-lézard à l'écorce de l'arbre sur lequel elle pousse.

Quand cette parasite a trois à quatre pieds de long, les sections inférieures tombent, et, s'attachant à n'importe quel objet propice, commencent une croissance indépendante. Mais un arbre se trouve-t-il à proximité de l'endroit, vite la plante-lézard abandonne sa place et se met en devoir de grimper sur l'arbre, s'attache à son tronc et vit de la vie de son hôte, jusqu'au jour où elle enverra, elle aussi, ses sections inférieures chercher une autre demeure et une existence de parasite.

Les Philippines sont à l'ordre du jour. Pourquoi n'en parlerions-nous pas aussi, au point de vue botanique, s'entend, ne fut-ce que pour nous reposer un instant des scènes de sauvagerie et de carnage qui président à la lutte entre l'oncle Sam et ses jaunes révoltés ?

Un botaniste allemand a découvert, dans une des îles de ce remuant archipel, une fleur étrange à cinq pétales, qui mesure plus de dix pieds de circonférence. Le plus petit bouton est aussi gros qu'une tête d'enfant, et la tige a envi-

son deux pouces d'épaisseur. Ce géant du règne végétal, que les Filipinos appellent "bolo", ne se trouve qu'à des altitudes élevées, 2500 à 2800 pieds.

* * *

Un autre explorateur allemand, qui a parcouru les Andes équatoriales, nous rapporte l'histoire de l'arbre à matelas, histoire qui, dernièrement, faisait le tour de la presse.

Les Indiens de l'Equateur se servent, paraît-il, de l'écorce du *Demaïaja*, pour confectionner d'excellents matelas, voire même des couvertures. Cette écorce aurait l'épaisseur d'une grosse flanelle, et deviendrait si douce et si flexible après certain traitement aussi spécial qu'indigène, qu'on peut la rouler et la plier sans le moindre inconvénient.

Pour obtenir cette précieuse étoffe, nos sauvages font une double section autour de l'arbre, à cinq pieds environ d'intervalle ; puis ils détachent avec soin l'enveloppe ligneuse à l'aide d'outils tranchants et la plongent dans l'eau pendant plusieurs heures. Enfin, raclant la partie rugueuse extérieure, ils frappent sur l'écorce avec des marteaux pour lui donner de la souplesse.

Tels qu'ils sont, ces matelas économiques, très confortables, au dire de l'explorateur allemand, sont fort répandus dans la région des Andes, où il s'en fait un grand commerce.

Heureux Indiens ! L'élevage du mouton et des volailles se trouve là réduit à sa plus simple expression, et le "struggle for life," le terrible "struggle for life," ce hideux vampire de nos régions inclémentes, n'embrasse ni les matelas ni les couvertures, chez ces excellents Indiens de l'Equateur !..

* * *

Mais n'avons-nous pas entendu dernièrement, nous aussi, parler de tissage de fibres de bois ? Eh oui ! La trans-

formation de la fibre de bois en un fort vêtement est, d'après la *Revue industrielle*, réalisée pratiquement. On fait bouillir le bois, on le broie, les fibres sont séparées en lignes parallèles, séchées et tissées comme le coton ou la laine.

Et voilà ! C'est simple,c'estpratique, et nous ne nous surprenons plus tant à envier ces matelas économiques et ces couvertures de *Demaïaja* des Andes ! Des habits en bois ! Où la science industrielle va se nicher !

Le chêne et le caroubier font, paraît-il, de beaux vêtements, tandis que le bambou en produit un qui est élastique et solide à l'excès.

Ah ! le bon temps, n'est-il pas vrai ? quand nos femmes gratifiées de solides toilettes en bambou, n'allongeront plus désespérément la note de la tailleuse, et quand nos mères de famille habilleront d'épinette ou d'érable leur innombrable postérité ! Ce sera l'âge d'or pour notre Canada qui ne manque pas de fibres de bois, et nous l'appelons de tous nos vœux...

HENRI TIELEMANS.

EXPOSITION DE CHRYSANTHEMES

La *Revue horticole des Bouches-du-Rhône*, du mois de septembre, annonçait une Exposition de Chrysanthèmes qui devait se tenir, à Marseille, du 9 au 12 novembre. Dès les premiers jours du mois, nous avions nous-même l'une de ces plantes en fleurs. Les Chrysanthèmes fleurissent donc à peu près à la même date, dans tout notre hémisphère boréal ?—Nous voyons, dans le *Mayflower*, livraison de novembre, que dans la colonie du Cap, Afrique sud, les Chrysanthèmes sont en fleurs au milieu du mois d'avril.

Journaux et Revues

—Le *Pionnier*, de Sherbrooke, entrait dernièrement dans sa 34e année. Nos félicitations à ce confrère, qui est renommé pour sa sagesse.

—Les *Fleurs de la charité* (Québec ; revue mensuelle ; 50 cts par an) ont commencé leur 4e année. Cet organe de l'œuvre intéressante du Patronage est habilement dirigé par M. l'abbé Nunesvais.

—*Vick's Illustrated Monthly Magazine* (Rochester, N. Y. ; 50 cts par année). Cette belle revue d'horticulture, et spécialement de floriculture, paraît maintenant sous le format in-8°.

—*University of Tennessee Index. Departement of Agriculture.* Revue mensuelle ; 25 cts par année. La livraison du mois d'août, que nous avons sous les yeux, décrit avec gravures appropriées, l'enseignement agricole donné par l'Institution. (Knoxville, Tenn., U. S.)

—*The Ottawa Naturalist* est l'organe de l'Ottawa Field-Naturalists'Club. La livraison de novembre, parmi plusieurs articles de valeur, contient un compte rendu particulièrement intéressant de la 36e réunion annuelle, tenue au mois d'octobre, à London, de la Société entomologique d'Ontario. Cette association a des succursales à Toronto, à Montréal et à Québec. Le Rév. Dr Fyles, de Lévis, en a été élu président pour l'année suivante.

—Félicitations au *Saint-Laurent*, heureusement parvenu à sa 5e année.

—Au *Trifluvien*, qui vient de célébrer son 12e anniversaire,nous faisons aussi nos compliments.Nous avons en haute estime ce journal, qui fait toujours preuve d'un patriotisme sincère et d'un vrai dévouement aux intérêts de l'Église.

PUBLICATIONS REÇUES

—Nos remerciements à M. A.-D. Selby, botaniste et chimiste de l'Ohio Agricultural Experiment Station, pour l'envoi de plusieurs de ses mémoires sur des questions de botanique : *Some diseases of wheat and oats.—Sources of the Ohio Flora.—Additional Host Plants of Plasmopara Cubensis.*

—Nous avons reçu les Rapports annuels, de 1893 à 1898, de l'American Museum of Natural History, de New-York.

—*Anales del Museo Nacional de Montevideo.* Vol. II, fasc. 11. Etude sur les plantes utiles et les plantes nuisibles de l'Uruguay, par N.-B. Berro.

—*Bulletin de la Société des Amis des Sciences naturelles de Rouen.* Rouen, 1898. Fort volume, rempli de mémoires très intéressants sur diverses branches des scienees naturelles.

—*31st Annual Catalogue of St. Viateur's College* (Bourbonnais, Ill., U. S.) 1898-99. Cet annuaire du grand collège catholique de l'Illinois est très intéressant à parcourir.

—*Annuaire du Collège Bourget*, Rigaud, P. Q. 1898-99. Belle et intéressante brochure de 78 pages.

—Le "U. S. Geological Survey" nous envoie une grande carte, qu'il vient de publier, contenant la statistique des produits miniers des Etats-Unis de 1889 à 1898.

—*Bulletin of the Geological Institution of the University of Upsala* (*Suède*). Vol .IV, part 1, No 7.

—*Bollettino del R. Orto botanico di Palermo.* Anno II, fasc. 3-4.

—*Proceedings of the Indiana Academy of Science. 1898.* Ce volume contient un grand nombre de précieux mémoires snr les diverses branches des sciences : mathématiques, physique, chimie, botanique, zoologie, géologie.

—*Transactions of the Kansas Academy of Science, 1897-98.* Après beaucoup de travaux intéressant les sciences physiques, chimiques et naturelles, ce volume contient en appendice le sommaire détaillé de tous les bulletins et revues scientifiques reçues par l'"Academy of Science" durant les années 1897 et 1898.

—*Hoffmann's Cathoiic Directory.* October Number. (M. H. Wiltzius & Co., Milwaukee, Wis.—Quarterly. 75 cts per year.)

—*Vie de sainte Apolline*, par l'abbé A.-P. Gaulier, de La Chapelle-Montligeon (Orne), France. Intéressante petite brochure, publiée en ex-voto de reconnaissance envers S. Apolline, "invoquée dans l'Eglise catholique pour la guérison du mal de dents."

—*Proceedings of the california Academy of Sciences.* Third Series. Zoology. Deux mémoires sur des *Odonates* de l'Ouest américain, et sur le genre *Sebastolobus.*

(*A suivre.*)

La publication de ce gros travail touche à sa fin. Le premier fascicule du dernier volume, consacré aux *Mammifères*, vient de paraître et sera suivi à très bref délai d'un fascicule consacré aux *Oiseaux*.

Rappelons que les premiers volumes ont pour titre :

I.—COLÉOPTÈRES. 1 vol. in-18 de 466 p. avec 1052 fig. .... 8fr.

II.—ORTHOPTÈRES, NÉVROPTÈRES, HYMÉNOPTÈRES, LÉPIDOPTÈRES, HÉMIPTÈRES, DIPTÈRES. 1 vol. in-18 de 516 p. avec 1235 fig .... 10.fr.

III.—MYRIAPODES, ARACHNIDES, CRUSTACÉS, VERS, MOLLUSQUES, SPONGIAIRES, PROTOZOAIRES. 1 v.de 500 p. avec 1664 fig .... 10 fr.

☞ Nous avons besoin, pour compléter notre collection, de la livraison d'AVRIL 1899 de la *Revue canadienne*, et nous donnerions volontiers 50 cts pour nous en procurer un exemplaire.

LE
NATURALISTE CANADIEN

VOL. XXVI (VOL. VI DE LA DEUXIÈME SÉRIE) No 12

Chicoutimi, Decembre 1899

Directeur-Proprietaire : l'abbe V.-A. Huard.

Notes entomologiques

Dans ma dernière correspondance, je vous parlais d'une *Gonioctena* qui a fait son apparition dans cette Province. Monsieur Germain Beaulieu, de Montréal, à qui j'en ai envoyé un spécimen, me dit que c'est la *Gonioctena pallida*, Linn. Le même monsieur m'a aussi donné le nom spécifique d'un Onthophage trouvé à la Rivière-Blanche, comté de Matane, pendant les dernières vacances : c'est l'*Onthophagus nuchicornis*, Linn. Cet insecte, importé d'Europe, est assez commun dans les provinces maritimes ; mais c'est la première fois que sa présence est signalée dans la province de Québec.—On le distingue à première vue des espèces décrites par l'abbé Provancher, par la couleur des élytres qui est jaunâtre avec taches noires irrégulières. Les autres caractères sont les suivants. Longueur 0.28 pouces. Noir. Tête avec deux carènes transversales, la postérieure plus large et plus soulevée. Prothorax glabre tout couvert de points circulaires enfoncés présentant un petit soulèvement en leur centre. Une petite protubérance lisse près du bord latéral. Elytres striées ponctuées, les intervalles aussi ponctués. Dessous noir, ponctué ; jambes plus ou moins velues, ainsi que le devant du mésosternum.—Cet Onthopage,

comme ses congénères, vit dans les déjections des herbivores. Il s'y pratique des conduits cylindriques qu'il prolonge à peu près verticalement dans le sol. C'est là qu'il cherchera un refuge pour échapper aux investigations de l'amateur d'insectes : c'est une ruse qui lui réussit parfois. Ces cavités souterraines servent peut-être aussi à l'Onthophage pour loger sa progéniture. C'est du moins ce que font certaines espèces européennes de la même famille, comme les scarabées et les copris dont on raconte des choses très intéressantes (Voir *La Nature*, publiée à Paris, N° 1288, 5 février 1898). D'autres observateurs pourraient sans doute nous renseigner là-dessus.

Je vous envoie avec la présente communication deux spécimens de l'*Onthophagus nuchicornis* et un de la *Gonioctena pallida*.

ELIAS ROY, ptre
Collège de Lévis.

20 septembre 1899.

L'ABBÉ PROVANCHER

(*Continué de la page 165*)

La deuxième édition du *Verger*, publiée en 1864, ne fut épuisée que vers l'année 1872. Et ce ne fut qu'en 1874 que parut la troisième (1),avec ce nouveau titre : *Le Verger, le Potager et le Parterre dans la province de Québec, ou Culture raisonnée des fruits, légumes et fleurs qui peuvent réussir sous le climat de Québec.*

La première partie, consacrée au verger, est à elle seule, strictement parlant, la troisième édition de l'ouvrage, "mais, dit l'auteur, corrigée soigneusement, augmentée et modifiée en plusieurs parties."

---

(1) Je dois exprimer ici mes remerciements à M. L'abbé C. Bacon, curé de l'Islet, et à M. l'abbé El Roy, du collège de Lévis, qui, répondant à un appel que j'ai fait par la voie du *Naturaliste*, ont bien voulu me communiquer chacun l'exemplaire qu'ils possèdent de cette 3e édition. (A)

La deuxième et la troisième parties, où il est question du potager et du parterre, sont entièrement nouvelles et doublent la longueur de l'ouvrage primitif. Les sujets qu'elles traitent font si bien corps avec le manuel du verger, qu'il y a lieu de s'étonner que l'abbé Provancher n'ait pas cru devoir, dès le commencement, les ajouter à la matière même du *Verger*. Il lui a fallu pour s'y décider, ainsi qu'il le dit dans la préface, "la sollicitation d'un grand nombre d'amis, surtout de confrères du clergé."

Pour ce qui est du *Verger* lui-même, il y a en effet dans cette édition des changements assez notables. C'est ainsi, pour indiquer ce seul détail, qu'on n'y voit plus décrites que 37 variétés de pommes, alors qu'il y en avait 80 dans la première édition. Mais c'est quand l'auteur traite des insectes ennemis des arbres fruitiers que l'on remarque des modifications et des additions prononcées. "La suite de mes études entomologiques, écrit-il, m'ayant procuré une connaissance plus intime des ennemis de nos fruits, je me suis scrupuleusement attaché à corriger ce qui me paraît aujourd'hui inexact dans les éditions précédentes ; afin que, tout en procurant un guide sûr à l'amateur, je pusse en même temps fournir aux débutants en entomologie des indications certaines sur les insectes ennemis qu'il nous importe de connaître avant tous les autres." Les gravures relatives à ces fléaux de l'arboriculture sont aussi augmentées en nombre et en importance.

Quant aux deux autres divisions de l'ouvrage, traitant de la culture des légumes et des plantes d'ornement, leur publication était bien opportune et même nécessaire. Sans doute, comme on lit dans la préface, il y a bien des livres français traitant de la culture des légumes, et l'on peut ajouter : de la culture aussi des plantes ornementales. "Mais, dit l'auteur, aucun n'est calculé pour notre climat et les ressources à notre disposition. La vigueur de notre végétation nous interdit ici une foule de procédés qu'on suit en

Europe, et les hauts prix de la main d'œuvre en ce pays ne nous permettent pas de multiplier les bras pour un grand nombre d'opérations qu'on pratique là. Il n'est aucun procédé que je conseille, que je n'aie ou appliqué directement moi-même ou du moins fait expérimenter sous ma direction immédiate ; de sorte qu'en suivant les prescriptions données, on ne pourra courir de plus grandes chances de succès."

L'auteur a suivi un plan identique dans la rédaction de cette deuxième et troisième partie. D'abord, pour début, c'est un plaidoyer, où l'on trouve jusqu'à de l'enthousiasme, en faveur de la culture, soit des légumes, soit des fleurs ; les arguments s'y pressent, tirés non seulement de l'utilité et des profits pécuniaires que l'on peut trouver dans ce genre d'occupations, mais encore des jouissances qu'elles procurent à ceux qui s'y livrent. "C'est au potager, s'écrie-t-il, que la fermière ira chercher et ses échalottes et ses radis pour les déjeuners, ses petits pois, ses gousses de fèves, ses poireaux, ses carottes, ses sarriette et marjolaine, thym et ciboulette, pour son pot-au-feu du midi ; les fraîches salades, les rafraîchissants concombres, les melons, citrouilles, choux, navets, etc., lui offriront tour à tour les moyens de présenter d'un bout de l'année à l'autre des plats aussi variés dans leur composition qu'appétissants par leur saveur." (P. 168.) Mais l'éloquence touche au lyrisme, quand l'auteur vient à parler de la culture des fleurs. "Qu'est-ce que la vie ? Une lutte contre la mort. La plante, ai-je dit, boit, respire, elle sent le chaud, le froid, l'humidité ; elle vit, donc elle combat. Notre associée dans la lutte pourrait-elle n'avoir pas nos sympathies ? Mais elle vit, elle lutte, elle combat pour nous ! sans elle nous périssons ! n'a-t-elle pas droit de plus à notre affection ? Aussi voyez cet amour pour la plante s'accroître, pour ainsi dire, chez l'homme, à mesure que sa position l'éloigne, le sépare de sa société... On épiera dans la famille le moment où le bouton donnera

sa fleur ; ça sera un événement dont on informera les voisins." (P. 230.)

Après avoir de la sorte exhorté les gens à se faire légumistes et fleuristes, l'abbé Provancher donne les règles générales de la culture des légumes et des plantes d'ornement. Traitant ensuite séparément des diverses sortes de légumes et de fleurs de jardin et d'appartement, il indique pour chacune les soins particuliers qu'elle requiert. Un chapitre spécial, à la fin du jardin-potager, concerne les "mauvaises herbes" ; et l'on y apprend à quels procédés il faut avoir recours pour en débarrasser les plates-bandes.

Voilà quel était, dans sa forme définitive, *Le Verger, le Potager et le Parterre*, de l'abbé Provancher. Imprimé chez Darveau, de Québec, comme ses autres ouvrages, cet in-douze a 332 pages.

Je ne puis parler de la 4e édition du *Verger*, parce qu'elle m'est tout à fait inconnue. Il semble que personne, parmi les lecteurs du *Naturaliste canadien*, n'en possède un exemplaire, puisqu'aucune réponse n'a été faite à la demande que je leur ai faite à ce sujet, il y a quelques semaines. D'autre part, à Québec, je n'ai pu trouver cette édition ni en librairie, ni dans la bibliothèque de l'université Laval, ni dans celle de l'Assemblée législative. J'en arrive à douter s'il y a eu réellement une quatrième édition de l'ouvrage, et si l'on n'a pas, par mégarde, sauté de la trosième à la cinquième édition. A tout événement, si la quatrième a existé, elle est tombée dans un cas d'épuisement plus qu'ordinaire.

Quant à la cinquième et dernière édition, publiée en 1885, elle n'est que la reproduction parfaitement exacte, jusque dans les plus petits détails d'impression, de la troisième édition, dont elle ne diffère absolument que par le changement de la date sur la page du titre. On y voit jusqu'à la préface de cette troisième édition, datée du " CapRou-

ge, 15 octobre 1874." Cela démontre assez que l'impression s'est faite sur clichés dès 1874.

L'ouvrage, tel qu'il est peut-être encore en librairie, est vieux de vingt-six années. Durant ce quart de siècle, les procédés de l'horticulture et de l'arboriculture ont subi des modifications ; beaucoup de variétés ou d'espèces nouvelles ont enrichi les vergers et les jardins. Il ne serait donc pas hors de propos de publier une nouvelle édition du manuel de Provancher, mais toute remaniée et modifiée comme il faudrait pour qu'elle fût au courant. On devrait aussi, pour donner satisfaction aux goûts artistiques de nos contemporains, l'imprimer sur un papier tout à fait différent du papier très inférieur des précédentes éditions.—J'aurais bien du plaisir à entreprendre la tâche de préparer cette sixième édition, tâche qui me serait encore facilitée par la possession des clichés des gravures de l'ouvrage, si des occupations plus impérieuses ne réclamaient déjà tous mes loisirs.

(*A suivre.*)

V.-A. H.

Quelques aperçus sur la géologie du Saguenay

La formation de Trenton (*Hunt*)

(*Continué de la page 157*)

A défaut de renseignemenrs à notre portée sur l'origine et les causes précises du principe étrange acquis à cette formation-là, nous nous permettrons d'en faire ici l'historique à notre point de vue—si cela est permis : peut-être provoquerons-nous ainsi les gens initiés, que pourrait distraire cette ébauche superficielle, et les compromettrons-nous au point de leur arracher toute la vérité sur ce *dossier secret géologique*, dont ils sont naturellement les dépositaires discrets et incorruptibles.

La formation d'Utica

Les formations de Trenton et d'Utica, que les géolo-

gues ont découvertes dans le bassin du lac Saint-Jean, et qui tiennent leur nom de certains endroits ainsi nommés dans les Etats-Unis où elles ont été constatées en premier lieu,— sans mettre en doute leur analogie,—ont probablement une ressemblance frappante qui les fait reconnaître comme correspondant géologiquement au même système de là-bas : nous n'insisterons pas, la chose est entendue. Ce que nous aurions désiré connaître et savoir, c'est la manière de procéder mise en œuvre pour arriver à imprégner ces formations, celle d'Utica surtout, de cette substance bitumineuse qui la distingue spécialement à notre attention des autres formations schisteuses généralement. Nous ne pouvons bien saisir ni entrevoir le fil conducteur qui a su introduire ainsi, dans cette masse prodigieuse de glaise plastique en voie de se pétrifier ou qui l'était déjà, ce courant puissant de gaz ou de pétrole—disons le mot—et l'imbiber ainsi comme une véritable éponge ! elle qui s'était déposée au fond de l'eau, atome par atome, dans un bain pur de tout alliage, sans mélange quelconque !

Sont-ce les eaux de la mer qui lui ont donné cette propriété, cette vertu de prendre feu ? Non. Sont-ce les restes fossiles d'insectes, de vermisseaux, de je ne sais quoi ! introduits par millions dans ces fortes couches de glaise pendant leur formation, qui ont répandu ainsi autour d'eux ce liquide dont elle suinte pour bien dire ? Evidemment non. Non plus que les monstres marins, qui fréquentaient ces bas-fonds dans les temps reculés, n'ont pu, en la frôlant en passant, lui jouer ce tour-là. Encore moins les mollusques, quoique légions dans les environs, n'ont daigné servir de véhicule à cette matière qui leur répugnait assurément. Il nous faudra donc, tout de bon, descendre au fond, sous cette enveloppe pétrifiée, pour y trouver une bonne fois la solution de cette importante question.

Et si nous la trouvions là . . . ,dans ces couches profondes de plantes herbacées enfouies jadis dans le sein de la nature,

sous ces replis, dans ces abîmes que la croûte terrestre, alors maniable et tiède, se prêtait à imprimer à sa surface ! Que diriez-vous de cette trouvaille ? Notre étonnement nous ôterait la parole pour sûr. Il faudrait tout de même s'y conformer et tâcher d'en profiter le plus possible, n'est-ce pas ? Descendons-y donc,puisqu'il n'y a plus que cela à faire maintenant ! Eh bien, descendez voir ces plantes réduites à leur dernière solution sous le poids incalculable que représente cette enveloppe compacte de schiste, qui a joué ici le rôle de l'*extracteur* dans les huileries. Etudiez la substance extraite de ces dépôts de végétaux, grâce à l'énorme pression qui les écrasait ! Vous reconnaissez de suite, à l'odeur, que le pétrole s'est introduit là, qu'il y est encore, que c'est lui qui inonde les grès au fond du réservoir où il est retenu ; que c'est bien lui qui pénétra toute l'épaisseur de cette formation que nous étudions dans le moment. Ce sont assurément ces matières extraites des plantes, qui, imbibant ce gigantesque pressoir—une vraie puissance extractive pour elle,—introduisirent, dans cette stratification schisteuse de la formation d'Utica, le principe bitumineux qui nous la fait reconnaître. C'est pour cela que ces pierres s'enflamment si facilement, que vous les preniez au fond du lac Saint-Jean ou sur ses plus hauts rivages.

Dans certaines parties du bassin, où la température intérieure se trouvait plus élevée et la pression extérieure moins puissante, ces précieux végétaux, au lieu de se distiller comme nous venons de le démontrer, se sont tout simplement carbonisés par le même procédé.

Maintenant, c'est de mettre la main sur ces produits naturels qui sont là, en réserve, sous ce sol étrange, prêts à se laisser extraire et exploiter, prêts à contribuer à la richesse de notre Province, à qui il ne manque plus que cela pour avancer à grands pas dans cette direction. Ce n'est pas la bonne volonté qui manque pour arriver à une telle conclusion ! Mon Dieu, non. Mais toute la meilleure volonté du

monde ne suffit pas pour descendre jusque-là ! Le nerf de la guerre, par exemple, ferait des prodiges ! Avec lui on y serait vite rendu ! Sa vertu, alliée à la volonté, serait infaillible. En disant tout bas : "*Sésame*, ouvre-toi !" tout s'ouvre, le reservoir et le reste...répandant sur le pays une abondante rosée sous forme de produits utiles et recherchés, qui, enfin, remplissant leur destinée, révolutionneraient notre monde, activeraient le commerce, alimenteraient l'industrie, seconderaient l'agriculture, réchaufferaient la colonisation,—*and the last, but not the least*—rétabliraient dans notre beau Saguenay ce *Royaume* d'autrefois, d'autant plus illuminé et régénéré. Voilà !

Voilà aussi, suivant nous, l'origine vraie de la formation d'Utica. Vous voyez des fossiles qui représentent les insectes, etc., qui ont vécu jadis sur la terre, nagé dans l'eau, volé dans l'air, aujourd'hui enfouis à une grande profondeur dans ces couches régulières en feuillets serrés qui les distinguent. Pourquoi sont-ils eux aussi imprégnés de pétrole ? Si ces formations, à leur origine, eussent été composées d'éléments bitumineux, les insectes, etc., qui s'y sont introduits depuis en auraient été exempts ; conséquemment, cette qualité leur est venue postérieurement : ce n'est pas douteux.

(*A suivre.*) P.-H. DUMAIS.

Remis au prochain numéro, faute d'espace en celui-ci, le récit illustré —et très pittoresque—d'une visite au Regent's Park, Londres, par M. l'abbé Em.-B. Gauvreau.

Mousses et Lichens

Monsieur le Rédacteur,

Je me suis amusé, depuis le commencement de l'automne dernier, à recueillir des mousses et des lichens. Ces petits végétaux qui poussent partout, et qui ont des habitudes, j'allais dire des mœurs si singulières, m'intéressent beaucoup,

Rien de plus joli, de plus gracieux que la plupart de ces petits cryptogames vus à la loupe ou même au microscope.

J'ai déjà plus de soixante lichens, et soixante-quinze spécimens de mousses. Et pourtant le champ de mes explorations est bien restreint : quelques dix arpents carrés à peine.—Malheureusement je n'ai aucun ouvrage sur cette intéressante partie de la flore. Pourriez-vous m'en indiquer quelques-uns ?—Le mieux serait sans doute de traiter cette matière dans le NATURALISTE, vos nombreux lecteurs en profiteraient.

J.-E. DESROCHERS, C. S. V.
Collège Bourget, Rigaud.

RÉD.—Nous n'avons pas donné d'attention, jusqu'à présent, à l'étude des Mousses, ni des Lichens, et nous ignorons s'il existe, dans la bibliographie d'Amérique, des ouvrages traitant de la flore des Mousses. Si quelque lecteur est plus renseigné que nous, là-dessus, nous le prions de nous transmettre les imformations qu'il jugera utiles.

Pour ce qui est des Lichens, nous pouvons indiquer deux ouvrages : *Text-Book of Lichenology*, et *A Guide to the Study of Lichens*, tous deux du Dr Alb. Schneider. Ce dernier ouvrage a été publié en 1898, chez Bradlee Whidden, Boston.

Maintenant, nous indiquerons à notre correspondant, que nous connaissons depuis longtemps comme un fervent de l'histoire naturelle, deux ouvrages français, publiés en ces dernières années, et qui contiennent des notions générales et la description de beaucoup d'espèces d'Europe :

Nouvelle flore des Mousses et des Hépatiques, pour la détermination facile des espèces, avec 1288 figures inédites, représentant toutes les Mousses et Hépatiques des environs de Paris, des départements voisins, et les espèces communes d'Europe, par M. I. Douin. 186 pages in-12. Broché, 5 fr., relié, 5 fr. 50.

Nouvelle flore des Lichens, pour la détermination facile des espèces, sans microscope et sans réactifs, avec 1178 figures inédites, représentant toutes les espèces de France et les espèces communes d'Europe, par A. Boistel. 164 pages in-12. Broché, 5 fr. 50, reliure anglaise, 6 fr.

Ces volumes sont en vente chez Emile Deyrolle, naturaliste, 46, rue du Bac, Paris.

Il serait bien à souhaiter qu'il y eût de petites flores de ce genre pour nos plantes cryptogamiques. Mais nous craignons qu'il ne faille attendre longtemps encore avant d'en posséder.

Quant au *Naturaliste canadien*, bien que toutes ces études soient dans son programme, il ne pourra probablement pas les aborder de sitôt, surtout si les circonstances présentes se maintiennent. Avons-nous du mal à terminer notre *Traité de Zoologie !* Quand nous l'aurons achevé—d'ici à un an, sans doute—, les Mollusques absorberont notre attention. Quand viendra le tour des cryptogames ?

Le Cychrus viduus, Dej.

CAPTURÉ A SAINT-HILAIRE, P. Q.

Dans une exploration de la faune coleoptérologique et diptérologique de la montagne de Saint Hilaire, le 25 juin dernier, l'agréable surprise me fut donnée de capturer deux superbes *Cychrus viduus*, Dej., ♂ et ♀.

C'est la première fois, je crois, que cet insecte est capturé en Canada ; et une intéressante communication à ce sujet reçue de M. Chs Liebeck, de Philadelphie, et de M. W. H. Harrington, d'Ottawa, corrobore mon assertion. La distribution géographique de cette espèce de *Cychrus* a toujours été circonscrite, que je sache, dans les Etats suivants des Etats-Unis : Virginie, New-York, New-Jersey, Pennsyl-

vanie et Indiana. Or, sa découverte dans cette partie de l'Amérique devient un fait important et une addition précieuse pour la faune canadienne.

Le *C. viduus* ne se rapproche en aucune manière du *C. Lecontei*, Dej., qui se rencontre assez fréquemment dans nos bois. Sa taille est bien plus considérable ; l'un de mes spécimens, le ♂, mesurant un pouce en longueur et l'autre, la ♀, un pouce et un cinquième. Ses élytres sont comparativement plus larges, et son prothorax fortement rebordé. Sa couleur est noire avec reflets violets très prononcés.

Je les ai capturés tous deux au pied d'une vieille souche, sous les feuilles mortes.

GUSTAVE CHAGNON.

Le clergé

ET L'ÉTUDE DES SCIENCES NATURELLES

Commentant, de la récente Encyclique aux évêques de France, le passage où N. S.-P. le Pape recommande d'appliquer—"avec mesure et dans de sages proportions"—les élèves des Petits et des Grands Séminaires à l'étude des sciences physiques et naturelles, la *Semaine religieuse* de Cambrai fait les importantes considérations que voici :

" Ce minimum est pour le clergé en général ; mais il est bon, il est nécessaire que dans le clergé se trouvent des hommes ayant des connaissances plus approfondies et plus étendues ; et cela pour bien des raisons. Il faudrait que les catholiques instruits s'occupant de travaux scientifiques ne fussent plus abandonnés à eux-mêmes. La plupart des savants qui consacrent leur existence à des recherches pénibles sont sincères. Mais par la force des choses, ils rencontrent des questions mixtes confinant à la philosophie générale, et par la philosophie à la théologie. S'ils ne trouvent personne à qui ils puissent demander des éclaircissements, ils se forgent à eux-mêmes un système de conciliation entre leurs théories scientifiques et leurs croyances religieuses, système fréquemment défectueux

"D'autres ne se donnent pas tant de peine et s'en tiennent à un déisme vague et sans conséquence. Il faut qu'ils puissent trouver dans le clergé des hommes capables de dissiper leurs doutes et de donner à leurs pensées une orientation sûre au milieu d'écueils multiples. Enfin il n'est pas moins utile que le prêtre ait sa place au sein des sociétés savantes qu'auprès des particuliers. Il y trouve l'occasion de rectifier des idées fausses qui, une fois publiées sous le couvert de "la science", pénètrent toutes les couches de la société."

Les Léonides

Cette pluie d'étoiles filantes, que l'on attendait au milieu du mois de novembre, n'a été qu'une averse légère. En Amérique comme en Europe, on n'a pu compter guère qu'une ou deux centaines de météores. "D'ailleurs, dit le *Cosmos*, la probabilité a priori, pour un important flux d'étoiles filantes, n'était pas bien grande. On savait, en effet, que la partie de l'essaim qui a donné naissance, en 1866, à une averse abondante de météores, ne pouvait pas passer cette fois à proximité de la terre, par suite des perturbations notables provenant des grosses masses planétaires de Jupiter et de Saturne. Il était toutefois permis d'espérer que d'autres portions du même essaim, trop éloignées autrefois de nous, deviendraient visibles cette année : espoir qui ne s'est pas réalisé."

Maintenant, ajouterons-nous, la partie est remise à 33 années d'ici !

Le marché des Canneberges

Nous disions, dans l'une de nos dernières livraisons, que le prix actuel des canneberges (atocas) nous était inconnu. Nous avons vu depuis, dans la *Semaine commerciale*, que ces fruits se sont vendus, à Halifax, jusqu'à $6 le baril,

et à Québec, jusqu'à $7. D'autre part,un correspondant nous informe qu'il s'en vend beaucoup à Montréal, à 10 cts la pinte, au détail. Le *Journal d'Agriculture et d'Horticulture*, du 22 novembre, citait le propriétaire d'un petit terrain de 3/8 d'acre, situé dans la Nouvelle-Ecosse, qui y a récolté, cette année, 43 ½ barils de canneberges, vendus au prix de $6 chacun.—Il faut conclure de tout cela que la culture de la canneberge est aussi profitable aujourd'hui que la 2e édition du *Verger* de Provancher affirmait qu'elle était en 1864, et que nos cultivateurs, tout entiers désormais à la production du beurre et du fromage, ont grand tort de négliger obstinément une pareille et si facile source de bénéfices.

Journaux et Revues

—La *Revue canadienne*, la seule du genre en Amérique, publie maintenant 80 pages par mois, sans augmentation du prix, qui reste à $2.00 pour le Canada et les Etats-Unis. Rédaction fournie par nos meilleurs écrivains, illustration artistique et impression de luxe. Elle jouit d'une réputation méritée, dans l'Ancien comme dans le Nouveau-Monde.

—Nous avons appris avec regret que M. Ph. Masson a dû quitter la direction de la *Défense*, qui ne pouvait rémunérer ses services d'une manière même strictement suffisante. Il est affligeant de voir un journaliste de vocation, un écrivain de race,un polémiste puissant, un homme de science et de principes, comme M. Masson, forcé par les nécessités de la vie de déposer sa plume pour demander à des occupations assez vulgaires le pain de chaque jour.

PUBLICATIONS REÇUES

—*The Birds of Eastern North America*, Charles B. Cory. C'est la première partie seulement, consacrée aux oiseaux aquatiques, que l'on a publiée. Cet ouvrage, purement technique, contient presque uniquement des clefs analytiques pour arriver facilement aux noms des familles et des espèces. Un très grand nombre de gravures aideront beaucoup à la détermination des spécimens. Ce volume, publié par le Field Columbian Museum, de Chicago, nous parait très intelligemment disposé, et rédigé avec ce sens pratique qui distingue nos voisins des Etats-Unis.

—Nous avons reçu aussi,du Field Columbian Museum, diverses publications récentes, faisant partie des séries de zoologie, de botanique et de géologie.

—*Proceedings of the U. S. National Museum.* Vol. 21. Ouvrage de près de 1000 pages, rempli de travaux scientifiques de grande valeur.

—Chapin and Rettger, *Elementary Zoology and Laboratory Guide.* Ce manuel est essentiellement pratique, étant destiné à guider dans leurs travaux les élèves d'un cours d'histoire naturelle. Sur chacune des branches et des classes qui composent les divisions de la zoologie, il donne des renseignements généraux, avec indication des genres ou espèces les plus remarquables, qui sont d'ailleurs représentées en de nombreuses gravures dans le texte. En outre, et c'est ici la partie vraiment originale de l'ouvrage, à la fin de chaque chapitre, il y a une sorte de questionnaire pour le travail de laboratoire relatif à la classe d'animaux dont il s'est agi dans les pages précédentes. Pour l'*abeille*, par exemple, il y a une suite de douze numéros dans le genre de ceux-ci : "No 3. Remarquez la forme de la tête et la position des yeux *composés.* Prenez une lentille et regardez les *facettes.* Cherchez ensuite les

facettes ; comptez-les." "No 8. Comparez les dimensions de la tête et du thorax. Voyez la position des deux paires d'*ailes*, et comparez les. Détachez et dessinez les ailes antérieures et les ailes postérieures." Y a-t-il rien de plus pratique qu'un ouvrage de cette sorte ?—Volume in-8 de 200 pages ; cartonnage toile. Se vend $1.00, chez G. P. Engelhard & Co., Publishers, 358-362 Dearbon street, Chicago, Ill.

—*Actes de la Société linnéenne de Bordeaux*, volume LIII, 1898. Un fort in-8o, où y a des travaux importants sur la botanique, l'entomologie, la géologie, etc.

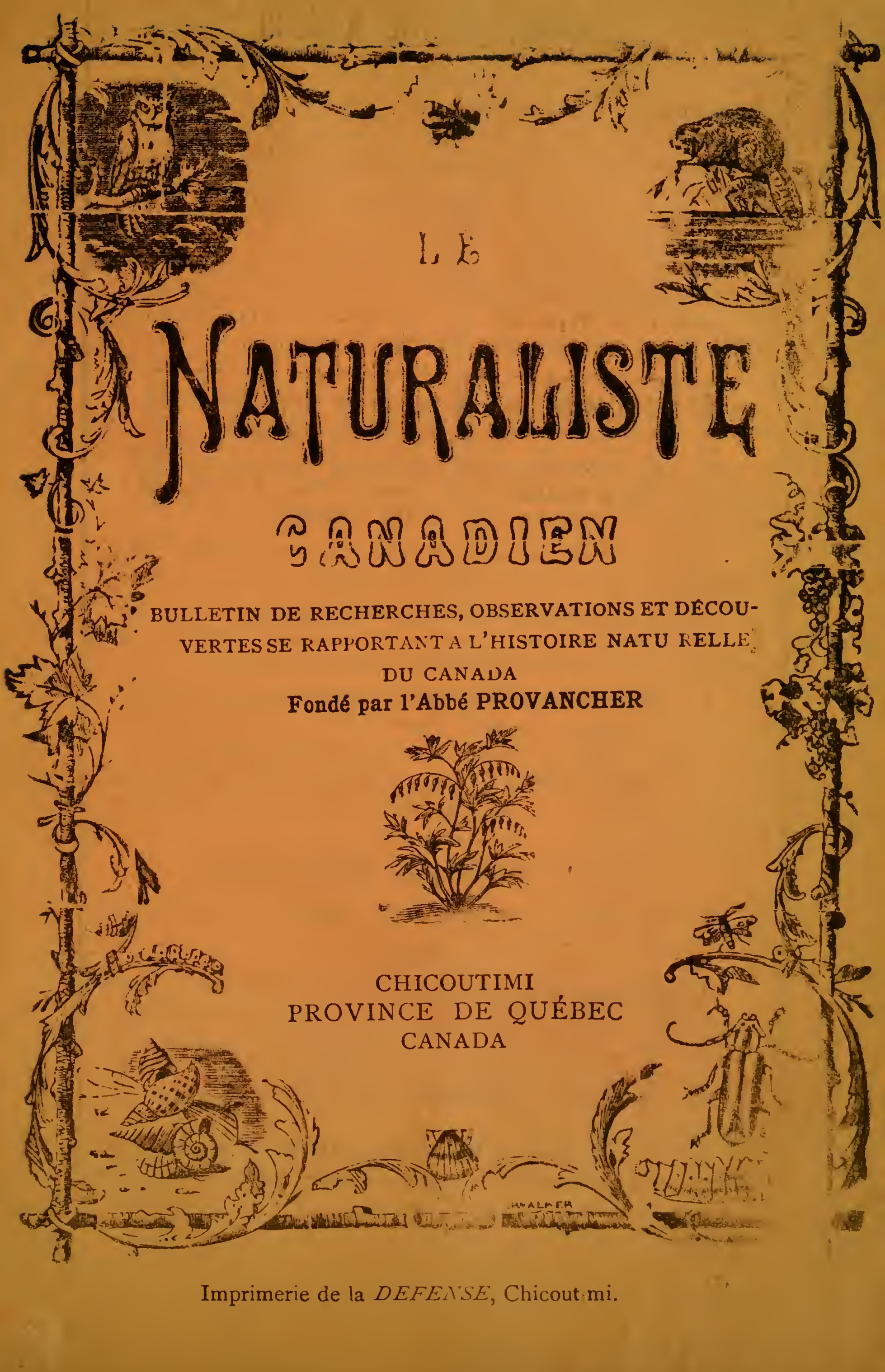
TABLE DES MATIÈRES

Pages

TABLE ALPHABETIQUE

DES PRINCIPAUX NOMS DE GENRES ET D'ESPÈCES MENTIONNÉS DANS CE VOLUME.





Imprimerie de la *DEFENSE*, Chicoutimi.

SOMMAIRE DE CE NUMÉRO

LE NATURALISTE CANADIEN paraît au commencement de chaque mois, par livraison de 16 ou 20 pages in-8o.

Le prix de l'abonnement pour le Canada et les États-Unis est d'**UNE PIASTRE** par année.—Pour la France et les autres pays de l'Union postale, **SIX FRANCS.**

Les reçus d'abonnement seront renfermés dans la livraison suivant la date où l'on aura payé.

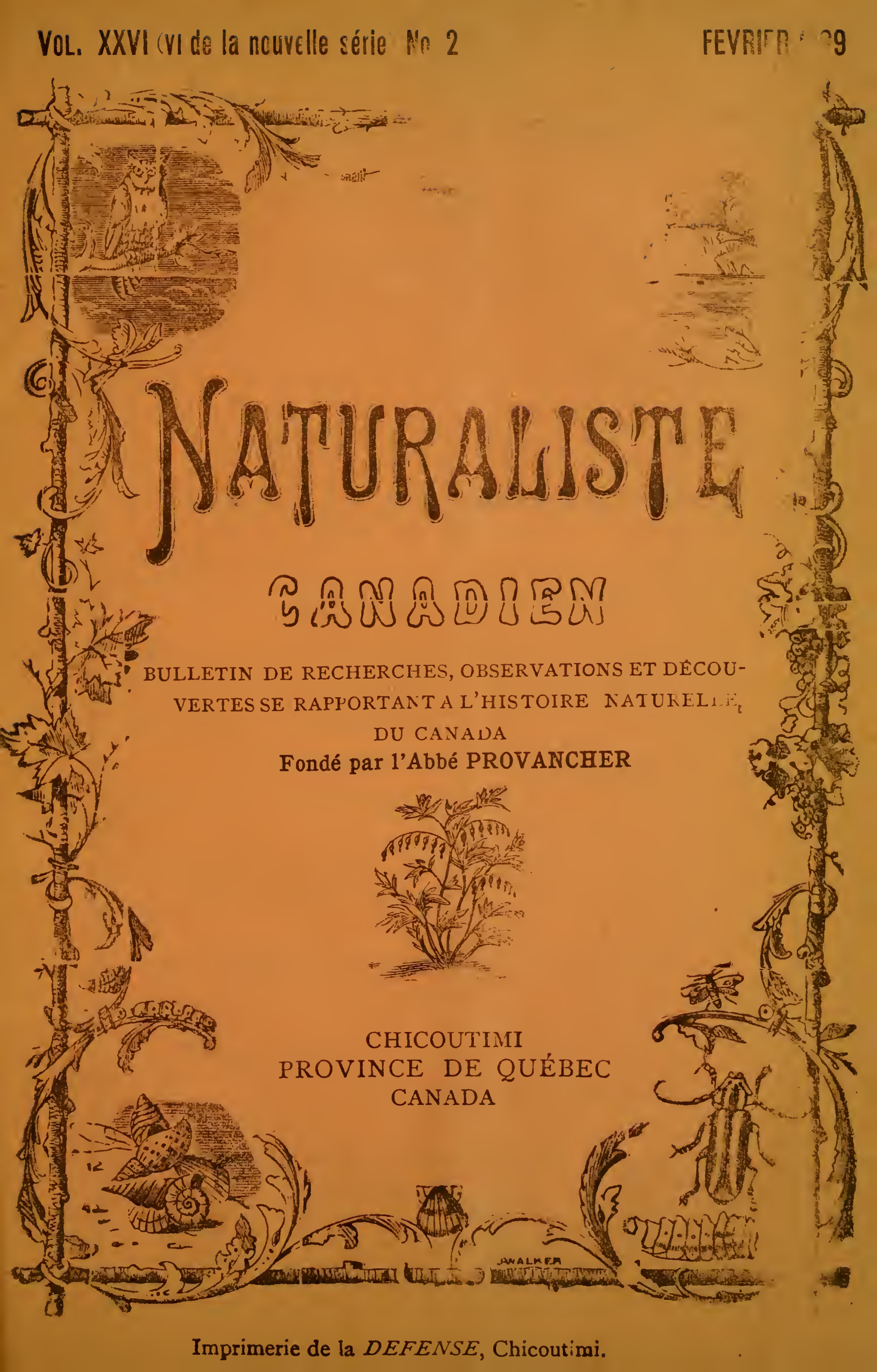
On ne peut s'abonner pour moins d'un an. Les personnes qui souscrivent au journal durant l'année reçoivent les numéros parus depuis le commencement du volume.

La rédaction entend laisser aux correspondants du journal l'entière responsabilité de leurs écrits.

Toutes les communications, relatives à la rédaction ou à l'administration du NATURALISTE, doivent être adressées au Directeur-Propriétaire, M. l'abbé V.-A. Huard, Séminaire de Chicoutimi, P. Q.

AGENCE DU "NATURALISTE"

PARIS.—MM. A. Roger & F. Chernoviz, Editeurs, 7, rue des Grands-Augustins.


Vol. XXVI (VI de la nouvelle série) No 2
FEVRIER 1899
NATURALISTE
CANADIEN
BULLETIN DE RECHERCHES, OBSERVATIONS ET DÉCOUVERTES SE RAPPORTANT A L'HISTOIRE NATURELLE DU CANADA
Fondé par l'Abbé PROVANCHER
CHICOUTIMI
PROVINCE DE QUÉBEC
CANADA
J. WALKER
Imprimerie de la DEFENSE, Chicoutimi.

SOMMAIRE DE CE NUMÉRO

LE NATURALISTE CANADIEN paraît au commencement de chaque mois, par livraison de 16 ou 20 pages in-8o.

Le prix de l'abonnement pour le Canada et les États-Unis est d'**UNE PIASTRE** par année.—Pour la France et les autres pays de l'Union postale, **SIX FRANCS.**

Les reçus d'abonnement seront renfermés dans la livraison suivant la date où l'on aura payé.

On ne peut s'abonner pour moins d'un an. Les personnes qui souscrivent au journal durant l'année reçoivent les numéros parus depuis le commencement du volume.

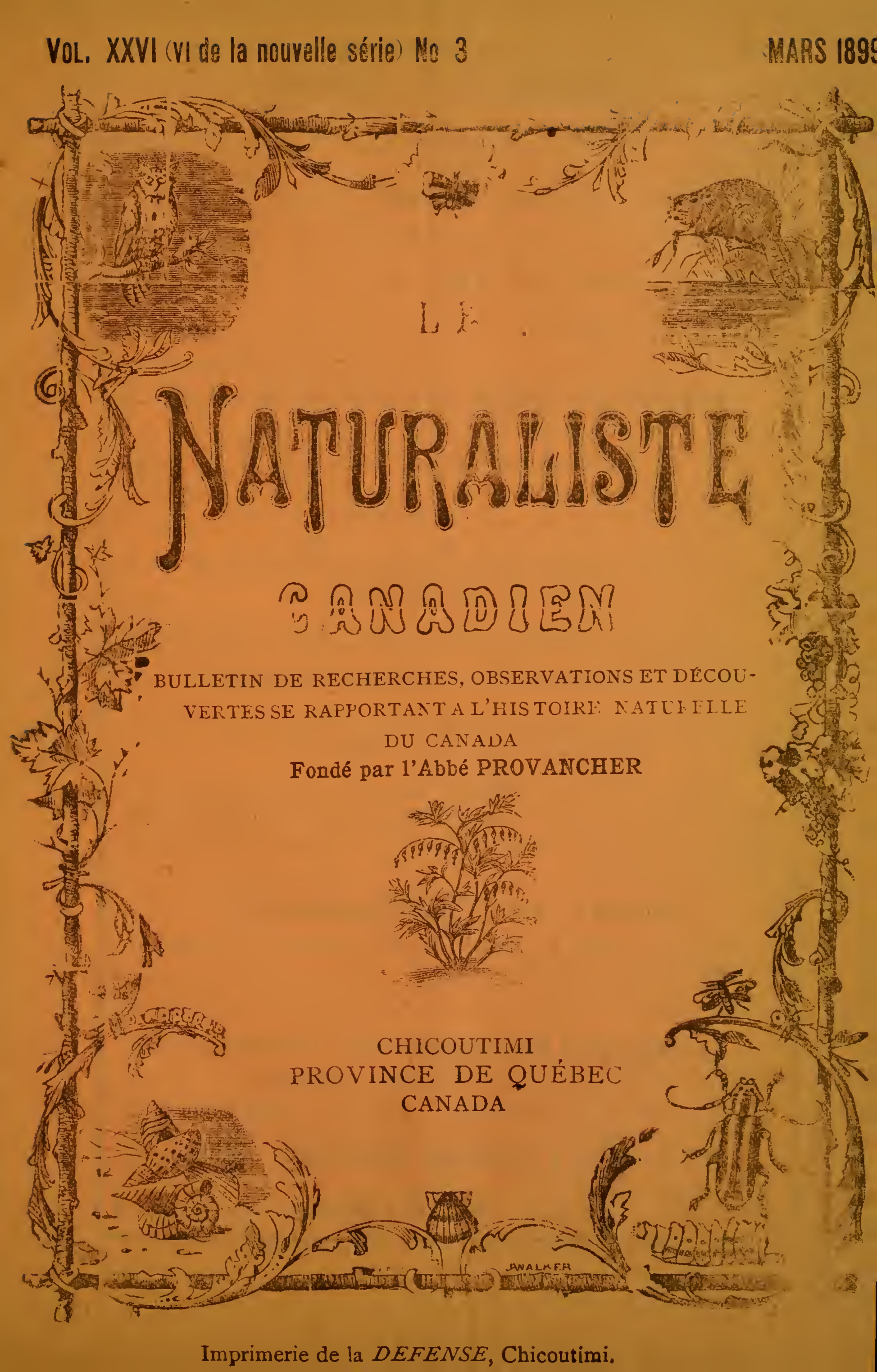
La rédaction entend laisser aux correspondants du journal l'entière responsabilité de leurs écrits.

Toutes les communications, relatives à la rédaction ou à l'administration du NATURALISTE, doivent être adressées au Directeur-Propriétaire, M. l'abbé V.-A. Huard, Séminaire de Chicoutimi, P. Q.

AGENCE DU "NATURALISTE"

PARIS.—MM. A. Roger & F. Chernoviz, Editeurs, 7, rue des Grands-Augustins.

Vol. XXVI (VI de la nouvelle série) No 3 MARS 1899



LE NATURALISTE CANADIEN

BULLETIN DE RECHERCHES, OBSERVATIONS ET DÉCOUVERTES SE RAPPORTANT A L'HISTOIRE NATURELLE DU CANADA

Fondé par l'Abbé PROVANCHER

CHICOUTIMI
PROVINCE DE QUÉBEC
CANADA

Imprimerie de la *DEFENSE*, Chicoutimi.

SOMMAIRE DE CE NUMÉRO

Le Naturaliste canadien paraît au commencement de chaque mois, par livraison de 16 ou 20 pages in-8o.

Le prix de l'abonnement pour le Canada et les États-Unis est d'**UNE PIASTRE** par année.—Pour la France et les autres pays de l'Union postale, **SIX FRANCS.**

Les reçus d'abonnement seront renfermés dans la livraison suivant la date où l'on aura payé.

On ne peut s'abonner pour moins d'un an. Les personnes qui souscrivent au journal durant l'année reçoivent les numéros parus depuis le commencement du volume.

La rédaction entend laisser aux correspondants du journal l'entière responsabilité de leurs écrits.

Toutes les communications, relatives à la rédaction ou à l'administration du NATURALISTE, doivent être adressées au Directeur-Propriétaire, M. l'abbé V.-A. Huard, Séminaire de Chicoutimi, P. Q.

AGENCE DU "NATURALISTE"

PARIS.—MM. A. Roger & F. Chernoviz, Editeurs, 7, rue des Grands-Augustins.


Vol. XXVI (VI de la nouvelle série) No 4 AVRIL 1899

LE NATURALISTE CANADIEN

BULLETIN DE RECHERCHES, OBSERVATIONS ET DÉCOUVERTES SE RAPPORTANT A L'HISTOIRE NATURELLE DU CANADA

Fondé par l'Abbé PROVANCHER

CHICOUTIMI
PROVINCE DE QUÉBEC
CANADA

Imprimerie de la *DEFENSE*, Chicoutimi.

SOMMAIRE DE CE NUMÉRO

LE NATURALISTE CANADIEN paraît au commencement de chaque mois,par livraison de 16 ou 20 pages in-8o.

Le prix de l'abonnement pour le Canada et les États-Unis est d'**UNE PIASTRE** par année.—Pour la France et les autres pays de l'Union postale, **SIX FRANCS.**

Les reçus d'abonnement seront renfermés dans la livraison suivant la date où l'on aura payé.

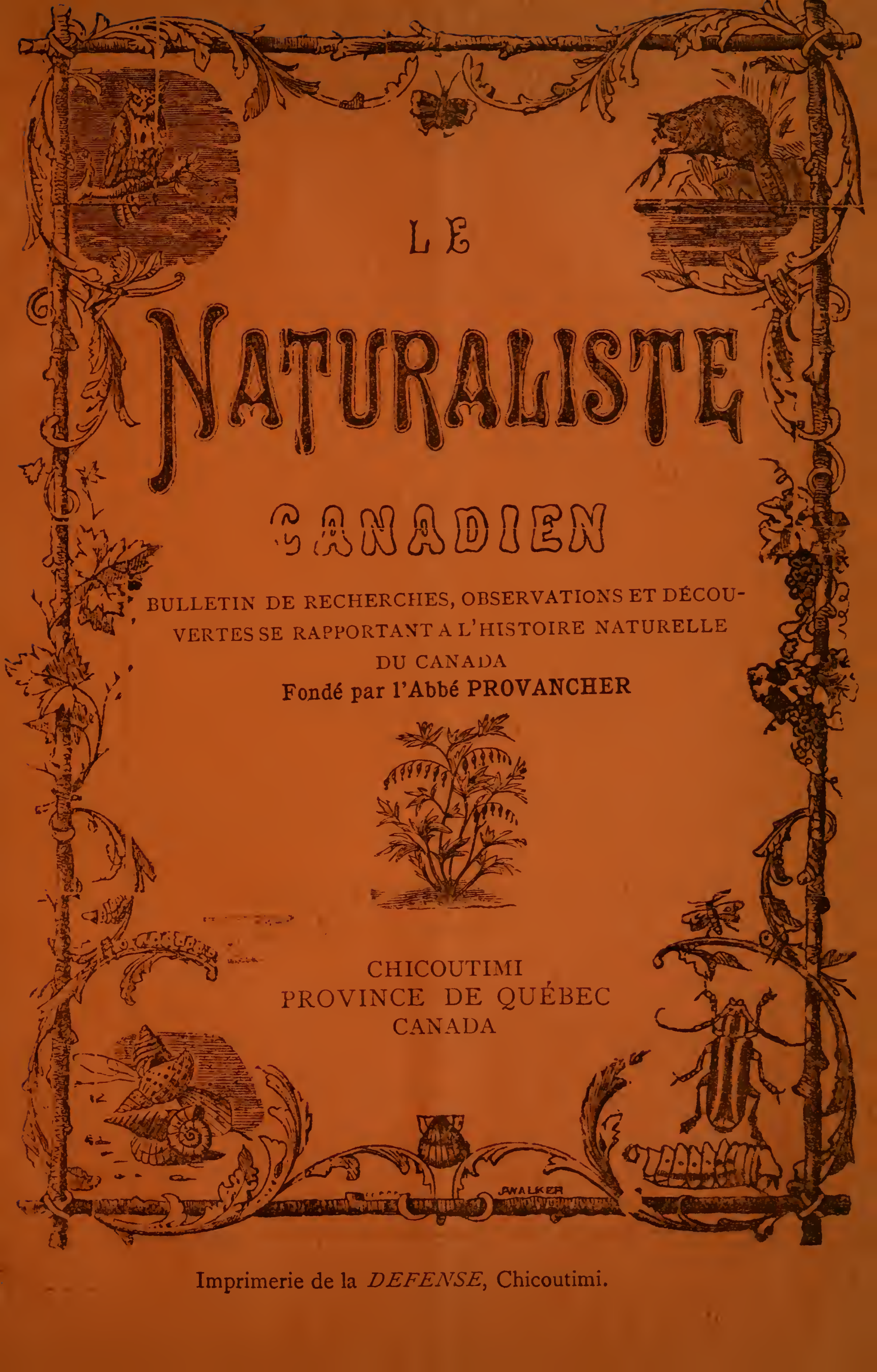
On ne peut s'abonner pour moins d'un an. Les personnes qui souscrivent au journal durant l'année reçoivent les numéros parus depuis le commencement du volume.

La rédaction entend laisser aux correspondants du journal l'entière responsabilité de leurs écrits.

Toutes les communications, relatives à la rédaction ou à l'administration du NATURALISTE, doivent être adressées au Directeur-Propriétaire, M. l'abbé V.-A. Huard, Séminaire de Chicoutimi, P. Q.

AGENCE DU " NATURALISTE "

PARIS.—MM. A. Roger & F. Chernoviz, Editeurs, 7, rue des Grands-Augustins.



Imprimerie de la *DEFENSE*, Chicoutimi.

SOMMAIRE DE CE NUMÉRO

LE NATURALISTE CANADIEN paraît au commencement de chaque mois, par livraison de 16 ou 20 pages in-8o.

Le prix de l'abonnement pour le Canada et les États-Unis est d'**UNE PIASTRE** par année.—Pour la France et les autres pays de l'Union postale, **SIX FRANCS**.

Les reçus d'abonnement seront renfermés dans la livraison suivant la date où l'on aura payé.

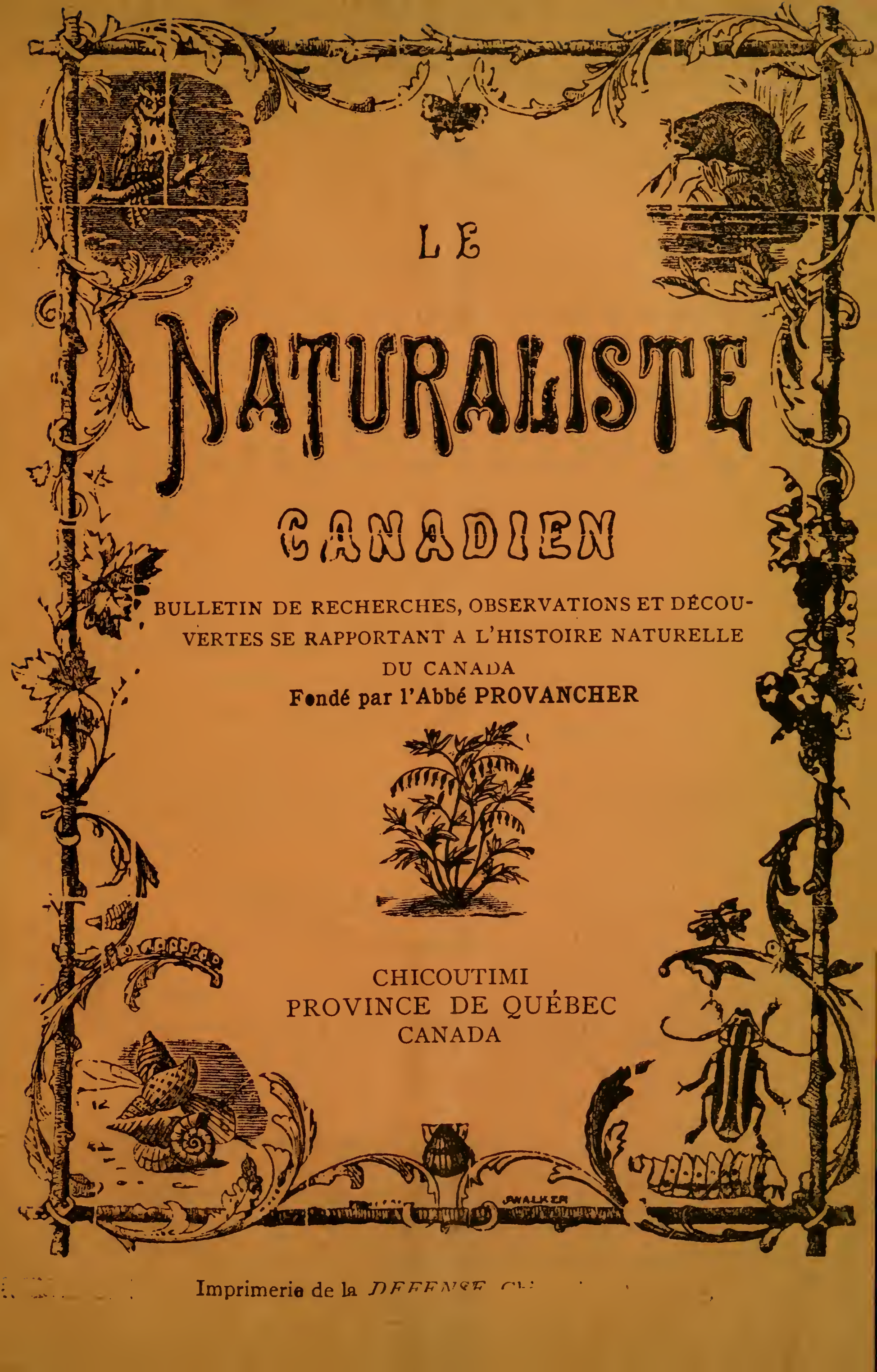
On ne peut s'abonner pour moins d'un an. Les personnes qui souscrivent au journal durant l'année reçoivent les numéros parus depuis le commencement du volume.

La rédaction entend laisser aux correspondants du journal l'entière responsabilité de leurs écrits.

Toutes les communications, relatives à la rédaction ou à l'administration du NATURALISTE, doivent être adressées au Directeur-Propriétaire, M. l'abbé V.-A. Huard, Séminaire de Chicoutimi, P. Q.

AGENCE DU "NATURALISTE"

PARIS.—MM. A. Roger & F. Chernoviz, Editeurs, 7, rue des Grands-Augustins.


LE
NATURALISTE
CANADIEN
BULLETIN DE RECHERCHES, OBSERVATIONS ET DÉCOUVERTES SE RAPPORTANT A L'HISTOIRE NATURELLE
DU CANADA
Fondé par l'Abbé PROVANCHER
CHICOUTIMI
PROVINCE DE QUÉBEC
CANADA
J.WALKER
Imprimerie de la

SOMMAIRE DE CE NUMÉRO

LE NATURALISTE CANADIEN paraît au commencement de chaque mois,par livraison de 16 ou 20 pages in-8o.

Le prix de l'abonnement pour le Canada et les États-Unis est d'**UNE PIASTRE** par année.—Pour la France et les autres pays de l'Union postale, **SIX FRANCS.**

Les reçus d'abonnement seront renfermés dans la livraison suivant la date où l'on aura payé.

On ne peut s'abonner pour moins d'un an. Les personnes qui souscrivent au journal durant l'année reçoivent les numéros parus depuis le commencement du volume.

La rédaction entend laisser aux correspondants du journal l'entière responsabilité de leurs écrits.

Toutes les communications, relatives à la rédaction ou à l'administration du NATURALISTE, doivent être adressées au Directeur-Propriétaire, M. l'abbé V.-A. Huard, Séminaire de Chicoutimi, P. Q.

AGENCE DU "NATURALISTE"

PARIS.—MM. A. Roger & F. Chernoviz, Editeurs, 7, rue des Grands-Augustins.


Vol. VI (VI de la nouvelle série) No 7 JUILLET 1899

LE NATURALISTE CANADIEN

BULLETIN DE RECHERCHES, OBSERVATIONS ET DÉCOUVERTES SE RAPPORTANT A L'HISTOIRE NATURELLE DU CANADA

Fondé par l'Abbé PROVANCHER

CHICOUTIMI
PROVINCE DE QUÉBEC
CANADA

Imprimerie de la *DEFENSE*, Chicoutimi.

SOMMAIRE DE CE NUMÉRO

LE NATURALISTE CANADIEN paraît au commencement de chaque mois, par livraison de 16 ou 20 pages in-8o.

Le prix de l'abonnement, pour le Canada et les États-Unis est d'UNE PIASTRE par année. — Pour la France et les autres pays de l'Union postale, SIX FRANCS.

Les reçus d'abonnement seront portés sur la livraison suivant la date où l'on aura payé.

On ne peut s'abonner pour moins d'un an. Les personnes qui souscrivent au journal durant l'année reçoivent les numéros parus depuis le commencement du volume.

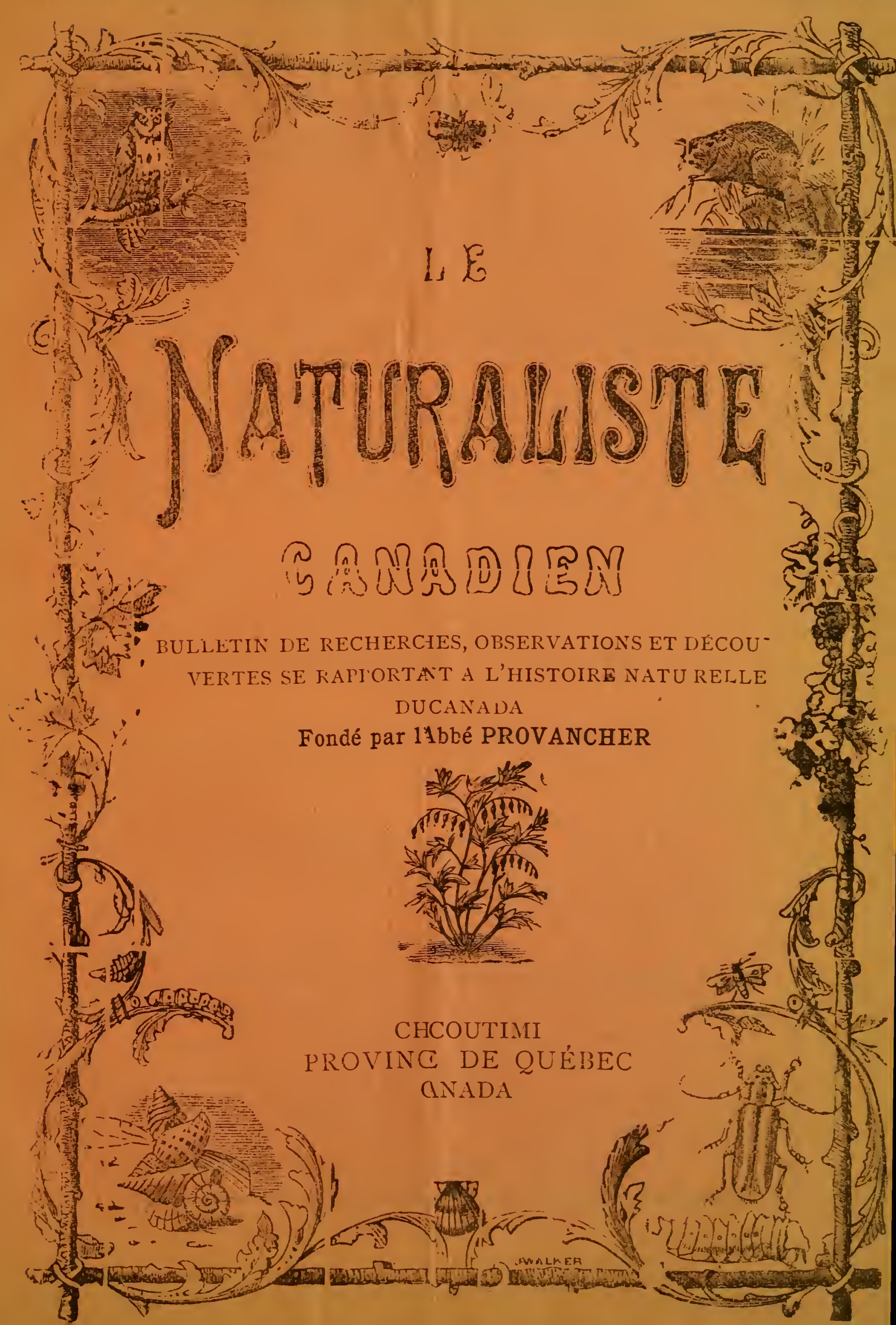
La rédaction entend laisser aux correspondants du journal l'entière responsabilité de leurs écrits.

Toutes les communications, relatives à la rédaction ou à l'administration du NATURALISTE, doivent être adressées au Directeur-Propriétaire, M. l'abbé V.-A. Huard, Séminaire de Chicoutimi, P. Q.

AGENCE DU "NATURALISTE"

PARIS. — MM. A. Roger & F. Chernoviz, Libraires, 7, rue des Grands-Augustins.

VOL. VI (VI de la nouvelle série) No 8 AOUT 1899



Imprimerie de la *DÉFENSE*, Chicoutimi.

SOMMAIRE DE CE NUMÉRO

LE NATURALISTE CANADIEN paraît au commencement de chaque mois, par livraison de 16 ou 20 pages in-8o.

Le prix de l'abonnement pour le Canada et les États-Unis est d'**UNE PIASTRE** par année.—Pour la France et les autres pays de l'Union postale, **SIX FRANCS.**

Les reçus d'abonnement seront renfermés dans la livraison suivant la date où l'on aura payé.

On ne peut s'abonner pour moins d'un an. Les personnes qui souscrivent au journal durant l'année reçoivent les numéros parus depuis le commencement du volume.

La rédaction entend laisser aux correspondants du journal l'entière responsabilité de leurs écrits.

Toutes les communications, relatives à la rédaction ou à l'administration du NATURALISTE, doivent être adressées au Directeur-Propriétaire, M. l'abbé V.-A. Huard, Séminaire de Chicoutimi, P. Q.

AGENCE DU "NATURALISTE"

PARIS.—MM. A. Roger & F. Chernoviz, Editeurs, 7, rue des Grands-Augustins.



Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents.

Patents taken through Munn & Co. receive *special notice*, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, $3 a year; four months, $1. Sold by all newsdealers.

MUNN & Co., 361 Broadway, **New York**
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

LA **Revue canadienne**

La plus belle publication du Canada et la seule revue littéraire française de l'Amérique—35ème année de publication.—Elle forme à la fin de l'année un beau volume de plus de 800 pages magnifiquement illustrées. L'abonnement n'est que de $2 00. S'adresser à la Cie de publication de la Revue canadienne, Montréal.

Chemin de fer de Québec et du Lac St-Jean

Commençant lundi 3 octobre 1898, les trains voyageront comme suit :

DÉPART DE CHICOUTIMI POUR ROBERVAL ET QUÉBEC

6.30 A. M.—Lundi, mercredi et vendredi, arrivant à Roberval à 10.40 A. M. et à Québec à 8.40 P. M.

DEPART DE ROBERVAL

3.50 A. M.—Pour Chicoutimi, le dimanche seulement, arrivant à 8.00 A. M.
8.35 A. M.—Pour Québec, lundi, mercredi et vendredi, arrivant à 8.40 P. M.
5.00 P. M.—Pour Chicoutimi, mardi et jeudi, arrivant à 9 10 P. M.

DEPART DE QUÉBEC POUR ROBERVAL ET CHICOUTIMI

7.30 A. M.—Mardi et jeudi, arrivant à Roberval à 6.55 P. M. et à Chicoutimi à 9.10 P. M.

6.30 P. M.—Samedi seulement, arrivant à Roberval à 5.35 le dimanche matin et à Chicoutimi à 8.00 A. M.

Excellentes terres à vendre par le Gouvernement dans la vallée du Lac Saint-Jean à des prix nominaux.

Le chemin de fer transportera les nouveaux Colons et leurs familles, et une quantité limitée de leurs effets de ménage GRATIS.

Avantages spéciaux offerts à ceux qui établissent des moulins ou autres industries. ALEX. HARDY, Agent Gén. F. et P. J.-G. SCOTT, Secrétaire et Gérant.
Québec, 26 septembre 1898.

LIVERPOOL, LONDON & GLOBE

Compagnie d'assurance contre le **Feu et sur la Vie**

La plus puissante Compagnie du monde entier

FONDS INVESTIS : $53,213,000

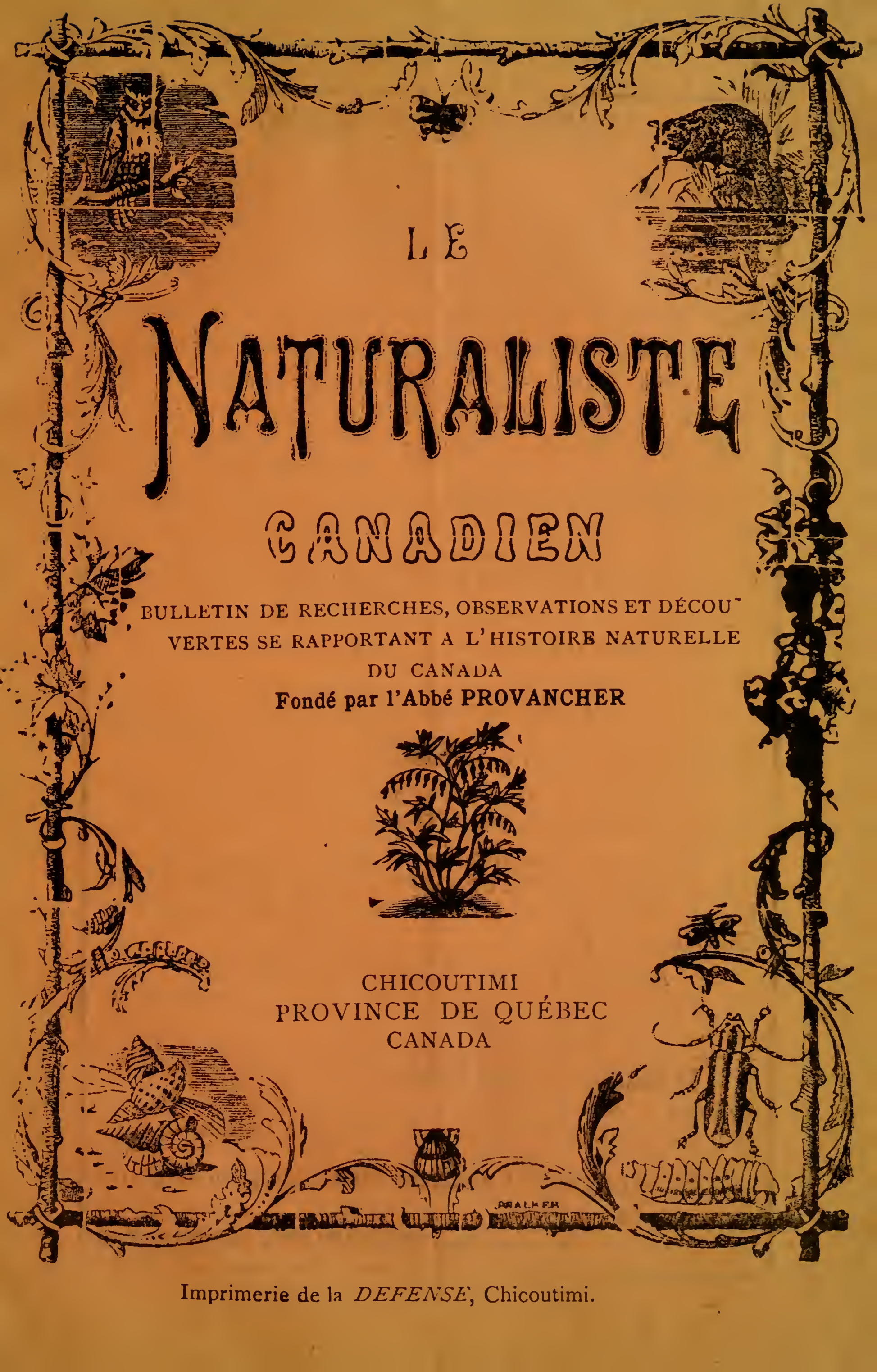
INVESTIS EN CANADA : $1,300,000

ASSURANCES PRISES AUX PLUS BAS TAUX

Églises, presbytères, collèges, couvents, maisons privées et fermes, assurés pour 3 ans au taux de 2 primes annuelles

Wm. M. MacPHERSON, Agent, Quebec

Jos.-Ed. Savard, Rue Racine, Chicoutimi
Solliciteur pour Chicoutimi et Lac St-Jean.



Imprimerie de la *DEFENSE*, Chicoutimi.

SOMMAIRE DE CE NUMÉRO

LE NATURALISTE CANADIEN paraît au commencement de chaque mois, par livraison de 16 ou 20 pages in-8o.

Le prix de l'abonnement pour le Canada et les États-Unis est d'**UNE PIASTRE** par année.—Pour la France et les autres pays de l'Union postale, **SIX FRANCS**.

Les reçus d'abonnement seront renfermés dans la livraison suivant la date où l'on aura payé.

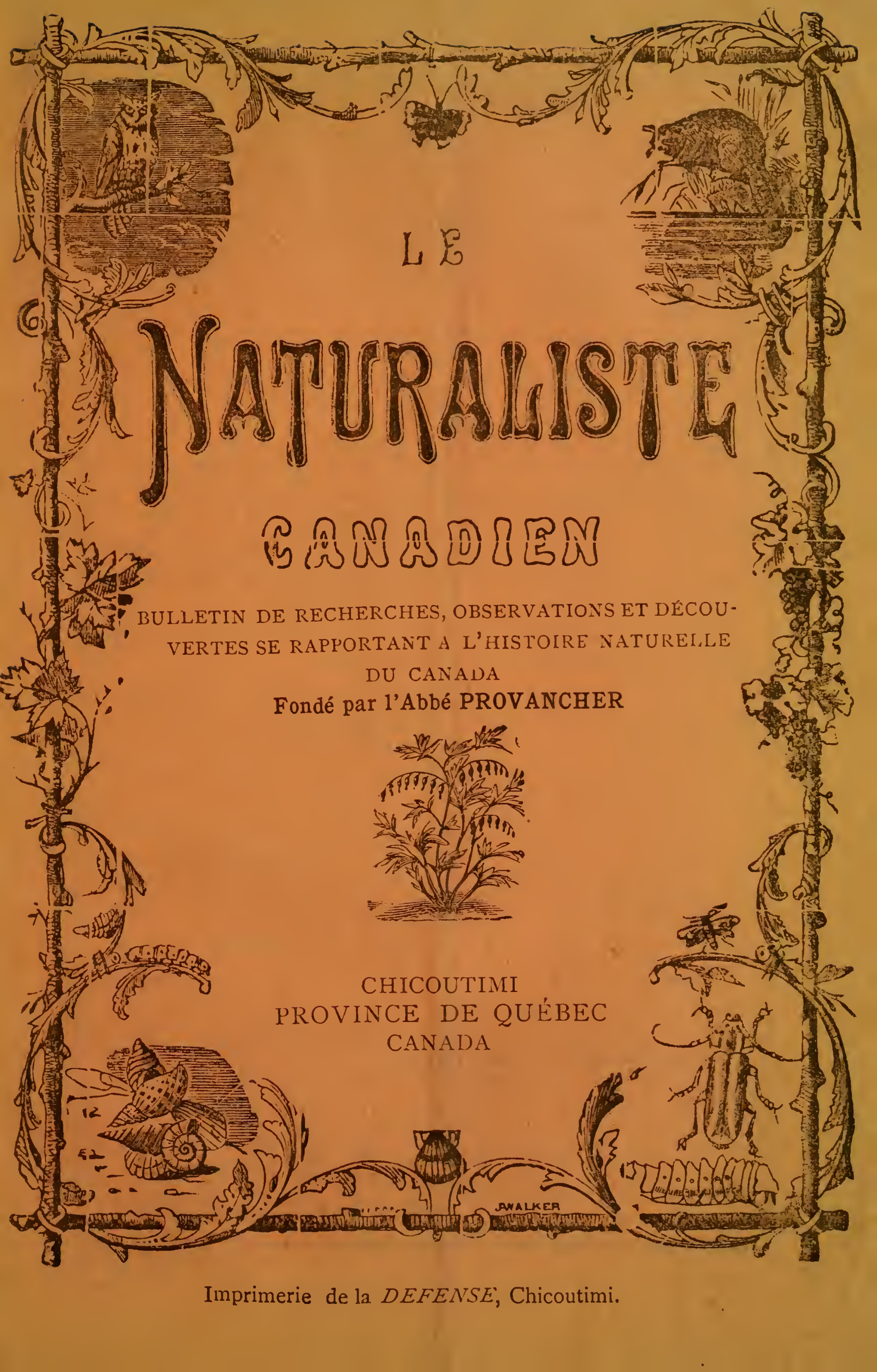
On ne peut s'abonner pour moins d'un an. Les personnes qui souscrivent au journal durant l'année reçoivent les numéros parus depuis le commencement du volume.

La rédaction entend laisser aux correspondants du journal l'entière responsabilité de leurs écrits.

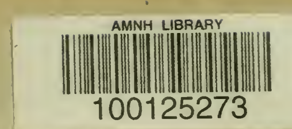
Toutes les communications, relatives à la rédaction ou à l'administration du NATURALISTE, doivent être adressées au Directeur-Propriétaire, M. l'abbé V.-A. Huard, Séminaire de Chicoutimi, P. Q.

AGENCE DU "NATURALISTE"

PARIS.—MM. A. Roger & F. Chernoviz, Editeurs, 7, rue des Grands-Augustins.



Imprimerie de la *DEFENSE*, Chicoutimi.


AMNH LIBRARY
100125273

